

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB  
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER, BIND XXIX, NR. 4

---

LE PREMIER CHAPITRE  
DU VENDIDAD  
ET L'HISTOIRE PRIMITIVE  
DES TRIBUS IRANIENNES

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD

1943

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8<sup>vo</sup>:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,  
Historisk-filologiske Meddelelser,  
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,  
Filosofiske Meddelelser,  
Matematisk-fysiske Meddelelser,  
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4<sup>to</sup> Skrifter med samme Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,  
København K.

---

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB  
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER, BIND XXIX, NR. 4

---

LE PREMIER CHAPITRE  
DU VENDIDAD  
ET L'HISTOIRE PRIMITIVE  
DES TRIBUS IRANIENNES

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD

1943

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
Introduction .....	3
Première partie. Le texte de Vendidad I. ....	9
§ 1 .....	9
§ 4 .....	11
§ 5 .....	13
§ 6 .....	15
§ 7 .....	17
§ 8 .....	19
§ 2—3 .....	23
§ 9 .....	28
§ 10 .....	32
§ 11 .....	35
§ 12 .....	36
§ 13—14 .....	38
§ 15 .....	42
§ 16 .....	46
§ 17 .....	49
§ 18 .....	53
§ 19 .....	55
§ 20 .....	59
Deuxième partie .....	60
Chap. I. Sur la nature des contre-crétions dans les deux rédactions ..	60
Chap. II. La rédaction A comparée avec Yt. 10. 13—14 .....	66
Chap. III. L'original métrique restitué .....	76
Chap. IV. Observations sur la rédaction mède .....	78
Liste des abréviations .....	84
Index des mots avestiques et pehlevis cités .....	87
Index des noms géographiques et des noms propres .....	90

## INTRODUCTION

Le premier chapitre du Vendidad est un exposé de la création des meilleurs pays par Ahura Mazdāh. A chaque création d'Ahura Mazdāh, Ahra Manyu répond par une création opposée, par laquelle le pays en question est infesté d'une ou de plusieurs calamités.

Ce chapitre a fait bien des fois l'objet de recherches savantes. N. L. Westergaard déjà l'a examiné dans une communication faite dans la séance de notre Académie le 14 mai 1852, à l'occasion de la présentation du premier fascicule de son édition de l'Avesta<sup>1</sup>, mais cette communication, comme la plupart des mémoires que Westergaard a écrits en danois, n'a pas attiré l'attention des iranisans. C'est pourtant un travail remarquable pour son temps, limpide et sobre, et qui révèle une connaissance intime des textes avestiques et une pénétration digne de notre admiration, vu que l'iranisme, à cette époque-là, était encore dans son enfance.

Pour quelle raison a-t-on mis à la tête du Vendidad, qui renferme la loi religieuse du zoroastrisme, cet exposé de géographie iranienne? A l'avis d'Andreas, le premier fargard du Vendidad aurait été composé sous le roi arsacide Mithradate I, environ en l'an 147 avant notre ère, après la conquête de la Médie. On pourrait supposer que ce chapitre introductif ait eu pour but d'indiquer les territoires sur lesquels était observée la loi religieuse, mise en vigueur par suite du mouvement national de l'époque arsacide<sup>2</sup>. M. Herzfeld veut fixer la composition du premier chapitre du Vendidad à environ 128 av. J.-C., juste avant l'immigration des Saces. Selon lui, cependant, la liste des pays

<sup>1</sup> Zendavesta or the Religious Books of the Zoroastrians, vol. I, Copenhagen 1852—54.

<sup>2</sup> Voir mes »Études sur le zoroastrisme«, p. 43—44.

est un document purement religieux, et non pas politique<sup>1</sup>. M. Nyberg<sup>2</sup> s'associe à ce dernier point de vue, en affirmant que le Vendidad 1, lequel nous est parvenu dans une rédaction assez récente, étant en réalité d'une antiquité vénérable, est pour ainsi dire un résumé de l'histoire ancienne de la mission zoroastrienne. M. Nyberg émet l'hypothèse que, tandis que le commencement de la liste, jusqu'au sixième pays, suit dans l'ordre géographique, du Nord au Sud, la propagation de la mission zoroastrienne dans l'Iran oriental, la série des pays suivants, du septième au quatorzième, a été arrangée à la manière »boustrophédon«: le septième pays est encore situé à l'Est, les deux pays suivants à l'Ouest, puis nous avons deux pays orientaux, ensuite deux occidentaux, à la fin Varəna à l'Est. La liste se termine par l'extrême Sud (les »Sept-Hindus«) et l'extrême Nord (le fleuve Rahā). La théorie de l'arrangement »boustrophédon«, dépendant d'une localisation douteuse de quelques noms de pays, n'est nullement persuasive. M. Wikander, reprenant le thème<sup>3</sup>, voit dans Vd. 1 un document émanant d'un cercle religieux qui professait le culte de Vayu, et en interprète le texte en conséquence.

Quelques années auparavant, E. Blochet avait traité de Vd. 1 dans un article intitulé »La fermeture du Canon de l'Avesta«<sup>4</sup>. Dans cette étude, qui s'arrête à la surface, l'auteur, en confrontant le fargard en question avec l'inscription de Darius à Naqsh-e-Rostam, est arrivé à la conclusion suivante: »C'est seulement entre les années 405 et 342 que le grand Roi fut le maître d'un empire qui comprenait toute l'Asie, des rives de la Méditerranée au Gange, sans l'Égypte, et c'est ce statut politique qui se trouve exposé dans le premier fargard du Vendidad, qui est la postface du Rituel, le Yasna, et du Code, le Vendidad«. Le premier chapitre, selon Blochet, a été introduit au Vendidad »pour bien montrer que le Canon était définitivement clos«.

Une observation que j'ai faite en préparant un cours sur le premier fargard de l'Avesta, m'a poussé à soumettre ce chapitre à une nouvelle analyse. L'édition Geldner a signalé quelques

<sup>1</sup> AMI, I, p. 79, note 1; II, p. 6.

<sup>2</sup> Traduction et commentaire de Vd. 1 dans »Die Religionen des alten Iran«, p. 313–27.

<sup>3</sup> Vayu, I, p. 202–7.

<sup>4</sup> Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale, XXI, no. 4, p. 167 sqq.

octosyllabes, à savoir les lignes du texte dans lesquelles sont nommés les pays de Gava, de Mōuru, de Bāχdī et de Čaχra. En examinant attentivement la structure de notre texte j'ai discerné, en effet, dans certaines parties du fargard, les traces d'une rédaction métrique ancienne, et je crois avoir réussi à restituer, avec une sûreté approximative, la forme originale de ces parties<sup>1</sup>.

L'opinion de M. Nyberg concernant l'antiquité de cette pièce de littérature zoroastrienne se trouve ainsi heureusement confirmée, au moins pour les parties qui se prêtent à la restitution métrique. Toutefois, mon étude, en s'étendant au fargard entier, a donné des résultats qui diffèrent considérablement de ceux auxquels ont abouti les recherches de M. Nyberg.

Avant d'entrer dans le détail, il ne sera pas hors de propos de faire quelques remarques provisoires sur le texte même et sur la traduction et le commentaire pehlevi. A l'avis de M. Nyberg<sup>2</sup>, tous les manuscrits de l'Avesta qui existent remontent à un seul »Urexemplar«. La justesse de cette affirmation me paraît hors de doute. Certaines fautes et surtout certaines lacunes communes à tous nos manuscrits l'attestent<sup>3</sup>. La genèse de ce canon, l'établissement de l'âge respectif des différentes parties du livre sacré des zoroastriens, est pour le moment une des premières tâches de nos recherches avestiques. Dans mes »Études sur le zoroastrisme de la Perse antique« j'ai tenté, pour ce qui est des grands yašts, d'établir sommairement une distinction entre la couche ancienne et les additions dues aux rédactions postérieures. Dans l'étude présente j'essaierai une analyse plus circonstanciée d'une pièce avestique très importante sous bien des rapports.

En examinant le Vd. 1, on se heurte à des difficultés multiples. Entre autres choses il y a une quantité de mots de signification incertaine, dont la plupart sont des formes uniques. Faute de mieux, on a eu recours à l'interprétation pehlevie. Il

<sup>1</sup> Ce n'est qu'après que j'ai eu fini le travail présent que mon attention a été appelée sur un mémoire de Hüsing (*Widēwdād I und die Heimat des Avesta*, *Mitt. d. Geogr. Ges.* 1919. p. 392—413), où l'auteur cherche un schème métrique dans le fargard I du Vendidad. Le travail de Hüsing, insuffisant en général et erroné sur bien des points, renferme quelques bonnes observations et beaucoup d'assertions trop hasardeuses pour mériter d'être prises en considération.

<sup>2</sup> *Rel.*, p. 14.

<sup>3</sup> *Comp. G. Morgenstierne, Orthography and Sound-system of the Avesta, Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, XII (1940), p. 32—33, note 5.

est vrai qu'en général les savants occidentaux modernes n'attribuent pas une grande valeur à cette interprétation. W. Geiger a publié, en 1877, la version pehlevie de Vd. I dans une transcription en lettres hébraïques avec traduction allemande et notes explicatives<sup>1</sup>. Comme spécimen de tradition parsie cet ouvrage, vieilli d'ailleurs, est encore à consulter.

La version pehlevie suit ordinairement le texte avestique mot à mot. Ainsi la construction des phrases est plutôt avestique que pehlevie. Le commentaire, inséré dans la traduction, est une compilation de plusieurs commentaires plus anciens. A l'explication préférée on ajoute souvent des interprétations divergentes. Une partie de ces commentaires remontent sans doute à un commentaire encore plus ancien, composé en langue avestique. Du reste, des fragments de ce commentaire avestique ont été introduits par inadvertance çà et là dans le texte de notre Avesta<sup>2</sup>. Nous en trouverons des exemples dans le texte qui fait le sujet du présent mémoire.

Généralement parlant, on peut dire que le décousu de la phrase, qui caractérise le pehlevi des livres, se fait sentir au plus haut degré dans le commentaire de l'Avesta, dans lequel le style, ou plutôt le manque de style des livres théologiques pehlevis est poussé à l'extrême. Qui pis est, sur bien des points, où l'interprétation du texte avestique présente des difficultés, il est évident que les commentateurs n'ont pas compris le sens des mots avestiques. Parfois le Vendidad pehlevi laisse un mot avestique tel quel, dans l'écriture avestique ou dans une transcription pseudo-pehlevie, sans l'expliquer. Là où une explication est donnée, elle représente une interprétation qui date de l'époque sassanide, et qui ne révèle presque jamais une vraie tradition ancienne. Il ne manque pas non plus d'erreurs évidentes dans la traduction pehlevie.

Par un heureux hasard, le Bundahišn dit »iranien« nous a conservé dans le chapitre 31 un abrégé du premier fargard du Vendidad<sup>3</sup>, lequel, se fondant en général sur les mêmes commen-

<sup>1</sup> Die Pehleviversion des ersten Capitels des Vendidâd, Erlangen 1877. — Du texte du Vd. phl. il existe, outre l'édition de Spiegel (Avesta, Band I, Wien 1853), deux éditions faites par des Parsis: The Zand i Javit Shêda Dâd, by D. D. Peshotan Sanjana, Bombay 1895, et Vendidad, with Glossarial Index, by Hoshang Jamasp, Bombay 1907. Cette dernière m'est restée inaccessible.

<sup>2</sup> Pour cette question je renvoie à mon ouvrage »Les Kayanides«, p. 37 sq.

<sup>3</sup> Ed. Anklesaria, 205<sup>2</sup>—209<sup>2</sup>.

taires que le Vendidad pehlevi, offre pourtant quelques détails qui ne se trouvent pas dans celui-ci. La confrontation de ces deux sources nous permet d'éclaircir quelques points obscurs, de corriger quelques fautes de copiste et de combler quelques lacunes.

Mais, somme toute, la valeur de l'interprétation pehlevie est presque nulle.

Pour faciliter la lecture et la compréhension du texte pehlevi, on a composé et introduit dans les manuscrits une traduction interlinéaire en langue persane. Nous conservons, faute de mieux, cette expression qui n'est pas bien exacte: il ne s'agit pas d'une traduction suivie; on a noté seulement sous les lignes du texte pehlevi la traduction persane des mots ou locutions que l'on considérait comme difficiles. Malheureusement nous constatons que, si le commentateur pehlevi a souvent mal interprété le texte avestique, l'auteur de la traduction interlinéaire a encore plus souvent mal compris le texte pehlevi. Il rend généralement un mot pehlevi douteux par un mot persan qui lui ressemble et qu'il en dérive par une étymologie arbitraire.

Le comble d'inéptie est représenté par la traduction du Vendidad pehlevi faite par Anquetil du Perron d'après les instructions des dastours parsis de son temps. Cette traduction, qui existe en manuscrit, a été fréquemment citée dans l'ouvrage sus-nommé de Geiger, principalement pour en montrer l'inutilité: rien ne sera perdu, dit Geiger avec juste raison, si désormais on la néglige complètement.

La première partie de notre étude comprendra le texte avestique dans sa forme actuelle, que nous discuterons pas à pas en essayant de démêler le texte primitif d'avec la rédaction secondaire et d'en dégager les interpolations qui ont défiguré l'un et l'autre. Si nous citons et examinons constamment les commentaires pehlevis malgré leur peu de valeur intrinsèque, c'est pour mettre en lumière le caractère du travail auquel les commentateurs ont soumis le texte avestique, et en second lieu, pour utiliser ces commentaires au profit de l'étude du pehlevi des livres. Dans la deuxième partie nous tirerons les conclusions de nos recherches en ce qui concerne l'histoire de la tradition avestique.

Pour la transcription des passages cités de l'Avesta, j'ai em-

ployé, à l'exemple de M. Benveniste, l'orthographe »restaurée«  
là où il s'agit de montrer la structure métrique du texte<sup>1</sup>. A  
part cela, je me sers de la transcription traditionnelle. La restau-  
ration, du reste, pourra donner lieu à des hésitations. C'est le  
cas, par exemple, du nombre ordinal »le cinquième«, que j'écris  
*puχda-*. Dans l'orthographe traditionnelle ce mot est *puχδa-*. L'hy-  
pothèse de Meillet<sup>2</sup>, que *puχda-* serait une fausse graphie pour  
\**paχda-*<sup>3</sup>, ne me paraît pas absolument sûre.

Anklesaria, l'auteur de l'édition facsimilée du Bundahišn ira-  
nien, n'a pas pu utiliser pour sa liste des variantes le manuscrit  
Suppl. persan 2043, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale  
de Paris. M. H. W. Bailey a collationné ce manuscrit, et M. Barr,  
qui, conjointement avec M. Bailey, a fait des études préparatoires  
sur le Bundahišn iranien, et qui possède une copie de cette col-  
lation, a eu l'obligeance de mettre à ma disposition, en m'assu-  
rant la permission de M. Bailey, les variantes du chap. 31 que  
présente le manuscrit de Paris. J'adresse mes sincères remercie-  
ments à ces deux savants, et je remercie particulièrement M. Barr,  
à qui je dois en outre des suggestions utiles pour l'élucidation  
de quelques-unes des obscurités qui fourmillent dans les com-  
mentaires pehlevis.

<sup>1</sup> Quant à mon opinion au sujet de la question controversée de la graphie  
de la langue avestique, je renvoie au post-scriptum de mon »Essai sur la dé-  
monologie iranienne«.

<sup>2</sup> MSL, 9, p. 379.

<sup>3</sup> Erreur due à l'identité de *v* et *n* dans l'alphabet qu'on employait avant  
l'invention de l'alphabet spécial dans lequel l'Avesta fut transcrit au commen-  
cement de l'époque sassanide. En effet, la confusion de ces deux lettres a causé  
bien des erreurs dans la graphie de l'Avesta.

Première partie.  
Le texte de Vendidad 1.

§ 1.

mraoŧ ahurō mazdā spitamāi zaraŧuštrāi azom daḍam<sup>a)</sup> spitama zaraŧuštra asō rāmō.dāitīm nōiŧ kudaŧ.šāitīm yeiḍi.zī<sup>b)</sup> azom nōiŧ daiḍyaṃ spitama zaraŧuštra asō rāmō.dāitīm nōiŧ kudaŧ.šāitīm vīspō aṅhuš astvā airyanəm vaējō frāšnavā<sup>c)</sup>

Var. <sup>a)</sup> daḍami. — <sup>b)</sup> yeiḍi, yeḍi, yaŧ.zī. — <sup>c)</sup> frāšnavā, frāšnavā.

Ahura Mazdāh dit à Spitama Zarathushtra: »J'ai fait, ô Spitama Zarathushtra, de l'endroit qui ne présente nulle part du bien-être un endroit qui donne la tranquillité. Car si je n'avais pas fait, ô Spitama Zarathushtra, de l'endroit qui ne présente nulle part du bien-être un endroit qui donne la tranquillité, tout le monde corporel aurait afflué à Airyanəm vaējah.«

Le paragraphe est non-métrique. Des solécismes<sup>1</sup> et une certaine gaucherie du style en trahissent l'origine tardive.

Airyanəm vaējah-, le premier des pays créés par Ahura Mazdāh, selon le paragraphe suivant, est considéré comme le pays d'origine des Aryens. L'auteur du paragraphe, qui manie avec difficulté la langue avestique, a voulu dire que, si Ahura Mazdāh n'avait pas créé au dehors d'Airyanəm vaējah d'autres endroits agréables, tout le monde aurait afflué à ce pays-là.

Le Vd. phl. rend *kudaŧ* dans *nōiŧ kudaŧ.šāitīm* par des mots pehlevs dont le son est à peu près semblable et traduit cette expression par *nē kū dād ēstēδ āsānīh*, »[endroit] où il n'a pas été créé de tranquillité«, et y ajoute la remarque banale, que l'homme trouve agréable l'endroit où il est né et où on l'a élevé. En commentant la tendance des hommes à affluer vers Airyanəm vaējah, il dit que, s'ils y étaient immigrés, ils n'auraient pu ni en sortir, parce qu'il n'est pas possible de passer d'un *kišvar* à l'autre sauf avec la permission de Dieu — selon une autre opinion on pourra faire ce passage aussi avec la permission des dévs —,

<sup>1</sup> *rāmō.dāitīm* et *nōiŧ kudaŧ.šāitīm* se rattachant au neutre *asō*.

ni y rester<sup>1</sup>. Ainsi le Vd. phl. identifie Airyanəm vaējah avec un des sept *kišvar* qui constituent le monde habité, ou plutôt, il emploie le mot *kišvar* dans un sens général<sup>2</sup>.

Après *frāšnvāt* quelques manuscrits ont d'abord: *asō rāmō. dāitīm noit aojō rāmištām*<sup>3</sup> («[lire] asō r.d. et non pas aojō r.»), indication de lecture qui a pénétré dans le texte, puis: *paoirīm bitīm āāt ahe paityārəm maš mā rava*<sup>4</sup> *šaḡam*<sup>5</sup> *hailīm*<sup>6</sup> («le premier, le deuxième [endroit], puis par opposition à lui . . . . .»), glose qui se rapporte à quelques mots des paragraphes suivants, la fin en étant corrompue et inintelligible. Le Vd. phl. considère ces additions comme une partie authentique du texte et s'ingénie à les interpréter, en disant que «le premier» est la création des œuvres de loi dans les endroits en question, «le deuxième» la contre-création dans le même endroit, «de sorte qu'on dit qu'il y a deux choses, l'une qui appartient à la création primordiale, l'autre qui s'est faite après». Les mots *maš mā rava šaḡam hailīm*, inintelligibles aux commentateurs comme à nous, ne sont pas traduits en pehlevi. Voici le commentaire: «pour ce qui a été révélé dans ce fargard, il est dit que ce sont tous des endroits; il y en a aussi qui disent qu'il s'agit du fleuve Hētōmand»<sup>7</sup>.

Les paragraphes suivants décrivent les pays créés par Ahura Mazdāh et les contre-crétions du Mauvais Esprit. Les formules employées sont stéréotypes: comme le premier, le deuxième etc. meilleur des *asah-* et *šōiḡra-* j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh . . . . .; puis, comme opposition, Ahra Manyu, qui cause beaucoup de destruction, y a produit . . . . .

*Šōiḡra-* est un terme gathique qui désigne le territoire occupé par la tribu (*zantu-*); l'*asah-* — terme inconnu des Gathas — en est le centre politique et religieux, d'après M. Nyberg quelque chose comme le thing et marché des Scandinaves payens avec son temple et son culte, lequel s'est développé souvent en

<sup>1</sup> Évidemment parce que Airyanəm vaējah n'aurait pu donner asile à tant d'hommes. Comp. *Mz.* 9,6: «passer d'un *kišvar* à l'autre n'est pas possible sauf avec la permission de Dieu ou avec la permission des *dēvs*».

<sup>2</sup> Pour la conception ordinaire des *kišvar*, v. Nyberg, *Rel.*, p. 54.

<sup>3</sup> Var. *rāmastām*.

<sup>4</sup> Var. *mašamārava, mašimarava*.

<sup>5</sup> Var. *saḡam*.

<sup>6</sup> Var. *haiḡīm*.

*hailīm* pris arbitrairement pour une forme du mot *hāētumant*.

ville<sup>1</sup>. Nous traduirons ici *asah-* par »endroit« et *sōiθra-* par »pays«. Il ne faut pas prendre l'expression »le premier, le deuxième etc. meilleur« dans ce sens que le premier des pays créés soit le meilleur de tous, le deuxième le meilleur après celui-ci. Les pays sont nommés simplement dans l'ordre chronologique de leur création. Tous sont les meilleurs des pays.

Nous relevons d'abord une contradiction évidente entre le paragraphe introductif et le reste du texte. Selon le § 1, Ahura Mazdaḥ a changé des endroits qui ne connaissaient pas de bien-être, ce qui veut dire des pays sans culture, en des endroits qui donnent la tranquillité. Cela implique que les territoires en question existaient auparavant. Mais dans les paragraphes suivants Ahura Mazdaḥ dit: »j'ai créé« (*frāθwərəsəm*) tel et tel pays.

Le premier des meilleurs pays créés par Ahura Mazdaḥ est l'Airyanəm vaējah. C'est de cette création que traitent les paragraphes 2 et 3. Nous laissons de côté, pour le moment, ces deux paragraphes, qui présentent des problèmes particuliers, pour passer au § 4, lequel se prête sans trop de difficulté à une restitution qui en fera apparaître la forme métrique originale.

#### § 4.

bitīm asaḥamēca sōiθraḥamēca vahistəm frāθwərəsəm azəm  
yō ahurō mazdā gāum<sup>a)</sup> yim suγdō.šayanəm āaḥ ahe paityārəm  
frākərəntaḥ aḥrō mainyuš pouru.mahrkō sakaitīm<sup>b)</sup> yaḥm gavača  
dayača<sup>c)</sup> pouru.mahrkəm<sup>d)</sup>

Var. <sup>a)</sup> gaōm. — <sup>b)</sup> skaitīm, skitīm, un cod.: skāitī. —  
<sup>c)</sup> dyača. — <sup>d)</sup> pouru.mahrkō.

»Comme le deuxième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdaḥ, Gava, demeure des Sogdiens. Puis, comme opposition, Ahra Manyu, le très destructeur y a produit la *sakatī* très destructrice . . . .«.

Gava est le nom local de la Sogdiane<sup>2</sup>. *Gāum* (Yt. 10.14: *gaom* est une fausse graphie pour *gavam*).

<sup>1</sup> Andreas-Winkler, Erklärung der aramäischen Inschrift von Taxila, Gött. Nachr., philol.-hist. Klasse, 1931, p. 11–12. Nyberg, Rel., p. 313 et p. 471.

<sup>2</sup> Voir Bailey, BSOS, VI, p. 948 sqq., et Benveniste, ibid. VII, p. 269.

Le Vd. phl. porte: *gava*<sup>1</sup> *ī sūlīγ-mānišn ē dašt ī sūlīγ-mānišnīh*, «Gava, demeure des Sogdiens, c.-à-d. la plaine qui est l'habitation des Sogdiens». Le Bd. ir. (205<sup>10-12</sup>), qui confond *sūlīγ*, «sogdien», avec *sūrīγ*, «syrien», ajoute que c'est la ville de Bagdad créée par les dieux.

Pour rétablir les octosyllabes originaux dans la formule qui sert d'introduction, on n'a qu'à reculer les deux mots *asaphamča* *šōiθranamča*, qui forment à eux seuls un octosyllabe, à leur place primitive, après *frāθwərəsəm*. Dans l'autre formule, celle qui marque le début de la seconde partie de la description, il s'est introduit un *āa*, qui trouble le mètre, et qui doit être effacé.

Pour le terme qui désigne la contre-création d'Ahra Manyu, Geldner et Bartholomae ont choisi la leçon *skaitīm*, mais le mètre exige la leçon *sakaitīm*. Le mot n'est pas autrement connu, et nous le laisserons inexplicé pour le moment. Le Vd. phl. le traduit par «mouche-araignée» (*kurakē-mayas*).

L'expression *sakaitīm yam gavača dayača pouru.mahrkəm* a été caractérisée avec raison par Bartholomae<sup>2</sup> comme «grammatisch greulich und mit keinerlei Interpretationskunst in Ordnung zu bringen». Quant à *pouru.mahrkəm* pour *pouru.mahrkam*, nous y verrons une simple erreur de plume. Quelques manuscrits ont *pouru.mahrkō*. Ce lapsus, provoqué par le voisinage du cliché *ayrō mainyuš pouru.mahrkō*, s'est trouvé probablement dans le manuscrit primitif («Urhandschrift»); quelque copiste aura voulu corriger la faute et en aura commis une autre en mettant l'accusatif du masculin-neutre au lieu de l'accusatif du féminin. Les mots *gavača dayača* d'autre part, dont les relations grammaticales défient tout essai d'explication, sont une glose. Le terme avestique *gav-* signifie le bœuf, puis, par extension, le bétail en général. Le mot *daya* est transcrit dans le Vd. phl. par *dait*, ce qui nous fait présumer que le traducteur moyen-iranien a suivi une autre leçon, peut-être *dailika*<sup>3</sup>, «animal sauvage». Si cette hypothèse se confirme, nous en concluerons que l'auteur de la glose a voulu dire que la *sakatī* est très destructrice pour les animaux tant domestiques que sauvages<sup>4</sup>. Le commentateur, qui n'a pas com-

<sup>1</sup> Écrit en lettres avestiques.

<sup>2</sup> Z. air. WB., p. 234.

<sup>3</sup> Mot rendu ordinairement en pehlevi par *datik*, *datak* ou *dat*.

<sup>4</sup> Comp. l'expression persane *dad o dām*.

pris le mot *daya* ou *dait*, a rendu arbitrairement ce terme par *žurdāy*, «blé». Le Bd. ir. (205<sup>12-14</sup>) dit que le fléau de Gava est la sauterelle: »toujours les sauterelles dévorent l'herbe, et le menu bétail et les bœufs meurent«. L'idée qu'il s'agit d'insectes nuisibles s'est présentée naturellement aux commentateurs: le fait que la Sogdiane était infestée par des animaux ravageurs était sans doute bien connu à l'antiquité. Tel est le cas de nos jours encore dans ces contrées-là. Citons un passage du livre d'Olufsen, »The Emir of Bokhara and his Country« (Copenhague 1911), p. 279—80: »The country is rich in insects; in spring the steppes swarm with beetles, butterflies (Kupalak), bees, horseflies, wasps and mole crickets; cockroaches and crickets are too numerous in the houses of the oases, and in inhabited places one must beware of scorpions . . . An insect typical of all copses and jungles is the spider . . . Many spiders are venomous, and these together with the scorpions and mosquitos mentioned above are among the most disagreeable creatures peculiar to these regions.«

En supprimant les gloses et les autres additions nous restituons le § 4 dans sa forme métrique originale, que nous présentons dans l'orthographe restaurée<sup>1</sup>:

bityam vahištam frāθvr̥sam  
 asahāmča šaiθranāmča  
 azam yō ahurō mazdāh  
 gavam yam sugdōšayanam,  
 ahya paityāram frākṛntat  
 ahrō manyuš purumarko  
 sakatīm yām purumarkām.<sup>2</sup>

### § 5.

θritīm asaṅḥāmča šoiθranāmča vahištəm frāθwər̥səm azəm  
 yō ahurō mazdā mōurum sūrəm ašavanəm āaṭ ahe paityārəm  
 frākər̥ntat aṅrō mainyuš pouro.mahrkō marəḍāmča<sup>a</sup>) vīθu-  
 šāmča<sup>b</sup>)

Var. <sup>a</sup>) K. 10: marəḍāmča. — <sup>b</sup>) viθiṣāmča.

<sup>1</sup> Voir l'introduction, p. 7—8.

<sup>2</sup> La restitution de la partie métrique du Vd. 1 dans son ensemble et la traduction définitive seront données dans le troisième chapitre de la deuxième partie.

»Comme le troisième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, la Margiane, la forte, la fidèle. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit la *marəδā* et la *vīθušā*.«

*Mōurum* est une forme dialectale qui a remplacé un \**mar-gum* du texte original<sup>1</sup>. C'est la Margiane. Ce pays est distingué par deux adjectifs d'un caractère religieux marqué: *sīra-*, »fort«, c.-à-d. »rempli d'une force surnaturelle«<sup>2</sup>, et *ašavan-* (*rtavan-*), »appartenant au monde de Rta«. Le Vd. phl. dit: puissant (*aβzār*) dans les œuvres de loi et d'action, car là on en fait beaucoup.

L'opposition du Mauvais Esprit y a produit deux fléaux, la *marəδā* et la *vīθušā*. M. Nyberg<sup>3</sup> rattache *marəδā-* à la racine *marəd-*, »corrompre, détruire«, et suppose que *vīθušā-* indique quelque rite d'ordalie hérétique aux yeux des zoroâstriens, un adjectif *vīθušavant-* apparaissant dans Vd. 4.54 en connexion avec un procédé d'ordalie (orthodoxe). Nous reprendrons plus loin la discussion de la signification de ces deux termes.

Dans *marəδamča* le mètre exige quatre syllabes. Comme le ə, voyelle irrationnelle, ne compte pas, on a lu probablement *mar-daāmčā*<sup>4</sup>.

Le Vd. phl. transcrit les mots *marəδā-* et *vīθušā-* par phl. *hamāl* et *dōšay* et en donne l'explication suivante<sup>5</sup>: »désir de la pédérasie<sup>6</sup>; pédérasie, à savoir: on exerce à cet endroit la pédérasie avec des amis; désir, à savoir: pédérasie par goût<sup>7</sup> [se fait] à cet endroit.« Cette interprétation, évidemment, se fonde sur une fausse étymologie, rapprochant des termes avestiques *marəδā-* et *vīθušā-* les mots pehlevi *marz* (*māl*, *hamāl*) et *dōšay*, qui en présentent une certaine ressemblance de son.

Selon le Bd. ir. (206<sup>1-3</sup>), il s'agit de plusieurs maux: de pédérasie par goût, pratiquée par des chevaliers, de brigands brutaux et d'hérétiques menteurs qui font souffrir les fidèles (*ham*

<sup>1</sup> Voir Benveniste, BSOS VII, p. 269. Yt. 10.14 porte: *mourum*.

<sup>2</sup> Bailey, BSOS VII, p. 284 sqq.

<sup>3</sup> Rel., p. 471.

<sup>4</sup> Comp. Geldner, Metrik, § 28.

<sup>5</sup> Comp. P. Horn, BB, t. 17, p. 265.

<sup>6</sup> *hamāl-dōšay*; *hamāl* pour \**ham-māl*, du verbe *mālīdan*, »(se) froter«, racine *marəz-*, »toucher, frôler«; *dōšay*, av. *zaoša-*, »penchant, inclination«. Pour *hamāl-dōšay* Sanjana lit. *hamāl u dōšay*.

<sup>7</sup> *dōšay-marz*.

*asvārān oδ vēš kunēnd dōšay-marz, dūžān stajmayān ahrmōyān<sup>1</sup>  
arāst-gōvišnān ahrav-bēšān).*

A titre de curiosité nous ferons remarquer que l'auteur de la traduction interlinéaire persane a confondu le nom géographique de *Marv* (forme pehlevie et persane de Margu) avec le mot pehlevi *murv*, »oiseau«, spécialement »poule, coq«, et donné arbitrairement au phl. *aβzār*, qui rend assez fidèlement le *sūra-avestique*, la signification *zābār dehānde*, »avertissant, annonçant [l'arrivée du jour]«. C'est-à-dire: comme le troisième meilleur des endroits et pays Ahura Mazdāh a créé le coq vigilant! — Autre combinaison chez Anquetil, voir Geiger p. 39: »Cette ville nommée morg (à cause de la quantité d'oiseaux qui y est) a été créée par ma puissance qui est pure. — par la puissance de Dieu ces oiseaux savent répondre à ce qu'on leur demande.«

En dehors des formules fixes, cette strophe présente deux vers:

margum sūram ṛtavanam

et

mardaāmča vīṣušāmča.

### § 6.

tuirīm asaṅḥamča šōiṣraṅamča vahistəm frāṣwərəsəm azəm  
yō ahurō mazdā bāχḏīm<sup>a)</sup> srīraṅ əṛəḏwō.drafsṣam āaṭ ahe pai-  
tyārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō barvarəmča<sup>b)</sup>  
usaḏasča<sup>c)</sup> (nurtu)<sup>d)</sup>

Var. <sup>a)</sup> bāχḏəm. — <sup>b)</sup> bravarəmča, brvarəmča. — <sup>c)</sup> uš-  
vāḏasča, vāḏasča avec chute de la syllabe initiale. —  
<sup>d)</sup> nurutu.

»Comme le quatrième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, la Bactriane, la belle à la bannière dressée. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit le *barvara* et les *usads*.«

Le dernier mot du texte, qui manque dans quelques manuscrits, est supprimé dans l'édition Geldner. Ce *nurtu*, qui trouble le mètre d'un vers autrement irréprochable, n'a l'air ni avestique,

<sup>1</sup> Leçon correcte dans P. L'édition facsimilée d'Anklesaria porte par erreur *Ahriman* au lieu d'*ahrmōyān*.

ni pehlevi, et n'appartient certainement pas au texte. C'est probablement un fragment d'un mot qui a servi de glose.

Pour *bāχδīm*, qui reflète *bāχlīm*<sup>1</sup>, moyen-iranien *bāχl*, persan *balχ*, il faut restituer la forme originale *bāχtrīm*, la Bactriane. Ce pays est qualifié de *srirā-*, «la belle» et de *arəδwō.drafša-*, «à la bannière dressée». M. Nyberg prétend<sup>2</sup> que ce dernier épithète n'est nullement un éloge: »im Gegenteil, das Banner wird durchweg den feindlichen Heeren zugetheilt. Es gehörte also mit einer militärischen Organisation zusammen, die eine dem Zoroastrismus widerstrebende religiöse Bedeutung hatte und die Leute auszeichnete, mit denen die Zoroastrier Krieg zu führen hatten.« Cette assertion m'est inacceptable, car l'épithète en question s'applique justement à un produit de l'action créatrice d'Ahura Mazdāh, et n'a rien à faire avec la contre-création d'Ahra Manyu. Qu'on ait caractérisé un des meilleurs pays créés par le Bon Dieu par un qualificatif d'une valeur négative, est chose impossible. M. Wikander, ayant fait la même observation, essaie d'écarter la difficulté par la réflexion suivante: »Wenn wir *drafša* als Attribut zu der Schöpfung Ahura Mazdāhs finden, so kann dies wohl nur soviel bedeuten, dass der Synkretismus zu der Zeit für die Abfassung von Vendidad 1 soweit gegangen war, dass dies Symbol in den Kreis des Zoroastrismus einbezogen war«<sup>3</sup>.

Je crois que le cas est plus simple. Pourquoi les organisations militaires des zoroastriens n'auraient-elles pas possédé de bannières, tout comme leurs adversaires non-zoroastriens, comme les armées des Achéménides, comme plus tard celles des roitelets de la Perside, comme plus tard encore celles des Sassanides?<sup>4</sup> On a employé l'épithète *arəδwō.drafša-* pour glorifier l'esprit guerrier qui caractérisait le zoroastrisme des Bactriens.

L'indication de la nature de la contre-création nous fournit encore deux vocables de signification incertaine: *barvara-* ou *bravara-* — pour des raisons dont il sera rendu compte dans la deuxième partie de ce mémoire, je préfère la leçon *barvara-* —

<sup>1</sup> Voir Benveniste, BSOS VII, p. 270. Le passage du Bd. ir. qui reproduit la teneur de ce paragraphe présente en effet (206<sup>b</sup>) la forme *bāχlī*.

<sup>2</sup> Rel., p. 315.

<sup>3</sup> Vayu, p. 203.

<sup>4</sup> Comp. mon mémoire en danois »Smeden Käväh og det persiske Rigsbanner«, D. Kgl. Danske Vidensk. Selskab, Hist.-fil. Medd. II, 7, p. 22 sqq.

et *usad-* ou *ušvād-*; nous ne saurons fixer la graphie correcte de ce dernier terme.

Le Vd. phl. rend les deux mots par un seul terme pehlevi également obscur, que Geiger lit *durčakāt*. La graphie pehlevie permet d'autres lectures: *durčakāt*, *gūrčakāt*, *yōrčakāt* etc. La traduction interlinéaire persane rend le mot pehlevi par *mūr-e-dānā* ou *mūr-e-dānā-kāš*, »la fourmi qui traîne des grains«. Le commentaire du Vd. phl. dit: *hast kē ēdōn gōβēd kū gyāγ \*sūlāγ āyēnd bē humbīl dūrčakāt(?) bē bēd*, »quelques-uns disent qu'à [cet] endroit il se produit des trous, . . . . il y aura des *dūrčakāt(?)*«. Le mot *humbīl*, que j'ai laissé sans traduire, est écrit en lettres avestiques. Dans le passage parallèle du Bd. ir. (206<sup>4-5</sup>) le mot qu'on pourra lire *dūrčakāt* a été remplacé par *sūlāγ*, peut-être par une erreur provoquée par l'apparition de ce mot immédiatement après. Le passage se lit ainsi: *u-š patyārak sūlāγ vēs maδ xānaγ sūlāγ rād nē kunēd<sup>1</sup> bē hambāyēd(?)*, »et l'opposition en est des trous(?); il s'en produit beaucoup; à cause des trous on ne construit pas de maisons, . . . . Le dernier mot de la phrase, que nous lisons, à titre d'hypothèse, *hambāyēd*, représente évidemment le même verbe que le *humbīl* écrit en pazend dans le Vd. phl. Mais aucune interprétation qui explique les deux formes et qui offre un sens acceptable n'a été trouvée jusqu'ici<sup>2</sup>. En somme, les deux versions sont obscures pour nous.

La strophe offre des octosyllabes corrects:

et 
$$\begin{array}{l} bāχtrīm srīrām ṛd̄vōdrafsām \\ barvaramča usaδasča. \end{array}$$

### § 7.

puχδəm asaḡhamča šōiθranamča vahištəm frāθwərəsəm azəm  
yō ahurō mazdā nisāim yim antarə mōurumča bāχdīmča<sup>a)</sup> āaḡ  
ahe paityārəm frākərəntaḡ aḡrō mainyuš pouru.mahrkō aḡmēča  
vīmanō.hīm

a) un cod.: *bāχlīmča*.

<sup>1</sup> Ainsi dans P.; l'éd. Anklesaria a: *sūlāγ ul kunēd*. Dans l'écriture pehlevie la différence est minime.

<sup>2</sup> M. Barr voit dans *humbīl* (*humbēt?*) une forme du verbe phl. *huftan*, »cacher, se cacher« et propose pour le dernier mot du passage du Bd. ir. la lecture *hanbāχšēt*, qu'il compare à oss. *āmbāχšīn*, »cacher«. Mais qu'est-ce qu'on cache ou qui se cache dans les trous?

»Comme le cinquième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Nisāya, qui est situé entre la Margiane et la Bactriane. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit . . . et la mauvaise incrédulité.«

La précision avec laquelle la situation de l'endroit est indiquée montre qu'il ne s'agit pas de la ville mède bien connue de ce nom, mais du Nisāya est-iranien mentionné par Ptolémée, le Maïméné moderne<sup>1</sup>.

*Nisāim*, graphie traditionnelle pour *Nisāyam*.

Il est à remarquer, d'abord, que les mots *nisāim yim antarə mōurumča bāχδīmča* ne s'accordent pas avec le mètre et ont un caractère décidément non-métrique.

Il semble que cette appellation peu commode reflète en langue avestique le nom officiel par lequel on distinguait le Nisāya est-iranien du Nisāya mède. Au temps des Sassanides la ville était appelée *Nisāy ī miyānay*<sup>2</sup>, ce qui pourra bien être une forme abrégée de \**Nisāy ī miyān ī Marv u Baḫl*, »N. entre Marv et Balkh«.

La contre-création est »le mauvais<sup>3</sup> *vīmanō.hya*«. A ce mot (*vīmanahya*-), Duchesne § 154 et Barr comparent sanscr. *vīmanas*-, »abattu«, et le subst. *vaimanasya*-. A \**vīmanah*-correspond, pour l'étymologie, phl.-pers. *gumān*, »doute«. Par conséquent, le Vd. phl. et le Bd. ir. (206<sup>7</sup>) rendent ce composé par *gumānīyih*, »manie de douter, scepticisme«, savoir en ce qui concerne les choses divines. M. Nyberg<sup>4</sup>, n'acceptant pas cette signification du mot, veut en définir la notion strictement d'après l'étymologie de *vīmanah*-: l'opposition contre le *manah*-, c.-à-d. contre Vohu Manah et les procédés extatiques qui ont été rattachés, selon M. Nyberg, au culte gathique du *manah*-. Mais nous verrons tout de suite que le paragraphe dont nous traitons ici n'est pas très ancien, et je ne vois pas de difficulté à attribuer au terme en question la signification de »manie de douter« ou tout simplement d'»incrédulité«.

Si la première partie du paragraphe, qui renferme le nom de la localité, n'est pas métrique, la seconde partie, qui indique le caractère de l'opposition du Mauvais Esprit, ne l'est pas non

<sup>1</sup> Markwart, *Ērānšahr*, p. 78–79.

<sup>2</sup> En arménien *Nsai-mianak*, Markwart, l. c.

L'adjectif *ayəm* du texte n'a pas de correspondant dans la version pehlevie. Rel., p. 316.

plus. Les mots *aḡəmča vīmanō.hīm* (pour *vīmanahyam*) ne forment pas un octosyllabe. Du reste, l'enclitique *-ča* montre qu'originellement il a été question de deux fléaux, les mots qui indiquaient l'un des deux étant tombés. La lacune s'est produite de bonne heure, car ni le Vd. phl., ni le Bd. ir. ne connaissent pour Nisāya d'autre calamité que l'incrédulité. En somme, notre texte tel qu'il est, n'a de métrique que les formules (restituées) qui se répètent de paragraphe en paragraphe.

De plus, il est à considérer que le § 7 interrompt l'ordre géographique naturel, Nisāya étant situé entre les deux pays dont traitent les deux paragraphes, ou strophes, précédents.

Ces raisons suffisent, je pense, pour prouver que le § 7 n'a pas fait partie de l'original métrique. Enfin le caractère de la contre-création achève de montrer que ce morceau a son origine dans le cercle d'idées des mages mèdes. Mais c'est là une question que nous nous réservons de traiter plus à fond dans le premier chapitre de la deuxième partie.

### § 8.

zštūm asaḡhamča šōiθranamča vahištəm frāθwərəsəm azəm  
yō ahurō mazdā harōyūm<sup>a)</sup>) yim viš.harəzanəm<sup>b)</sup>) āaḡ ahe pai-  
tyārəm frākərəntaḡ aḡrō mainyuš pouru.mahrkō saraskəmča<sup>c)</sup>)  
driwikāča<sup>d)</sup>)

Var. <sup>a)</sup> harōyum. — <sup>b)</sup> hərəzanəm, hərəzənəm. — <sup>c)</sup> sra-  
skəmča, sarəskəmča, sarəsəmča. — <sup>d)</sup> driwikəmča,  
driwikāča, draiwikāča, dariwi.kāča, dariwikəmča.

»Comme le sixième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, l'Aria, le *viš.harəzana*. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit le *saraska* et les *driwikas*.«

*Harōyūm* est une fausse graphie pour *haraivam*<sup>1</sup>. C'est la province que les Grecs appelaient Aria ou Areia, pays fertile arrosé par les fleuves Arios (Harīrūd) et Margos (Marvrūd).

L'adjectif *viš.harəzana-*, composé, dont le premier élément est *viš-*, le centre du clan, le village, est traduit par Bartholomae<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Voir Benveniste, BSOS, VII, p. 269.

<sup>2</sup> Air. Wb. 1475.

avec point d'interrogation, »wo die Häuser verlassen werden«, par Duchesne<sup>1</sup>, »où il y a abandon de maisons«. Cette traduction est due à l'interprétation des commentateurs. Le Vd. phl. et le Bd. ir. transcrivent le mot tantôt *vis-hil*, tantôt, sous l'influence de l'avestique, *viš-hil*. Le Vd. phl. en donne l'explication suivante: »L'abandon du *vis* veut dire que, tandis que nous nous y tenons pendant neuf nuits et un mois, ils abandonnent précipitamment<sup>2</sup> les maisons<sup>3</sup> et s'en vont«. Le Bd. ir. (206<sup>9-13</sup>) est plus précis: »Si une personne meurt dans la maison, ils abandonnent celle-ci et s'en vont: ainsi, tandis que nous y restons en observant la précaution nécessaire (*pa pahrēz*) pendant neuf nuits [et] un mois, ils quittent la maison et s'en vont pendant neuf nuits et un mois«. Il s'agit là de la coutume orthodoxe de rester sans feu dans la maison dans laquelle une personne est morte, pendant neuf nuits l'hiver et un mois l'été, après quoi on y rapporte le feu<sup>4</sup>. On prétend donc que les habitants de l'Aria suivent une autre observance en quittant la maison pendant cet espace de temps. Mais c'est là une interprétation tardive, qui ne pourra pas exprimer le vrai sens du mot *viš.harəzana-*. Car, comme nous l'avons dit en parlant du terme *ərəδwō.drafsa-*<sup>5</sup>, une épithète appliquée à une localité créée par Ahura Mazda ne peut avoir une valeur dépréciative: une hérésie réprouvée par les zoroastriens ne pourra se trouver mentionnée que dans le passage qui décrit la contre-création du Mauvais Esprit. C'est ce qu'a compris l'auteur du Bd. ir.: il a placé le qualificatif *viš-hil*, avec l'explication que nous venons de citer, tout à la fin du passage relatif à l'Aria.

Pour reconnaître la vraie portée de *viš.harəzana-* il faut partir des significations »relâcher, envoyer« de la racine *harəz-*. La population de l'Aria »envoie«, c.-à-d. répand des villages tout autour et contribue par là au progrès de la culture. Geiger a porté juste en proposant, p. 72, note 3 de son livre »Ostiranische Kultur im Altertum«, publié cinq ans après »Die Pehleviversion«, la traduction »Haraiva, welches Ausbreitung von Dörfern hat«.

<sup>1</sup> Composés § 18.

<sup>2</sup> *pa tay*, comp. pers. *tak*, »celer incessus, cursus, impetus, quaevis agitatio et motus«, Vullers; Andreas-Henning, Mitteliran. Manichaïca III, p. 62 (*agnbd*).

<sup>3</sup> Lire, avec Ksb, *zānaγ*, non pas *əvaγ*.

<sup>4</sup> Vd. 5. 42.

<sup>5</sup> Voir p. 16.



persan apparaît en pehlevi ordinairement sous la forme *ēvakānak* (*ēvaγānaγ*<sup>1</sup>), mais la forme ordinaire du numéral »un« était probablement, déjà sous les Sassanides, *yak* (pazend *yak*), ce qu'on pourra induire du fait que »onze« dans le pehlevi des livres est *yāzdah* ou *yāzdah*<sup>2</sup>. Il est bien naturel que les termes de la complainte soient cités dans le langage non littéraire<sup>3</sup>. Si l'on accepte cette interprétation, le passage du commentaire dont il s'agit se traduira ainsi: »[Leur] parole sera celle-ci: je suis seul(e)! Quelques-uns disent qu'ils font cela (à savoir la complainte) au moyen d'un tambourin«.

Le Vd. phl. et le Bd. ir. décrivent ici, en commentant *viš.harəzana-* et les deux termes *saraska-* et *driwika-*, quelques particularités d'usages funéraires non orthodoxes. La précision des détails ne laisse guère douter qu'il n'ait existé, à un certain temps, en Aria ou ailleurs, des communautés, chez lesquelles ces rites étaient en vigueur. Mais il n'en résulte pas nécessairement que le commentaire, en mettant en avant ces détails, touche le but. Nous avons vu qu'à l'origine le *viš.harəzana-* du texte avestique n'a rien à faire avec le rite hétérodoxe auquel le commentaire fait allusion. Rien ne nous garantit donc la vérité de ses indications en ce qui concerne les termes *saraska-* et *driwika-*. Nous verrons ci-après s'il sera possible d'en définir la vraie signification par une autre voie.

En écartant Nisāya, qui est le cinquième des »meilleurs« dans la rédaction présente, nous présumons préalablement que l'Aria, dans le texte métrique original, a été le cinquième de la série, et nous restituons ainsi le texte métrique:

puzdam vahištam frāšvrsam  
 asahāmča etc.  
 azam etc.  
 haraivam yam višharzanam.  
 ahya etc.  
 saraskamča drivikāča.

<sup>1</sup> Nyberg, Hilfsbuch, II, p. 69; comp. Bailey, BSOS VII, 762.

<sup>2</sup> Moyen-persan *yak* et *yāzdah* contre parthe *ēvaγ* et *ēvandas*, voir Benveniste, JA, 1936, p. 196.

<sup>3</sup> M. Barr, à qui j'ai communiqué ma conjecture, propose une solution très simple du problème: le mot en question serait à lire *1-γānaγ*, avec le chiffre 1.

Il est vrai que le numérotage reste indécis, tant que la question de l'authenticité des paragraphes qui traitent de la première création demeure en suspens. C'est ici que nous allons aborder ce problème.

§§ 2—3.

§ 2. paoirīm asaṅḥamčā šoiθranamčā vahištəm frāθwərəsəm azəm yō ahurō mazdā airyanəm vaējō vaṅhuyā dāityayā āat ahe paityārəm frākərəntat aṅrō mainyuš pouru.mahrkō aζimčā<sup>a)</sup> yim raoidītəm zyāmčā daēvō.dātəm

§ 3. dasa avaθra māṅhō zayana dva ḥamina (hapta hənti ḥaminō māṅha pañca zayana aškarə) taēča hənti sarəta āpō sarəta zəmō sarəta urvarayā<sup>b)</sup> aḏa<sup>c)</sup> zimahe<sup>d)</sup> maiḏim<sup>e)</sup> aḏa zimahe<sup>d)</sup> zarəḏaēm aḏa zyāsčit pairi.pataiti<sup>f)</sup> aḏa<sup>g)</sup> fraēštəm vōiγnanam<sup>h)</sup>

Var. a) aζəmčā, ahiča. — b) urvarāyā, urvaryā, urvarā. —

c) ayaḏa. — d) zəmahe. — e) maiḏəm, maēḏəm. —

f) pairi.pataite. — g) iḏa. — h) K 3a et K 3b: vōiγnanam.

Les mots placés entre parenthèses sont omis dans quelques manuscrits et dans le Vd. phl. et supprimés dans l'éd. Geldner.

§ 2. «Comme le premier meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, l'Airyanəm vaējah [arrosé] par le Vahvī Dātyā. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit le dragon (ou serpent) rouge et l'hiver créé par les daivas».

§ 3. Il y a là dix mois d'hiver, deux d'été (il y a sept mois d'été, cinq d'hiver, évidemment), et ceux-ci<sup>1</sup> sont froids pour l'eau, froids pour la terre, froids pour les plantes. Et alors [c'est] le milieu de l'hiver, et le cœur de l'hiver, et quand l'hiver prend fin, [il y a] au plus haut degré des ravages<sup>2</sup>.

Pour commencer par le § 3, ce paragraphe, à coup sûr, est apocryphe. Non seulement il est d'une structure qui exclut toute

<sup>1</sup> Vd. phl.: «ces dix mois, quelques-uns disent: ces deux mois».

<sup>2</sup> A *vōiγna-* Bartholomae attribue la signification primaire d'«inondation», d'où secondairement «invasion d'ennemis». Mais le mot doit avoir eu aussi un sens plus général, quelque chose comme «ravage, calamité». Comp. Nyberg, *Texte zum mazdayasnischen Kalender*, p. 8, l. 3 et 4 (extrait du Dēnk. VIII), où le mot *vōiγn* est donné en lettres avestiques.

idée d'une formulation métrique originale, mais il constitue aussi une rupture de la construction fermement établie du fargard, où chaque strophe ou paragraphe renferme le nom d'un pays avec un ou deux adjectifs qualificatifs ou une autre détermination analogue et l'indication de la nature de la contre-création, et rien de plus. Le grand nombre de variantes est encore un indice de l'inauthenticité de ce morceau. En somme, le § 3 sent le commentaire à ne pas s'y tromper: c'est un fragment du commentaire original écrit en langue avestique. Mais il se trouvait déjà incorporé dans le texte au moment où fut composé le commentaire pehlevi qui a été la source directe des notes explicatives du Vd. phl. et du chapitre correspondant du Bd. ir.

A l'indication de la longueur extraordinaire qu'on attribuait à l'hiver dans le pays d'Airyanəm vaējah, ou Ērān-vēž en pehlevi, quelque copiste a ajouté plus tard, dans un intérêt de comparaison, et également en avestique, une remarque sur la durée relative de l'été et de l'hiver dans le plateau iranien (sept mois d'été, cinq d'hiver), dans laquelle s'est glissé le mot pehlevi *āškār*, »ce qui est bien connu«, »évidemment«, déguisé en caractères avestiques<sup>1</sup>.

Aux versions du Vd. phl. et du Bd. ir. s'ajoute ici une troisième. Le M $\chi$ . 44.17—23 est une paraphrase des §§ 2 et 3 de notre fargard: (17) Et le dēv de l'hiver est plus dominant à Ērān-vēž, (18—19), et il est révélé dans la religion qu'à Ērān-vēž il y a dix mois d'hiver et deux mois d'été, (20) et ces deux mois d'été sont aussi froids [pour] l'eau, froids [pour] la terre et froids [pour] les plantes. (21) Et les fléaux chez eux<sup>2</sup> sont l'hiver (22) et le serpent — il y en a beaucoup —, (23) mais en revanche il y a chez eux peu d'autres fléaux.

Le Vd. phl., qui a considéré, tout comme le Bd. ir. et le M $\chi$ ., le § 3 comme faisant partie du texte, dit par parenthèse, qu'à présent le mois de Vahman et le mois de Šahrēvar sont le cœur de l'hiver. *Šahrēvar* est certainement ici une faute de copiste pour *Spandarmað*. Vahman est le onzième mois (janvier-février) et Šahrēvar le sixième (août-septembre). Le douzième mois, qui suit Vahman, est *Spandarmað*. Un passage du

<sup>1</sup> Cette interprétation du mot *askarə* du texte avestique a été proposée déjà par Darmesteter (ZA, III, p. 34).

<sup>2</sup> Chez les habitants d'Ērān-vēž.

Bundahišn<sup>1</sup>, qui décrit la répartition des mois de l'année sur les quatre saisons d'après le calendrier *vihēžayih* (c.-à-d. à mois embolismique<sup>2</sup>), nous renseigne que les trois mois Daδv, Vahman et Spandarmaδ constituent l'hiver. Dans un autre passage du même livre<sup>3</sup> nous lisons: »Dans le mois Daδv, le jour Āδur, [du calendrier] *vihēžayih*, cet hiver, avec beaucoup de froid, atteint son point culminant et arrive à Ērān-vēž; au mois de Spandarmaδ [du calendrier] *vihēžayih* il finit dans le monde entier«. Enfin, le chapitre 31 du Bd. ir. dit (205<sup>9-10</sup>) que c'est vers le milieu de Daδv, mois *vihēžayih*, que l'hiver est le plus dur.

Ayant écarté le § 3, qui n'est qu'une annotation au § 2, nous passons à ce paragraphe même. Que l'auteur de la relation ancienne de la création des pays ait commencé la série par l'*Airyānəm vaējah*, qui était, selon une tradition vénérable, le pays d'origine des Aryens, rien de plus naturel. On serait donc disposé à priori à croire que le paragraphe remonte à la rédaction primitive. Toutefois, les mots *airyanəm vaējō vaṅhuyā daityayā* ne se rangent pas dans le schème métrique. Le nom de la rivière qui traverse l'*Airyānəm vaējah* se compose de deux termes qui sont à l'origine des adjectifs qualificatifs du genre féminin: *vaṅuhī-* (lire: *vahvī-*), »la bonne«, et *dāityā-* (*dātyā-*), »celle qui a rapport à la loi religieuse«. On rend ordinairement le nom de la rivière par »la bonne Dātyā«, mais la traduction »la Vahvī, [la rivière] qui a rapport à la loi religieuse« serait également admissible. La question sera reprise dans la suite.

Le Vd. phl. nous donne sur le pays en question le renseignement suivant: *kār pa avaepaem kunēnd; hast kē ēδōn gōβēd kū pa avaepaem bē āyēδ, bē kār hān gyāy kunēnd*, »on fait action *pa avaepaem*; quelques-uns disent que cela arrive (c.-à-d. se fait) *pa avaepaem*, mais action on la fait en ce lieu-là«. Le mot *avaepaem* est écrit en lettres avestiques. Tout le passage est probablement une traduction du premier commentaire en langue avestique, et le terme qu'on n'a pas compris, on l'a laissé tel quel. La traduction interlinéaire persane rend *avaepaem*, par une fausse étymologie, par *bī-bīm*, »sans crainte«. De nos jours, les

<sup>1</sup> Chap. 25, voir Nyberg, *Texte zum mazdayasnischen Kalender*, p. 20.

<sup>2</sup> Nyberg, p. 60—61.

<sup>3</sup> Nyberg, p. 14—16.

Parsis prennent *avaepaem* dans le sens de »canal souterrain« ou »réservoir d'eau«<sup>1</sup>. Spiegel traduit<sup>2</sup> le passage ainsi: »Sie treiben Ackerbau ohne zu säen; manche sagen, es kommt (das Getreide) ohne gesäet zu werden hervor, aber bearbeiten müssen sie es doch.« Spiegel postule ici pour la racine *vīp-* la signification, sans exemples dans les textes avestiques, de »jeter la semence, semer«. Paul Horn<sup>3</sup> comprend le passage tout autrement: »Man pflegt dort der liebe one päderastie.« La fin de la phrase serait alors à traduire: »quelques-uns disent que cela se fait sans pédérastie, mais l'amour on l'exerce pourtant en ce lieu«. La dernière remarque semble en tout cas superflue. Horn associe *avaepaem* à *vaēpya-*, qui entre dans une composition à signification certaine: *narō.vaēpya-*, »pédérastie« (§ 11 de notre texte). Le mot *vaēpya-* se trouve encore une seule fois dans un texte gathique (Y. 51.12), mais l'interprétation de ce passage n'est pas sûre. M. Lommel, qui s'est servi, pour sa traduction des Gathas, de notices inédites d'Andreas, voit dans *vaēpya-* un nom de personne: »Der Fürstenknecht Vaipyā (= der entartete Lüstling?)«. Andreas m'a proposé autrefois une autre interprétation de ce terme gathique, à savoir »l'extasié kavien«, comp. véd. *vēpa-*, »extasié«, *vīp-*, »der innerlich erregte, begeisterte Priester«<sup>4</sup>. En rattachant notre *avaepaem* à cette racine indo-iranienne nous arriverons à une traduction plus acceptable: »on exerce des actions [de foi] sans extase; quelques-uns disent que cela se fait sans extase, mais des actions [de foi] on les exerce en ce lieu«.

Ahra Manyu a produit en Airyanəm vaējah deux fléaux, le dragon (ou serpent) qui est *raoidīta-*, et l'hiver créé par les daivas (*daēvō.dāta-*). L'adjectif *raoidīta-* (lire *raudīta-*?) est employé substantivement dans un autre passage de l'Avesta (Yt. 19.2) pour désigner une certaine montagne. Le Vd. phl. le rend par *rōlīk* (*rōdīy*), qui est une adaptation du mot à la langue pehlevie. Il y a là, dit-il, beaucoup de ces serpents. Dans le passage parallèle du Bd. ir. (205<sup>7-8</sup>) nous lisons que la contre-création

<sup>1</sup> Voir Cama Oriental Institute Papers by J. J. Modi, Bombay 1928, p. 160, note 2.

<sup>2</sup> Commentar über das Avesta, I, p. 13.

<sup>3</sup> BB, 17, p. 265.

<sup>4</sup> Grassmann, Wörterbuch zum Rig-Veda, 1282.

du Mauvais Esprit est »l'hiver créé par les dēvs et le serpent ailé, et celui aussi qui n'a pas d'ailes«. Quant au mystérieux serpent ailé, il en est question à un autre endroit du Bd.<sup>1</sup>: »en ce qui concerne le faucon blanc, il est dit qu'il tue le serpent ailé«.

Darmesteter, qui voit dans le *rōdīγ* du Vd. phl. un adjectif formé de *rōd*, »rivière«, traduit av. *raoiđita-* par »le serpent de rivière«. Bartholomae, d'autre part, identifie *raoiđita-* à véd. *rōhita-*, »rouge«, et M. Wikander<sup>2</sup> range le dragon rouge dans le cercle d'idées de la religion présumée de Vayu.

Cette seconde partie du paragraphe, qui décrit la contre-creation, ne s'accorde pas non plus avec le schème métrique. Toutefois elle laisse une impression de deux vers dont le caractère métrique a été un peu troublé par la maladresse des copistes. A *ažimča yim raoiđitəm* il ne manque qu'une syllabe pour faire un vers complet. Le mot *raoiđitəm* aurait-il remplacé dans la rédaction secondaire un adjectif original de quatre syllabes? Dans l'indication du second fléau on aura un vers parfait en lisant *zayanəm* au lieu de *zyam*: *zayanamča daivodātam* dans l'orthographe restaurée. L'adjectif *zayana-*, »hivernal«, employé dans le § 3, qui a servi de commentaire au § 2, figure comme un substantif dans plusieurs passages de l'Avesta<sup>3</sup>. On pourrait soulever une objection, qui, peut-être, n'est pas décisive. Alors que toutes les autres strophes de la rédaction métrique originale sont composées de sept vers (4 + 3), cette première strophe en comprendrait huit (4 + 4).

La question est de savoir si le texte original a commencé par le § 4 de la rédaction présente, en d'autres termes, s'il a fait commencer la création des pays par la Sogdiane, ce qui est peu probable sous plusieurs rapports, ou s'il a comporté une création première, avant celle de Gava, commencement qui existerait, remanié et altéré, dans le § 2 de notre texte. Pour le moment nous laisserons cette question sans rien affirmer. Des études ultérieures, qu'on trouvera dans le deuxième chapitre de la deuxième partie, nous permettront de l'approfondir.

<sup>1</sup> Chap. 19.23, éd. de Westergaard 47<sup>9-10</sup>, Anklesaria 155<sup>7-8</sup>.

<sup>2</sup> Vayu, pp. 175 et 202.

<sup>3</sup> Air. Wb. 1666.

Un examen consciencieux des paragraphes qui restent aura pour résultat de montrer qu'en dehors des clichés fixes il n'y a plus de passages d'un caractère métrique, exception faite d'un vers qui se trouve dans le § 16, et qui est calqué sur un vers du § 5. C'est là un fait qui ne laisse subsister aucun doute: la pièce métrique finit par la création de l'Aria. Tout le reste, avec le § 7, a été ajouté dans une rédaction secondaire.

### § 9.

haptaθam asaṅhamēa šōiθranamēa vahištām frāθwərəsəm  
azəm yō ahurō mazdā vaēkərətəm <sup>a)</sup> yim dužakō.šayanəm <sup>b)</sup>  
āaṭ ahe paityārəm frākərantaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō  
pairikəm yaṃ χṇaθaiti <sup>c)</sup> yā upaṅhaçaṭ kərəsəspəm

Var. <sup>a)</sup> vaēkərətō, vaēkərəntəm. — <sup>b)</sup> dužkō, duhakō;  
sayanəm. — <sup>c)</sup> χṇaθaite.

»Comme le septième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Vaikṛta, demeure des Dužaka (ou Duhaka?). Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit la sorcière Xnanθatī, qui s'associa à Kṛsāspa«.

Vaikṛta, le septième pays de l'énumération de notre texte, est le Gandāra des inscriptions perses, pays situé au sud du Paropamisos, dans la vallée de Kaboul. Darmesteter croyait en retrouver le nom avestique dans la ville de Bagarda, située dans les contrées montagneuses du Paropamisos (Ptol. VI. 18). Sylvain Lévi, d'autre part, l'a cherché dans la rivière Oichardès, qui traverse, selon Ptolémée (VI. 15), la Scythia extra Imaum. D'après Sylvain Lévi<sup>1</sup>, Vaikṛta est identique à Vaikṛtika, nommé dans le Mahā-Māyūrī<sup>2</sup> comme le Yakša ou démon protecteur du Gandhare. Une légende moyen-iranienne donne au roi légendaire Hōšang (Haušyaha dans les Yašts) un frère du nom de Vēgard, qui est probablement l'éponyme de Vaikṛta. Haušyaha est le créateur du pouvoir royal, et Vēgard celui de l'agriculture et de la vie rurale<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> JA 1925, p. 69.

<sup>2</sup> JA 1915, p. 19 sqq.

<sup>3</sup> Christensen, Le premier homme, I, p. 143.

Quant à l'épithète que porte Vaikṛta dans le texte, nous préférons la leçon *dužakō.šayana-*. D'ailleurs les mots *šayana-* et *sayana-*, s'équivalent à peu près pour la signification. Bartholomae, qui lit *sayana-*, traduit le composé *dužakō.sayana-*: »wo der Aufenthalt, die Heimat des Igels ist«, en rappelant Vd. 13.2, où il est dit que les hommes qui parlent mal appellent le hérisson (*vaṅhāpara-*) *dužaka-* (»à piquants vilains«?). On pourrait, d'autre part, prendre le mot *duž-aka-* dans le sens de »très mauvais, archi-méchant«, et c'est par cette étymologie que Geiger<sup>1</sup> arrive à voir dans *dužakō.šayana-* la désignation dépréciative d'un peuple ennemi. En effet, *dužako.šayana-* est un composé de même formation que le *suyδō.šayana-* du § 4 et le *vāhrkānō.šayana-* du § 11: demeure des Sogdiens, demeure des Vṛkāna. Mais les deux explications sont certainement erronées, car elles présupposent que l'auteur a fait suivre le nom d'un des meilleurs pays créés par Ahura Mazdāh d'un adjectif dépréciateur. Ce *dužaka-* est probablement un nom de peuple dans lequel n'entrent ni *duž* ni *aka-*. Il se peut que *duhakō* et non pas *dužakō* soit la bonne leçon. Un *duhakō* aurait été facilement altéré en *dužakō*, qui ressemble à un composé dont les éléments sont connus.

Dans le Vd. phl., où *Vaēkərata* est rendu correctement par *Kāβul*, il y a erreur quant à l'épithète, qui est devenue en pehlevi *duš-sāyaγ*, »celui dont l'ombre est mauvaise«, et c'est peut-être à cette fausse étymologie qu'est due la variante *sayanəm* dans le texte avestique. Le commentaire porte: »L'ombre des arbres y est mauvaise pour le corps; quelques-uns disent: l'ombre des montagnes«. Le Bd. ir. prétend (206<sup>14</sup>) que ce qui est mauvais pour le corps est le fait que les arbres y sont sans ombre (*asāyīy dražtān oδ pa tan vad*).

La contre-création est la *parikā* ou sorcière Xnanθatī<sup>2</sup>, qui s'associa à Kṛsāspa. La proposition relative *yā upayhačat kərəsāspəm* constitue un octosyllabe régulier: c'est qu'elle est empruntée tout entière au passage métrique Yt. 19.39, où c'est »la bravoure mâle« personifiée qui s'associa à Kṛsāspa.

Le Vd. phl. et le Bd. ir. rendent *pairikəm yəm žnəθailī* par

<sup>1</sup> Ostir. Kult. p. 81.

<sup>2</sup> *pairikəm yəm žnəθailī* ou *žnəθailē*, les deux variantes présentent le nom dans une forme non fléchie, ce qui est bien singulier.

*parīy kāmāyīh*. Si l'on prend ces deux mots pour un composé *parīy-kāmāyīh*, »penchant, amour pour une parikā«, le nom propre avestique n'aura pas de correspondant dans les textes pehlevs. Je crois donc qu'il faut lire *parīy (ī) kāmāyīh* et voir dans *kāmāyīh*<sup>1</sup> une abstraction personnifiée, »Convoitise«, qui équivaldrait au nom avestique Xnan-ŋatī, dont l'étymologie et la vraie signification, d'ailleurs, sont incertaines pour nous. Le Vd. phl. explique la parikā Convoitise par l'idolâtrie. Kṛṣāspa l'exerça, dit-il, et eux (les indigènes) l'exercent de même. Dans le Bd. ir. nous lisons que la contre-création était le penchant pour les parikās, [lequel y] existe en abondance, l'adoration des dēvs [que] Sām<sup>2</sup> pratiquait, et eux la pratiquent aussi; quelques-uns disent [qu'il s'agit de] *višāḍ-dvārišnīh*«. Le *višāḍ-dvārišnīh* est l'action de courir çà et là, les vêtements dénoués, sans la ceinture sacrée (le *kustīy*<sup>3</sup>).

A l'avis de M. Nyberg<sup>4</sup>, Vaēkərəta est une mauvaise graphie pour Vayu-kərəta, »le pays créé par Vayu«. L'interprétation se laisse justifier. *Vayu-* est en pehlevi *vāy*. Les formes *mōuru* et *bāχdi* sont là pour attester l'intrusion de graphies récentes ou dialectales dans un texte encore plus ancien que ne l'est le § 9. Partant d'un \**vāykart* moyen-iranien on aura forgé un *vaēkərəta*-pseudo-avestique, qui aura supplanté dans notre texte un \**vayukərəta*-original. Nous sommes ici dans le milieu géographique qui nous a fourni des monnaies indo-scythes à l'effigie du dieu des vents Vādo (av. Vāta), qui est pour ainsi dire le double de Vayu. A propos de Vaikṛta M. Nyberg rappelle la tradition d'après laquelle Kṛṣāspa aurait fait des sacrifices à Vayu (Yt. 15.26—29), tradition qui indiquerait les rapports de ce héros légendaire avec une communauté religieuse caractérisée par le culte de Vayu. M. Wikander, nous l'avons vu, va plus loin: il rapporte toutes les »contre-créations« de Vd. 1 à ce culte de Vayu<sup>5</sup>.

A mon avis il ne faut pas trop insister sur les indications des Yašts en ce qui concerne les sacrifices faits par les héros

<sup>1</sup> *kāmāyīh* apparaît ordinairement comme dernier élément de composés à signification péjorative: premier élément *āz*, »concupiscence«, *anayīh*, »malheur«, *χvāstay*, »richesse«, *varan*, »volupté«; *vaḍ*, »mal« etc.

<sup>2</sup> Kṛṣāspa, appelé par son nom patronymique.

<sup>3</sup> Nyberg, Hilfsbuch, II, p. 245.

<sup>4</sup> Rel., p. 317.

<sup>5</sup> Vayu, p. 202 sqq.

de l'antiquité légendaire à telle ou telle divinité. Le caractère fragmentaire de ces indications nous impose une certaine réserve dans nos conclusions. Parmi ceux qui sacrifient à Vayu nous trouvons des personnages tels que Hauṣyaha, Yama, Θraitaua, Frarasyan, Hausravah etc., mais dans les Yašts 5, 9 et 17 nous retrouvons les mêmes héros sacrifiant à Ardvī-sūrā, à Druvāspā, à Ṛti (Aši), et Kṛsāspa sacrifie à Ardvī-sūrā aussi bien qu'à Vayu. La subtilité qu'on apporte à établir dans l'histoire de la religion ancien-iranienne un antagonisme entre des cultes spéciaux nous expose au danger de dépasser le but.

Dans »Les Kayanides« j'ai donné un résumé des anciennes légendes héroïques sur Kṛsāspa de la famille des Sāma (p. 99—104) et du développement de la légende dans la période moyen-iranienne (p. 129 sqq.). Kṛsāspa a été frappé par la même fatalité que Yama, Kavi Usan et d'autres héros: un grave péché contre la religion a porté atteinte à sa gloire et a appelé sur lui la vengeance du ciel. Ce revers de sa vie féconde en exploits n'est pas mis en évidence dans les récits des Yašts, mais seulement dans le passage en question du Vd. 1, où il est dit que la sorcière Xnanθatī s'est associée à lui, ce qui implique évidemment qu'il s'est laissé séduire par elle à quelque action mauvaise. La légende moyen-iranienne a une autre version au sujet du péché qui a valu à l'âme de Kṛsāspa une condamnation, atténuée ensuite, par l'intercession de Zoroastre, de sorte qu'elle trouve repos dans le Hamēstayān, séjour des défunts dont les bonnes et les mauvaises actions se contre-balancent<sup>1</sup>. C'est que Kṛsāspa a »frappé«, c.-à-d. éteint le feu, peut-être en le nourrissant de bois mouillé, contre le rituel mazdéen qui exige des offrandes de bois sec<sup>2</sup>. Malgré tout, il est réservé à Kṛsāspa l'immortalité d'un héros dormant, qui doit jouer un rôle important au jour du jugement dernier. Je ne crois pas qu'on puisse tirer de ces récits des conclusions dans ce sens que la figure légendaire de Kṛsāspa ait appartenu à l'origine à un certain milieu ennemi du zoroastrisme. Les conteurs iraniens aiment à rehausser l'effet dramatique de la légende des héros en y introduisant un élément de conflit, qui prendra toujours, par la force des choses, un

<sup>1</sup> Nyberg, La légende de Keresāspa, *Oriental Studies in Honour of Dasturji Saheb C. E. Pavry*, Oxford 1934.

<sup>2</sup> Voir Benveniste, *MO*, 1932, p. 200 sqq.

caractère religieux. Quant à la séduction dont la sorcière Xnanθatī use avec succès sur le malheureux Kṛsāspa, séduction à l'idolâtrie selon la tradition pehlevie, ou plutôt selon la conjecture du commentateur, nous n'en savons absolument rien. La parikā Xnanθatī figure une fois encore, parmi d'autres êtres démoniaques (Vd. 19.5), mais ce passage ne nous en donne rien que le nom<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, la séduction exercée par une sorcière est un motif constant dans les contes populaires iraniens. Ordinairement la sorcière, dans le but de perdre le héros, prend la figure d'une belle jeune fille. En effet, cette conception de la sorcière est très ancienne chez les Iraniens. Elle se continue dans le *zān-e-ĵādū* des contes populaires persans, le terme *pārī* (de l'avestique *parikā-*) ayant pris, par suite d'un développement dont nous ne connaissons pas les phases successives, la nouvelle valeur d'une fée essentiellement bien-faisante<sup>2</sup>.

### § 10.

aštəməm asaḡḡamčea šōiθranamčea vahištəm frāθwərəsəm  
azəm yō ahurō mazdā urvəm pouru.vāstrəm āaḡ ahe paityārəm  
frākərantaḡ aḡrō mainyuš pouru.mahrkō aḡa aiwištāra<sup>a)</sup>

Var. <sup>a)</sup> aiwišitāra.

»Comme le huitième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Urvā aux nombreux pâturages. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les méchants intrus«.

Le Vd. phl. présente le nom avestique Urvā dans une forme qui pourra se lire Urgēn; dans K3a un Urūn se trouve écrit au-dessus en lettres avestiques. Le nom est expliqué par Mēšān, explication qui, si elle se rapporte au Mēšān bien connu, c.-à-d. à la Mésène, heurte toute vraisemblance: l'auteur de la liste aurait passé d'un saut de l'extrémité orientale de l'Iran au Golfe

<sup>1</sup> Leçons variées: *znqθaite*, *zqθaite*, *znqθaēte*. Charpentier (Studies in Honour of . . . Pavry, p. 79 sqq., cité par Nyberg, Rel., p. 472) voit dans le nom Xnantatī un ancien participe indo-iranien perdu, «celle qui tue».

<sup>2</sup> Christensen, Démonologie, p. 64.

persique pour décrire, comme un des meilleurs pays créés par Ahura Mazdāh, et comme une région aux nombreux pâturages, la Mésène en grande partie marécageuse ou désertique, importante surtout par le commerce du Golfe, et occupée par une population en grande majorité sémite. Le commentateur aurait-il identifié Urvā à Uruk (Warka), Orchoë chez Ptolémée, ville de la Babylonie méridionale, où l'on a trouvé des tablettes d'argile encore de la période séleucide?

Le Bd. ir. (207<sup>2</sup>), supprimant le nom Urvā, dit simplement que le huitième pays est la Mésène.

M. Nyberg<sup>1</sup>, suivant sa théorie de l'arrangement de la liste dans l'ordre alternatif, croit trouver Urvā dans les steppes turkestaniennes vers le bord moyen de la Mer Caspienne, entre l'Hyrcanie et l'oasis de Merv, région qui mériterait d'ailleurs difficilement l'épithète «aux nombreux pâturages». Geiger<sup>2</sup> avait cherché le pays en question dans les régions où l'on s'attendrait à le trouver, après la mention de Vaikṛta-Kaboul dans le paragraphe précédent, et l'avait trouvé au sud de Kaboul dans la région située entre les rivières Kurum et Gōmal, qui coulent vers l'Indus, région fertile, où se trouve de nos jours la ville d'Urghun. M. Aurel Stein<sup>3</sup>, Markwart<sup>4</sup> et Herzfeld<sup>5</sup> rapprochent Urvā de cette Urvāḍā «riche en pâturages» qui, d'après Yt. 19.67, est une des rivières qui affluent dans le lac d'Hamoun dans le Sistan.

En tout cas il faut chercher Urvā quelque part au sud de la région de Kaboul. Urghun doit, je pense, être identifié plutôt avec le pays de la création suivante<sup>6</sup>, et alors le territoire qui se prêtera le plus naturellement à l'identification avec Urvā aux nombreux pâturages sera celui dont le centre est la ville de Ghazna<sup>7</sup>, capitale du Zabolistan. Cette ville, située à 2350 m. d'altitude et entourée d'un terrain fertile en blé et en pâturages, est arrosée par la rivière de Ghazni, qui se perd aujourd'hui

<sup>1</sup> Rel., p. 318.

<sup>2</sup> Ostir. Kult., p. 86.

<sup>3</sup> The Indian Antiquary, 15, p. 23.

<sup>4</sup> ZDMG, 49, p. 644, et Wehröt und Arang, p. 23.

<sup>5</sup> AMI, VII, p. 12.

<sup>6</sup> Voir nos remarques sur le § 11.

<sup>7</sup> Γαζάνα chez Ptolémée (6.18) phl. \*Ganzak, »trésor«; voir Markwart, Ērānšahr, p. 256, et Markwart-Messina, Cat., p. 88.

dans le lac d'Ābistādeh. Il n'est pas inadmissible, peut-être, que Ghazni ait communiqué autrefois avec la rivière de Lora, qui, selon toute probabilité, affluait jadis à Arghandāb, la plus grande rivière tributaire du fleuve d'Hilmand (Haitumant, Étymandre), lequel tombe dans le lac d'Hamoun<sup>1</sup>. Ce serait alors l'Urvaḍā de Yt. 19.67, qu'on n'a pas réussi jusqu'ici à identifier.

Le terme géographique Urvā évoque le nom d'un héros légendaire dont les exploits, malheureusement, se perdent dans une obscurité presque complète. Un certain Urvāχšaya apparaît dans l'Avesta (Y. 9.10) comme le frère de Kṛsāspa. Il doit avoir péri de mort violente, car il est dit, Yt. 15.28, que Kṛsāspa en vengea la mort. D'après une suggestion de Darmesteter<sup>2</sup>, reprise par M. Wikander<sup>3</sup>, *Urvāχšaya* serait le »roi d'Urvā«. Nous avons tout lieu d'accepter une étymologie, qui, limpide en soi, corroborerait l'hypothèse qu'Urvā a été un pays voisin de Vaikṛta-Kaboul, où est localisée l'aventure de Kṛsāspa avec la sorcière Xnanṣatī.

Dans Urvā, Ahra Manyu produit »les mauvais *aiwištāra*«. Bartholomae rapporte ce mot à la racine *aes-* et le traduit par »Eigner, Besitzer, Herr«. Andreas et Wackernagel le dérivent<sup>4</sup> du thème *stā-* et en proposent la traduction »Eindringling«, que Duchesne accepte (§ 132: »intrus«).

Le Vd. phl. rend le nom d'acteur *aiwištār-* par un nom d'action »la très mauvaise *aβarmānišnīh*«. Ce mot rappelle le terme juridique *aβarmānd*, pour lequel Bartholomae<sup>5</sup> a constaté la signification de »privilège«. Pour le verbe *aβar māndan* et le substantif *aβarmānišnīh*, qui figurent plusieurs fois dans la traduction et le commentaire pehlevi des paragraphes suivants du Vd. 1, il faut admettre, cependant, la signification plus générale de »dominer« et de »domination, souveraineté« respectivement.

Dans le Bd. ir. (207<sup>3-5</sup>) la première partie du mot *aβarmānišnīh* est tombée; il n'en reste que *-ānišnīh*. L'explication

<sup>1</sup> Comp. Geiger, Ostir. Kult., p. 109.

<sup>2</sup> ZA, II, p. 586, note 18.

<sup>3</sup> Vayu, p. 58.

<sup>4</sup> KZ, 61, p. 204 sq.

<sup>5</sup> Zum sasanidischen Recht, V, p. 3 sqq. et p. 48 sq.

est celle-ci: »les Messéniens dominant (*aβar mānēnd*), il n'y a pas pères gens qu'eux, quand ils sont unis(?)<sup>1</sup>.

## § 11.

nāuməm asaḡḡamčə šōiθranamčə vahištəm frāθwərəsəm azəm yō ahurō mazdā x̄nəntəm yim vəhrkāno.šayanəm<sup>a</sup>) āat ahe paityārəm frākərəntaḡ aḡrō mainyuš pouru.mahrkō aḡa anāpərəθa šyaoθna yā narō.vaēipyā<sup>b</sup>)

Var. a) vahrkāno., vihrkāno. — b) vaēpaya, vāipaya.

»Comme le neuvième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Xnənta, demeure des Vəhrkānas. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les mauvaises et inexpiables actions qui sont celles de la pédérasie.«

Un pays nommé Xnanta (Xnənta) n'est pas autrement connu. Mais le nom du peuple qui y a ses demeures, Vrkāna (Vəhrkāna), existe dans le Varkāna de l'inscription de Bisutūn, l'Hyrcanie, la province moderne de Gorgān au bord sud-est de la Mer Caspienne. Toutefois, l'identité de nom ne comporte pas nécessairement une identité de fait. En effet, il est peu vraisemblable que la liste, quittant l'extrémité est de l'Iran, ait nommé un pays de la région caspienne pour reprendre, dans les paragraphes suivants, la série des pays orientaux (l'Arachosie et la vallée de l'Étymandre). Il est à supposer que les Vrkānas qui habitaient le Xnanta, n'étaient pas les Hyrcaniens du littoral caspien. Il y a des noms ethniques qui se retrouvent à plusieurs endroits du territoire occupé par les Iraniens; nous en trouverons des exemples dans la suite. La possibilité qu'il ait existé des Vrkānas<sup>2</sup> quelque part dans les régions de l'Est n'est donc pas exclue. Or, on trouve, au Sud-Est de Ghazna et au Sud de Kaboul, dans la vallée fertile de Furmul, le village d'Urghun, que Geiger a voulu identifier à Urvā. Dans le nom d'Urghun on reconnaîtra sans difficulté les anciens Vrkānas.

<sup>1</sup> *pa ēv-kardayih*, »par leur union«. C'est la signification qu'on a attribuée ordinairement à ce mot. M. Tavadia (Šnš., p. 8), rapportant *ēv-kartakih*, pour des raisons d'orthographe, à *kartak*, »morceau«, traduit »in one piece«. Mais dans le passage présent, comme dans le Y. phl. 9.26 (§ 81 du texte phl., Unvala, Hōm Yašt, Vienna, 1924, p. 42), cette traduction semble mal cadrer au contexte.

<sup>2</sup> Le nom est probablement d'origine totémique, »le peuple des loups«.

Xnōnta est transcrit dans le Vd. phl. et le Bd. ir. (207<sup>5</sup>) Xnān, Xānān (en lettres avestiques). C'est, dit le Vd. phl., une rivière dans la demeure des Hyrcaniens (*gurgān-mānišnīh*). Le texte du Bd. ir. est sans doute corrompu, et la restitution en est problématique. Nous lisons (207<sup>6-7</sup>): *χanan rōd hamār*<sup>1</sup> *u aβārīγ dašt hamār*<sup>1</sup>. Le fait que le texte avestique porte Xnōnta, tandis que la traduction pehlevie qui le suit dans nos manuscrits a Xnān et le Bd. ir. Xānān, ces deux formes soigneusement écrites en lettres avestiques, est significatif. Il nous fait supposer — supposition appuyée du reste par plusieurs cas de même nature qui se trouvent dans Vd. 1<sup>2</sup> — que l'auteur qui a composé, du temps des Sassanides, la traduction à laquelle remontent le Vd. phl. et le Bd. ir., a eu devant lui un autre texte avestique que celui de notre «Urhandschrift» présumée. D'ailleurs les formes Xnōnta d'une part, Xnān ou Xānān d'autre part, représentent le même nom de peuple, avec ou sans la terminaison *-ta* qui, dans l'iranien du Nord et de l'Est, formait le pluriel et servait à exprimer des collectifs ethniques<sup>3</sup>.

Comme contre-création le texte indique «les mauvaises et inexpiables actions de *narō.vaēīpya-* (*vaēpya-*)». La signification du terme est hors de doute: c'est le commerce charnel entre homme et homme. L'énormité de ce péché absolument inexpiable est mise en évidence dans le huitième fargard du Vendidad (§§ 26—32).

Le Vd. phl., en transcrivant av. *vaēpya-* sous la forme *vēpīγ*, rend le composé *narō.vaēīpya-* par *mard-vēpīγ*, et commente le mot brièvement: «c.-à-d. la pédérastie (*kūn-marz*); on l'exerce là contre la loi». Le Bd. ir. (207<sup>7-8</sup>) emploie une autre transcription demi-savante: *mard-vaēftayīh*, et l'explique également par *kūn-marz*<sup>4</sup>.

## § 12.

dasəməm asaḡhamča šōiθranamča vahištəm frāθwərəsəm  
azəm yō ahurō mazdā haraχvaitīm sīrəḡm (ərəθwō.drafsəḡm)

<sup>1</sup> M. Barr propose la lecture *hamvār*: «la rivière X. est toujours (la même?), et le reste est continuellement (partout?) la plaine».

<sup>2</sup> *dait* (§ 11), *atū* (§ 14), *mazan* (§ 16).

<sup>3</sup> Cette question sera discutée plus loin, dans le chap. II de la deuxième partie.

<sup>4</sup> M. Barr, qui lit *mard-vihīftayīh*, y reconnaît phl. T. Nord-Ouest *vidīftayīfl*, psautier phl. *wydyptk'n* (Andreas-Henning, *Bruchstücke einer Phl.-Übers. der Psalmen*, p. 127, Henning, *ZDMG* 1933, p. 173); *mard-vihīftayīh* serait alors «le fait que les hommes s'égarèrent», avec l'explication *kūn-marz*.

āaṭ ahe paityārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō aya  
anāpərəθa šyaoθna yā nasuspaya.<sup>9)</sup>

Var. a) nasuspya.

»Comme le dixième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, la belle Arachosie (à la bannière dressée). Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les mauvaises et inexpiables actions de l'enterrement des cadavres.«

De la vallée de Kaboul et des vallées adjacentes où nous avons cherché Urvā et Xnanta, la liste nous mène au pays limitrophe du côté sud-ouest. Haraχvatī, Hara(χ)uvatī des inscriptions perses, est l'Arachosie, arrosée par la rivière d'Arachotos, l'Arghandāb de nos jours, affluent d'Hilmend. Ce pays couvre en partie la province de Kandahar de l'Afghanistan moderne. Le second épithète, *ərəδwō.drafsəm*, qui ne se trouve pas dans tous les manuscrits, et qui n'a pas d'équivalent dans la traduction pehlevie, est certainement une addition récente, amenée par l'adjectif *sīrəm*, qui, dans le § 6 (description de la Bactriane), est suivi par *ərəδwō.drafsəm*.

Le fléau de l'Arachosie était le *nasuspaya*-, l'enterrement des cadavres. Pour les zoroastriens l'exposition des cadavres sur le *daχma* était de rigueur. Plusieurs passages du Vendidad (3.41; 6.3) et un passage métrique du Yasna (65.8) font allusion au péché inexpiable de l'enterrement.

Dans le Vd. phl. le nom du pays est écrit Harahmand, forme due probablement à l'analogie du nom suivant Hētōmand. A l'époque sassanide le nom Haraχvatī était tombé en désuétude. L'auteur de la traduction interlinéaire persane lit par erreur *χvarrōmand*, »le glorieux«, pour *harahmand*. Les manuscrits du Bd. ir. présentent d'autres altérations du nom: *Harmūn* (éd. Anklesaria 207<sup>9)</sup>) et *Harmāmund* (P.).

Le terme *nasuspaya*- est rendu correctement, dans le Vd. phl. et le Bd. ir., par *nasāγ-niγānīh*. Ils professent une mauvaise religion, et cela (l'enterrement) est chez eux conforme à la loi, dit le Vd. phl.

## §§ 13—14.

§ 13. aēvandasəm asaṅḥamčā šoiθranamčā vahistəm frā-  
θwərosəm azəm yō ahurō mazdā haētumantəm<sup>a)</sup> raēvantəm  
χ<sup>v</sup>arənaṅḥantəm<sup>b)</sup> āaṭ ahe paityārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš  
pouru.mahrkō aya yātava

§ 14. aēmča ahe čiθrō.daχštō<sup>c)</sup> aṅḥaṭ aēm ciθrō.paiti.dayō  
yaθa kavaçit<sup>d)</sup> jasən zaoyehe<sup>e)</sup> yātuməntəm<sup>f)</sup> aḍa<sup>g)</sup> hənti<sup>h)</sup>  
yātumastəma<sup>i)</sup> aḍa<sup>j)</sup> taēçit<sup>k)</sup> uzjasənti yā mərəncyāiča<sup>l)</sup> zara-  
ḍaṅnyāiča<sup>m)</sup> χštamiçalça<sup>n)</sup> maḍa haχəça<sup>o)</sup> tūn<sup>p)</sup>

Var. a) haētuməntəm. — b) χ<sup>v</sup>arənaṅḥvantəm, -ṅḥantəm,  
-ṅḥəntəm. — c) -daštō, -dastō. — d) kavaça, kavaçaṭ.  
— e) jaoyehe, zəyehe. — f) yatuməntəm, yātumərəntəm.  
— g) aḍa, aṭ. — h) hanti, həntəm. — i) yātu.me-  
rəntəm, yātəm.ərəstəma, yātəm.arəstəm. — j) aṭ. —  
k) aēça, aēmča. — l) mərəncyāiča, yāmərəncyāiča,  
yāmərəncyāiča, mərəncyāēça, °mərəncyāisça. — m) zara-  
ḍaṅnyāisça. — n) çaḍaça, χštami çadça. — o) ma-  
ḍaχaheça, maḍaḥaheça. — p) tun. — Dans K<sub>10</sub> les  
mots yātumastəma aḍa taēçit uzjasənti manquent.

§ 13. »Comme le onzième meilleur d'entre les endroits et  
pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Haētumant le bril-  
lant, le glorieux. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très  
destructeur y a produit les mauvais sorciers.«

§ 14. Ceci en portera un signe, ceci [en portera] une marque  
manifeste, [à savoir le fait] que, où qu'on vienne, on fera  
appeler(?) le magicien. Ainsi ils sont les plus grands magiciens.  
Ainsi s'élèvent ceux qui sont là pour la destruction<sup>1</sup>, pour le  
fait de frapper au cœur<sup>1</sup> . . . . .

C'est à l'ouest de l'Arachosie que se trouve le pays nommé  
Haētumant du nom de la rivière qui le traverse. La rivière est  
l'Étymandre des Grecs, le Hilمند des temps modernes. Nous  
connaissions autrement ce pays sous le nom de Zranka, la Dran-  
giane. Après l'invasion des Saces au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère,  
cette région a été désignée du nom de Sakastān, la Sacastène,

<sup>1</sup> Voir Benveniste, Les infinitifs avestiques (Paris 1935), p. 41. La forme  
pronomiale *yā* est un barbarisme.

Sistan de nos jours. Notre texte caractérise le pays Haētumant par les adjectifs *raēvant-*, «brillant», et *χ<sup>p</sup>arānahvant-*, «glorieux», empruntés à Yt. 19.67, où ces adjectifs servent à illustrer la rivière de Haētumant.

Le Vd. phl. rend le texte mot à mot: *Hētōmand rāyōmand χvarrōmand*, avec le commentaire: *χvēškār u tuχšay mēnōγ saγas-tān*, «attaché à ses devoirs religieux et pressé, céleste, le Sakastān». Le dernier mot est corrompu dans les manuscrits, mais la vraie lecture en est assurée par le Bd. ir. (P.). Le Vd. phl. ajoute: «Quelques-uns disent que [la rivière Hētōmand est] le Vēh-rōd». Étymologiquement Vēh-rōd, la rivière Vēh, est le Vahvī avestique<sup>1</sup>, et le nom se retrouve dans l'Ochos<sup>2</sup>, autre nom du Zariaspe, qui arrose la Bactriane. Toutefois, la tradition des temps moyen-iraniens distingue la Vahvī Dātyā (Dāitīγ en pehlevi) du Vēh, qui est, dans la conception cosmologique et mythique sassanide, le grand fleuve de l'Est, comme l'Arang (le Raḡhā avestique) est celui de l'Ouest. En réalité, le nom Vēh désigne par occasion l'Ochos, l'Oxos, le Tedjen (cours inférieur de l'Harīrūd) et l'Étymandre<sup>3</sup>.

Par opposition, le Mauvais Esprit a produit les mauvais sorciers. Sur cette contre-création le § 14 nous donne quelques détails. Les iranisans s'accordent pour considérer ce paragraphe comme une glose. En effet, la remarque que nous avons faite au sujet du § 3 s'applique aussi au § 14: il rompt le schème régulier du fargard. Par surcroît, l'inauthenticité du paragraphe en question est prouvée par la condition du texte, où les manuscrits offrent, pour presque chaque mot, des variantes plus ou moins étranges. Le § 14 est probablement, comme le § 3, un fragment du commentaire en langue avestique.

La fin de ce paragraphe est absolument incompréhensible. Qu'est-ce que c'est que *χštamičātča* ou *χštami čādča*? Puis quel-

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 25.

<sup>2</sup> A mon avis, la forme grecque Ὠχος ne représente pas Vahvī (Vahvīhī), comme le veut Markwart (Ērānšahr, p. 230, note 1), mais une autre formation de *vahu-*, à suffixe *-ka-* ou *-za-* (comp. Meillet-Benveniste, Gramm. du Vieux-Perse, § 273).

<sup>3</sup> Voir Markwart, *Wēhrōt und Arang*. — Le fait que le nom de Vahvī a été appliqué à plusieurs grands fleuves du territoire iranien se reflète dans l'hésitation des auteurs classiques quant à l'identification de l'Ochos, qu'ils cherchent tantôt en Hyrcanie ou dans le Nisāya mède, tantôt dans la Bactriane, voir Pauly-Wissowa, art. Ochos.

ques manuscrits portent *maḍaxahe*, qui a l'air d'un génitif de *maḍaxa*, »sauterelle«, mais cette lecture est rendue douteuse par la variante *maḍa haχōca*, car il n'est pas à supposer que le terme bien connu *maḍaxa-* ait été altéré de façon à présenter une lecture aussi inintelligible aux commentateurs parsis qu'à nous. Les trois lettres *tūn*, supprimées dans quelques manuscrits et dans l'édition de Geldner, ne constituent pas un mot aveistique. Est-ce là une abréviation ou le commencement d'un mot dont le reste est tombé? Le plus probablement il se cache dans les mots *χštqmīcatča maḍa haχōca tūn* — quelle qu'en soit la vraie lecture — quelque formule magique employée par les sorciers du Sakastān.

Les commentaires pehlevi n'ont pour effet que de rendre les choses plus inextricables. Quant au § 13, le Vd. phl., qui a le goût des mots abstraits, rend *aya yātava*, »les mauvais sorciers« par »la très mauvaise sorcellerie«. Le commentaire qui s'y rattache est conçu dans les termes suivants: *hamē vaḍ hast kē hān ī frāsāspān gōβēd ō oysān kardan tuvān u-š vižārdan<sup>1</sup> nē tuvān; hast kē ēdōn gōβēd kū yādūγih ē hast ka nē sparānēnd až (? ačē) ōγ ō bavēd pas guft bavēd kū pa rās nē pādāšā*. Nous essaierons en vain de trouver un sens précis et clair à ces lignes. Si nous admettons que le texte nous est transmis sans graves erreurs de copiste, ce qui est peu probable<sup>2</sup>, il serait à traduire à peu près ainsi: »C'est tout à fait mauvais. Quelques-uns l'appellent *frāsāspān*, ils sont capables de le faire, et ils ne sont pas capables de l'expliquer. Quelques-uns disent que la sorcellerie est ceci, que, quand on ne foule pas aux pieds [le sorcier]<sup>3</sup> et que [la sorcellerie] se fait ainsi de sa part, alors on dit que cela n'est pas possible par [la bonne] voie (c.-à-d. légalement)«.

L'essai de traduction de la dernière phrase n'est qu'hypothétique. Quelle sorte de charme il faut entendre par *frāsāspān*, je ne saurais le dire. Les Parsis des temps modernes, n'ayant rien compris au passage, se sont contentés de conjectures à tout hasard. Ainsi la traduction interlinéaire persane explique

<sup>1</sup> Cette lecture se trouve dans deux manuscrits; dans les autres le commencement du mot a disparu, et on lit *ārtan* (*ārdan*), »moudre«. Voir Sanjana, p. 7, note 3.

<sup>2</sup> Comp. Bartholomae, *Zur Kenntnis der mittelperianischen Mundarten*, II, p. 34.

<sup>3</sup> Ou: quand on ne pousse pas en avant [le sorcier].

*frāsāspān* par *Afrāsīāb*, le roi légendaire des Tūrs (phl. *Frāsīyāγ* et *Frāsīyāβ*), explication suggérée par une légère ressemblance de son et par la tradition qui attribue à ce roi des facultés magiques<sup>1</sup>. Aspendiārjī, auteur d'une version gujératie, prétend que le verbe que nous lisons *vižardan* signifie »laisser, abandonner«, et que *sparānīdan*<sup>2</sup> signifie »parler«. En s'appuyant sur ces interprétations tout à fait arbitraires, Geiger arrive à la traduction suivante: »Sie sind ganz schlecht; manche sagen: dies, welches den Afrāsīābs angehört, sich anzueignen ist möglich, aber es zu verlassen ist unmöglich; manche verstehen unter Yātuwesen folgendes: wenn man nicht spricht, so gelingt es ihnen, aber wenn einmal gesprochen ist, so ist es auf diesem Wege nicht wirksam«.

Passons au § 14. Pour *kavačīt* etc. du texte avestique nous lisons dans le Vd. phl.: »à quelque endroit qu'on vienne, la main de la sorcellerie [apparaît] distinctement (*kāmčāi gyāγ kū rasēnd dast ī yādūγīh āškāraγīha*). Ainsi ils sont les plus grands sorciers<sup>3</sup>. Et ainsi ils s'élèvent. (Commentaire:) La neige et la grêle, ils les provoquent là. Quelques-uns disent: ainsi s'élèvent par eux la neige et la grêle; il y en a un très grand nombre à cause de leur activité criminelle«.

Les mots *uzjasonti yā mərənčyāiča zaraḍaγnyāiča* n'ont pas d'équivalents dans la traduction pehlevie. Ils n'auront pas existé dans le texte suivi par le traducteur.

Dans l'interprétation des derniers mots du texte avestique, *zštamičatčā mada haχčā tūn*, la confusion s'accroît. Le Vd. phl. a suivi, évidemment, un texte qui présentait d'autres variantes que celles que nous connaissons. La traduction porte: *čēkāmčāi maγas*<sup>4</sup> u *čēkāmčāi aβāž atū*. Cet *atū* est écrit en lettres avestiques; telle a été, dans le texte suivi par le traducteur pehlevi, la forme du mot ou fragment de mot qui est *tūn* dans notre texte. Le mot *zštamičatčā* aura figuré deux fois dans le texte qui a servi de base à la traduction pehlevie. Il est devenu en pehlevi *čēkāmčāi*, probablement sous l'influence de ce *kāmčāi* qui se trouve au commencement de la traduction du § 14, où

<sup>1</sup> Kayanides, p. 87.

<sup>2</sup> Causatif; comp. persan *sepārdān*, »fouler aux pieds« et »parcourir un chemin, marcher«.

<sup>3</sup> *yādūγytumast*, forme contaminée: phl. *yādūγtum* + av. *yātumastma*.

<sup>4</sup> Sanjana, p. 8, l. 3 (*maγas*, »mouche«); la plupart des mss. ont: *mas*, »plus«.

ce mot doit équivaloir à *kavačīl* («n'importe où») avestique, car *kavačīl* est rendu en d'autres passages par *čēkāmčī*<sup>1</sup>. Puis, *maða* est transcrit *mayas*, «mouche», et phl. *aβāž*, «de retour, de nouveau», doit correspondre, de façon ou d'autre, à *haχōča*. Évidemment l'auteur de la traduction pehlevie a transcrit les mots énigmatiques tant bien que mal sans en rien comprendre, et il n'a pas essayé de les commenter.

L'auteur du Bd. ir., d'autre part, a vu, à ce qu'il semble, dans (*čē*)*kāmčāi* l'idéogramme KAMŠĀ, dont l'équivalent iranien est *malak*, «sauterelle», et la sauterelle étant un animal ahri-manien, la production par magie de sauterelles s'est ajoutée, dans cette version, aux autres arts magiques des sorciers du pays de Haētumant. Le passage en question, qui résume la fin du § 13 et le § 14 en entier, se lit ainsi (207<sup>12-15</sup>): *u-š patyāray yādūyih vēs mað u-š daχšay až ē pēdāy kū har mardōm až ān gyāy bē āyēnd kundāyih ō kunēnd až ōyšan yādūyān \*kēdān<sup>2</sup> snēhr taγarγ u tan ī malak ōflēð*. »Et l'opposition est la sorcellerie; il y en a beaucoup. Et la marque en est révélée, à savoir que tous les hommes [qui] viennent de cet endroit exercent ainsi la magie; par [l'art de] ces sorciers et astrologues<sup>2</sup> il tombe [du ciel] la neige, la grêle et des corps de sauterelles<sup>3</sup>«.

A titre de curiosité, je reproduis ici l'interlinéation persane des mots *čēkāmčāi mas<sup>4</sup> u čēkāmčāi aβāž atū*: »de grandes œuvres de bienfaisance (*kār-e-kerfe*), des œuvres de bienfaisance tiennent éloignée la sorcellerie«. Interprétation persane en l'air d'une traduction pehlevie, dénuée de sens, d'une série de mots avestiques incompréhensibles!

### § 15.

*dvadasəm asaṅḥamča šōiθranamca vahistəm frāθwərəsəm azəm yō ahurō mazdā rayam θrizantūm āaṭ ahe paityārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouro.mahrkō aγəmča uparō.vīmanō. hīm*

<sup>1</sup> Voir Air. Wb., 476.

<sup>2</sup> *kēdān*; émendation légère du texte pehlevi, proposée par M. Barr, qui renvoie à *Kārnāmay* XI. 4 et à Henning, BSOS IX p. 91—92 (au sujet de phl. T. qydyg); av. *kačta*.

<sup>3</sup> *tan i malak* (Barr), non pas, comme j'avais lu d'abord, *tanand malak*, »des araignées et des sauterelles«.

<sup>4</sup> Pour *mayas*.

»Comme le douzième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Rāgha aux trois tribus. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur, y a produit la mauvaise sur-incrédulité<sup>1</sup>.«

La série des pays de l'Iran oriental est terminée, et la description des régions de l'ouest commence par la Médie orientale. Rāgha ou Rāḡyān, ἡ Ῥαḡιανή, »la Rāghiane«, qui comptait, selon Isidore de Kharacène, dix villages et cinq villes, et qui tirait son nom de celui de la capitale, la fameuse ville de Rāgha<sup>2</sup>. C'est le Raï des temps sassanide et islamique, dont on voit les ruines au sud de Téhéran, à environ dix kilomètres de distance.

Le Vd. phl., qui traduit *raḡam ʒrizantum* »Rāḡ aux trois races« (*rāḡ sē tōḡmay*), y joint le commentaire suivant: »C'est Āḏurbāḏḡyān; quelques-uns disent [que c'est] Raï; et l'expression »aux trois races« signifie que les bons prêtres, guerriers et agriculteurs en sont issus. Quelques-uns disent que Zoroastre était originaire de cet endroit, et que ces trois [classes] y existaient toutes. Pour ceux qui disent qu'[il s'agit de] Raï<sup>3</sup>, la qualité »aux trois races« veut dire que ces trois collectivités (*padvānd*) sont originaires de cet endroit et sont sorties [de là]«.

Le Bd. ir. dit plus sommairement (207<sup>15</sup>—208<sup>2</sup>) en expliquant ce que c'est que le »Rāḡ aux trois races<sup>4</sup>«: »C'est Āḏurbāḏḡyān. On l'appelle Rāḡ aux trois races, parce qu'il y a à cet endroit des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, qui sont bons<sup>5</sup>.«

L'identification de Rāgha avec l'Āḏurbāḏḡyān, (Āturpātakān, l'Atropatène, à présent Azerbédjan) est précieuse pour la constatation de l'époque où fut composé le commentaire qui a servi de source au Vd. phl. et au chapitre en question du Bd. ir.

<sup>1</sup> Après *ʒrizantūm* il se trouve dans quelques manuscrits (K 2, K 3 a, K 3 b) une glose: *vaēḏayhō nōit uzōiš*, que Darmesteter traduit, avec point d'interrogation: »de connaissance, non d'amour«, et Bartholomae: »aus dem Besitz bist du nicht herausgegangen«. Comme nous ne savons pas à quoi se rapporte la glose, la phrase reste obscure. Après *uzōiš*, un seul manuscrit (K 2) a encore la *dahākāi*, amené sans doute, comme le dit Darmesteter, par la confusion de *uzōiš* avec *azōiš* (*azōiš dahākāi* apparaît dans le § 17).

<sup>2</sup> Voir Markwart-Messina, *Cat.*, p. 112—14.

<sup>3</sup> C.-à-d. de la ville de Raï, non pas d'Āḏurbāḏḡyān.

<sup>4</sup> P.; dans l'éd. Anklesaria le numératif *sē* est tombé.

<sup>5</sup> C.-à-d. qui constituent les classes de la société des gens de la »bonne religion«.

Car Ragha était en dehors de l'Atropatène jusqu'à l'époque de Khusrō I (531—79), qui divisa l'Iran en quatre toparchies et joignit Raï à la toparchie du nord, qu'on appela, du nom de la province principale, *Ādurbāδγān*<sup>1</sup>. Mais la croyance, née dans le cercle des mages mèdes, que Zoroastre était originaire de Ragha, est certainement plus ancienne.

Le commentaire interprète l'expression *Grizantu-* dans le sens d'«aux trois classes», c'est-à-dire renfermant les trois états sociaux qui formaient dès les plus anciens temps la société iranienne. Le second élément du composé, le mot *zantu-*, est rendu par *τῶμαγ*, «race», parce qu'une légende, d'origine tardive<sup>2</sup>, fait des trois fils de Zoroastre les initiateurs des trois classes. Mais ici comme ailleurs le commentaire ne s'inspire pas d'une vraie tradition ancienne. Le terme avestique *zantu-* n'a rien à faire avec les classes sociales.

Les savants modernes, pour l'interprétation du mot *Grizantu-*, n'ont pas suivi le commentaire pehlevi. Geiger<sup>3</sup> a émis l'opinion que le terme en question se réfère à une autre division ancienne à trois degrés: famille, clan et tribu, auxquels correspondent comme unités d'établissement la maison, le village et la province ou le pays dans le sens restreint du mot. Il renvoie, comme plus tard Markwart<sup>4</sup>, à Y. 19.18, qui nous informe que, hors de Ragha, il y a cinq «maîtres» (*ratu-*), à savoir le maître de maison (*nmānya-*), le maître de village (*ōisya-*), le maître de tribu (*zantuma-*), le maître de pays (*dahyuma-*) et le *zaraδuštra*<sup>5</sup>, c.-à-d. le représentant de Zoroastre, le chef spirituel; à Ragha, au contraire, il n'y en a que quatre (le *zaraδuštra-* étant en même temps le *dahyuma-*). Or, mettre cette série de quatre maîtres, qui appartient à quelque période indéterminable pour nous, en rapport avec l'épithète «à trois *zantus*» n'est pas chose facile. Markwart essaie d'expliquer le numératif trois en disant

<sup>1</sup> Markwart, *Ērānšahr*, p. 124. Pour les indications des sources moyen-iraniennes et islamiques relatives au lieu d'origine de Zoroastre (*Ādurbāδγān* ou Raï) voir Jackson, *Zoroaster*, p. 193—205. Les différentes traditions sur la patrie du prophète seront discutées dans les chapitres II et IV de la deuxième partie.

<sup>2</sup> Benveniste, *JA* 1932, p. 118 sqq.

<sup>3</sup> *Ostir. Kult.* pp. 126 et 490.

<sup>4</sup> *Ērānšahr*, p. 122—123.

<sup>5</sup> D'autres passages de l'Avesta emploient la forme du superlatif, *zara-δuštrōbma-*.

que *zaraḡuštra-dahyuma*, étant une seule personne, ne pourrait constituer une classe, de sorte qu'il ne reste à Rāgha que trois classes. Mais cette interprétation de *ḡrizantu* échoue déjà sur le fait que *zantu* est la dénomination d'une des trois unités en question et ne figure jamais, dans nos textes avestiques, comme un nom générique embrassant les trois unités de la série.

Bartholomae donne à *ḡrizantu-* la valeur de »drei Gaue umfassend«.

Selon Andreas, le schème complet des termes de la division territoriale a été celui-ci<sup>1</sup>:

<i>nāfa-</i> , la famille,	occupant le	<i>nmāna-</i> , la maison de famille.
<i>taoḡman-</i> , le clan	— -	<i>vis-</i> , le village.
<i>zantu-</i> , la tribu	— -	<i>ṣōiḡra-</i> , territoire de la tribu, province, région.

Au-dessus de ces trois unités il y en a une quatrième, la plus étendue, à savoir *dahyu-*, le pays, qui devait figurer dans les deux colonnes, l'idée de »nation«, qui correspondrait, dans la première colonne, au »pays« dans la seconde, n'étant pas encore formée. On ne connaissait la »nation« que par son nom individuel: »les Mèdes«, »les Perses«, etc.<sup>2</sup> Au cours du temps, cependant, la langue a choisi pour chaque unité un des deux termes correspondants pour exprimer en même temps le groupement et son rayon territorial, de sorte que *nmāna-* représente la famille et sa maison, *vis-* le clan et le village, et que le mot *zantu-* est employé ordinairement pour dénoter la tribu et la région qu'elle occupe, tandis que le terme *ṣōiḡra-*, qui est étroitement circonscrit dans les Gathas, reçoit dans l'Avesta récent un sens plus général.

Nous concluons: l'adjectif *ḡrizantu-* exprime ici simplement le fait que la région de Rāgha, la Rāghiane, était occupée non pas par une seule, mais par trois tribus mèdes. Hérodote énumère (1.101) pour tout le territoire mède six tribus. Cette énumération n'est peut-être ni complète, ni strictement exacte.

<sup>1</sup> Comp. la première colonne du tableau dressé par Benveniste, *Les Mages*, p. 13. Les deuxième et troisième colonnes visent les membres individuels des groupements.

<sup>2</sup> A l'avis de Benveniste *haḡay-* serait la désignation d'un membre du *dahyu-*, et équivaldrait à peu près à notre »concitoyen« (l. c. p. 11).

En tout cas nous ne savons pas quelles étaient les trois tribus qui habitaient la région de Ragha.

La contre-création est la mauvaise *uparō.vīmanōhya-*, »sur-incrédulité«, incrédulité qui surpasse encore celle qui caractérise les habitants du Nisāya est-iranien (§ 7). Ragha était le château fort des mages mèdes, et ce corps de prêtres avait à combattre l'opposition d'adhérents d'autres cultes ancien-iraniens. L'inscription dite »daiva« de Xerxès témoigne de l'intolérance fanatique avec laquelle il faisait la guerre à ses adversaires<sup>1</sup>.

Du reste, l'enclitique *-ča* après *aγəm* montre qu'il y a eu à Ragha deux fléaux, dont un seul est resté dans notre texte. La lacune a existé déjà à l'époque où fut composée la source commune du Vd. phl. et du chapitre correspondant du Bd. ir.

Le Vd. phl. prend *vīmanah-*, ici comme au § 7, dans le sens du m.-ir. *gumān* et traduit le composé avestique par *aβargumā-nīγīh*, »sur-doute«: »c'est-à-dire qu'ils doutent eux-mêmes et inspirent le doute aux autres«. La même remarque se retrouve dans le Bd. ir. (208<sup>2-4</sup>): »le très mauvais doute quant aux choses divines; ils doutent eux-mêmes et font douter les autres«.

#### § 16.

Oridasəm asaṅḥamčə šōiθranamčə vahištəm frāθwərəsəm  
azəm yō ahurō mazdā čəzrəm<sup>a)</sup> sūrəm ašavanəm āaṭ ahe  
paityārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō aγa anāpərəθa  
šyaoθna yā nasuspačya<sup>b)</sup>

Var. <sup>a)</sup> čarəχəm, čizrəm. — <sup>b)</sup> nasuspačaya, nasušpačya,  
nasu.pačya.

»Comme le treizième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Čəzra, le fort, le fidèle. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les mauvaises et inexpiables actions qui consistent à cuire les cadavres.«

Le pays dénommé Čəzra a exactement les mêmes épithètes que Mōuru dans le § 5, et comme Čəzrəm a le même poids

<sup>1</sup> Christensen, Démonologie, p. 39—46.

métrique que *Mōurum*, nous avons ici par hasard un octosyllabe régulier. Le fait que deux pays de notre liste sont caractérisés par la même couple d'adjectifs est singulier: autrement la préoccupation de varier, tant soit peu, les qualificatifs des pays indiqués aussi bien que ceux des contre-créations, est manifeste dans ce fargard. Nous nous demandons si un des qualificatifs ne serait pas faux, si, pour parler avec plus de précision, l'adjectif *ašavan-*, qui s'offre à toute occasion pour combler une lacune dans un texte avestique, n'aurait pas remplacé un autre adjectif disparu. Il y a, nous allons le voir, d'autres faits qui fortifient ce soupçon.

Mais, d'abord, il s'agit de déterminer la situation géographique de Čazra. En avestique, *čazra-* signifie »roue«; c'est le persan *čarz*. On a trouvé chez des géographes arabes du moyen âge deux villes du nom de Čarz, une au Khorassan, l'autre dans la région de Ghazna<sup>1</sup>, et il se peut que d'autres villes encore aient porté ce nom. M. Nyberg<sup>2</sup> suppose qu'on a donné le nom de Čazra à quelque peuple de brigands qui aurait eu une roue pour enseigne. M. Wikander<sup>3</sup> rappelle l'emploi de la roue, figurant le disque du soleil, comme symbole du pouvoir dans l'Inde. Je pense que le nom qu'ont porté probablement et le pays et sa capitale, admet une explication plus simple. M. Herzfeld a démontré<sup>4</sup> que le plan sur lequel fut fondée la ville 'abbāsīde de Bagdad, la ville ronde de Manšūr, reproduit un modèle antique, qu'on a constaté à Zendjirli (environ 2000 ans avant notre ère) et qui se répète à Hatra (premier siècle après J.-C.). Si nous regardons le plan de la ville ronde de Bagdad<sup>5</sup>, la ressemblance avec une roue s'impose. Le nom de Čazra s'appliquerait facilement à une ville de ce type et, par extension, au pays dont elle était le centre.

Alors, si nous demandons où était situé le Čazra en question, la réponse dépendra de la détermination du pays qui le suit dans la liste. Ce pays est Varna, décrit dans le § 17, le Guilan moderne, qui occupe la côte sud-ouest de la Caspienne. Il est

<sup>1</sup> Geiger, *Ostir. Kult.*, p. 127.

<sup>2</sup> *Rel.*, p. 321.

<sup>3</sup> *Vayu*, p. 139 sqq., 155.

<sup>4</sup> Sarre-Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet*, II, p. 132 sqq.

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 120.

à supposer, donc, que Čazra a été une région entre Ragha et le Guilan. Nous devons le chercher au nord de Ragha et à l'est de Guilan, et cette orientation nous mène à la province de Mazendéran.

Le nom de *Māzandarān* est dérivé par Nöldeke<sup>1</sup> de *māzandar*, »la porte de Māzan«, interprétation qui me paraît plus naturelle que celle proposée par Markwart, qui y voit un comparatif de *māzan*<sup>2</sup>. L'Avesta nous fournit l'adjectif *māzanya-*, toujours avec *daēva-*, »les daivas māzaniens«. C'est une forme vřddhi d'un nom de peuple, \**mazana-*, qui n'existe pas dans notre Avesta<sup>3</sup>. Or, la traduction du § 16 dans le Vd. phl. porte: *Čazr ī aβzār-kardār mazan*. Ici *aβzār-kardār* correspond à *sūra-* avestique et *mazan* à l'adjectif qui a suivi *sūrəm* dans le texte original, et qui a été remplacé, dans le texte présent, par l'épithète banal *ašavanəm*. Le texte est donc à restituer: *čazrəm sūrəm \*mazanəm*. La ville mazendéranienne de Čazra est probablement l'ancienne capitale qui a eu à l'époque moyen-iranienne le nom de \*Sarbuk ou \*Sārūk, Sārī de nos jours<sup>4</sup>. Le Bd. ir. (208<sup>5</sup>) rend *sūrā-* par *sūd-χvāstār*, »qui cherche le salut«, et l'autre adjectif par la proposition relative »qui est \**mazan*«.

A cette création le Mauvais Esprit répond en produisant »les mauvaises et inexpiables actions qui consistent à cuire les cadavres« (*nasuspačya-*). Il n'y a point à mettre en doute la constatation de M. Nyberg<sup>5</sup>, qu'il s'agit de la crémation des corps. Ce traitement des morts, que les zoroastriens avaient en horreur, a été d'un commun usage chez les habitants païens ou hétérodoxes du Mazendéran. Nyberg voit dans la richesse en bois des régions du Sud de la Caspienne la condition préalable de cet usage. Si quelque doute subsiste au sujet de la localisation de Čazra au Mazendéran, ce point de vue contribuerait à le dissiper. Peut-être l'opinion des zoroastriens, qui regardaient le Mazendéran comme un pays peuplé de démons, est-elle due

<sup>1</sup> Grundriss der iranischen Philologie, II, p. 178.

<sup>2</sup> Woher stammt der Name Kaukasus? Caucasia, 1931.

<sup>3</sup> Air. Wb., 1169. Chez les manichéens, *mazan* est devenu le nom d'une espèce de démons. Voir Andreas-Henning, Mitteliranische Manichaica, I (Sitz. Pr. Ak. d. Wiss. 1932), p. 182 (texte en dialecte du Sud-Ouest).

<sup>4</sup> Markwart, Ērānšahr, p. 135.

<sup>5</sup> Rel., p. 321.

en grande partie à l'attachement obstiné des Mazaniens à la pratique abominable de la crémation, souillure permanente de l'élément du feu.

Le commentaire pehlevi a pris à la lettre l'expression »cuisson de cadavres«, comme si les Mazaniens cuisaient et mangeaient la chair de certains animaux impurs. »Sans se soucier de la loi ils cuisent abondamment par exemple des renards et des belettes<sup>1</sup>«. La même affirmation se trouve dans le Bd. ir. (208<sup>5-6</sup>).

## § 17.

čaθrudasəm asaṅḥamčə šōiθranamčə vahištəm frāθwəwəsəm azəm yō ahurō mazdā varənəm<sup>a</sup>) yim čaθru.gaošəm yahmāi zayata<sup>b</sup>) θraētaonō<sup>c</sup>) janta ažōiš dahākāi āaṭ ahe paityārəm frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō araθwyāča daχšta anairyāča daijhuš<sup>d</sup>).aiwištāra<sup>e</sup>)

Var. <sup>a</sup>) K 1 a: virinəm, manque dans K 1 b. — <sup>b</sup>) zyata, yimāi zayete. — <sup>c</sup>) θraētānō, θraetanō. — <sup>d</sup>) daijhuš, danjhuš, daijhōuš, danjhōuš, daijhōuš. — <sup>e</sup>) aiwištāra.

»Comme le quatorzième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Varəna à quatre oreilles, où naquit θraitauna, le tueur du dragon Dahāka. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les défauts corporels non-ratuens<sup>2</sup> et les intrus non-aryens du pays.«

Nous avons déjà fait remarquer que Varna est le Guilan de nos jours, la province voisine du Mazendéran, laquelle s'étale le long de la côte sud-ouest de la Caspienne. L'identification Varna-Guilan, suggérée par Haug<sup>3</sup>, a été étayée par Andreas d'arguments d'ordre linguistique: phl. *gēlān* est le pays des Gēls, et *gēl* est un dérivé régulier de \**varnya-*, adjectif formé de Varna<sup>4</sup>. Cette localisation doit être maintenue, bien qu'elle soit pour

<sup>1</sup> *Raspūy*, »belette«, dial. du Nord; *rasūy* dans le dial. du Sud-Ouest. Bd. ir. 96<sup>7</sup>: »*raspūy*, que l'on appelle [aussi] *rasūy*«; pers. *rāsū*.

<sup>2</sup> C.-à-d. qui amènent l'exclusion de la communauté.

<sup>3</sup> Essays, 4<sup>e</sup> éd., London 1907, p. 230, note 1.

<sup>4</sup> Comp. l'extrait d'une lettre d'Oskar Mann cité dans le livre de H.-L. Rabino, »Les provinces caspiennes de la Perse«, R. du monde musulman, t. 32, p. 17, note 1.

M. Nyberg<sup>1</sup> »inacceptable à tous points de vue«. En effet, elle ne s'accorderait pas avec la théorie de M. Nyberg concernant l'arrangement de la liste à la manière »boustrophédon«, théorie qui le met dans la nécessité de chercher le Varna dans la région du Iaxarte.

Quant à l'adjectif *čaθru.gaoša-*, »à quatre oreilles«, employé pour caractériser le Varna, le vrai sens en est incertain. Si nous supposons que le nom de Varna a désigné d'abord la capitale, puis par extension le pays, comme c'est le cas de Ragha et probablement aussi de Čazra, nous pouvons conjecturer que la ville de Varna, contrairement à la ville ronde de Čazra, a été construite sur un plan carré, ce que Herzfeld appelle<sup>2</sup> le type Hīrī.

Le texte avestique nous apprend que Varna était le lieu natal du héros légendaire Θraitāuna, le tueur du monstre Azi Dahāka. Cette assertion est déduite sans doute du fait que, d'après les Yašts, les sacrifices offerts par Θraitāuna aux déités diverses<sup>3</sup> ont eu lieu sans exception dans le Varna »à quatre oreilles«. Mais cette proposition relative (s'étendant de *yahmāi* à *dahākāi*), qui prolonge singulièrement l'indication géographique, est sans doute une addition récente.

Le Vd. phl. explique d'abord correctement l'expression »Varna à quatre oreilles« par *paḍišxvārgar gēl*<sup>4</sup>. Par *Paḍišxvārgar*<sup>5</sup> on entend sous les Sassanides le territoire de Ṭabaristān ou Mazendéran, originairement, comme il ressort du dernier élément du composé, *gar*, »montagne«, la chaîne de l'Alborz, qui se continue à l'Ouest dans les montagnes du Guilan, pays des Gēls. Il y a cependant une autre explication: selon le Vd. phl., quelques-uns disent que c'est le Kerman<sup>6</sup>.

Pour l'adjectif »à quatre oreilles«, le Vd. phl. présente deux interprétations divergentes: »L'expression »à quatre oreilles« (*čahār-gōših*) signifie qu'il y a là quatre routes, mais quelques-

<sup>1</sup> Rel., p. 472.

<sup>2</sup> Sarre-Herzfeld, Archäologische Reise, II, p. 130 sq.

<sup>3</sup> Yt. 5.33; 9.13; 15.23; 17.33.

<sup>4</sup> Au lieu de *gēl*, l'édition de Hoshang Jamasp présente la lecture *dēlom* (Markwart-Messina, Cat., p. 78). Pour ce qui est des Dēlamites, peuple voisin des Gēls, voir ci-dessous, p. 53.

<sup>5</sup> Parachoathras chez Strabon, voir Markwart, Ērānšahr, p. 130.

<sup>6</sup> D'après une supposition très vraisemblable de M. Barr, *kērmān* est une fausse lecture de *dēlomān* (comp. p. 52).

uns disent que les portes de la ville sont au nombre de quatre«. Le Bd. ir. (208<sup>7-9</sup>), qui identifie Varna avec une localité dont le nom est de lecture incertaine, offre deux nouvelles alternatives: il y a là quatre marchés, ou l'eau coule de quatre villages vers la capitale(?).

Le pays de Varna est frappé de deux fléaux: *araθwya- dazšta-* et les intrus<sup>1</sup> non-aryens. Quant à l'expression *araθwya- dazšta-*, Bartholomae la rend par »unzeitige Körpergebrechen«. Duchesne, également, traduit *araθwya-* par »inopportun«. M. Nyberg<sup>2</sup> se refuse à comprendre *dazšta-* (litt. »signe, marque«) comme ayant trait à des défauts corporels, et pour *araθwya-* il trouve peu satisfaisante la traduction »inopportun, anormal, inconvenant«, la signification littérale de ce terme étant »ce qui n'a pas de rapport aux *ratus*«, en d'autres mots, ce qui n'est sous la dépendance d'aucun des *ratus* qui président au monde ahurien. Nyberg, qui cherche, nous le répétons, Varna dans la région d'Iaxarte, suppose que les »marques non-ratuennes« s'appliquent au vêtement, qui a, en Orient, une certaine importance religieuse et politique, et rappelle, avec toutes réserves, la coiffure des *sakā tigraxandā*, »Saces à casque pointu«.

Pour ma part, je ne vois pas de difficulté à prendre le mot *dazšta-* dans le sens spécial de »défaut corporel«, qu'il a sans nul doute dans quelques autres passages de l'Avesta, à savoir Yt. 5. 92—93 et Vd. 2.29. Dans le premier de ces deux textes, passage non métrique qui ne fait pas partie de la rédaction originale du Yašt, sont énumérées les différentes sortes de personnes qui ne sont pas admises à l'offrande appelée *zaoθra-*; appartiennent à ces catégories entre autres (plusieurs des termes nous sont inconnus): les membres de la communauté qui ne récitent pas les Gāthās, les femmes, les malades de la fièvre et les lépreux qu'on a isolés, puis les aveugles, les sourds et les idiots, ceux qui sont marqués d'un signe (*dazšta-*) par lequel se signalent, selon l'opinion universellement reçue, les non-intelligents, enfin ceux qui ont bosse par devant ou bosse par derrière et ceux qui ont des dents difformes. Dans Vd. 2.27 sqq., Ahura Mazdaḥ donne des instructions à Yama au sujet des différentes espèces de semences (d'hommes, d'animaux et de plantes) qu'il

<sup>1</sup> *aiwištāra*, voir ci-dessus, p. 34.

<sup>2</sup> Rel., p. 472.

doit apporter dans le refuge (*var-*) qu'il construira comme un abri contre l'hiver funeste qui va détruire le monde. Il y est dit (§ 29) que dans ce *var*, qui assurera le repeuplement du monde, il ne doit exister ni personnes à bosse par devant ou par derrière, ni insensés, ni impuissants<sup>1</sup>, ni personnes aux dents difformes etc., ni »aucune autre des marques (*daṣṣta-*) qui sont les signes mis aux hommes par Ahra Manyu«. Les hommes frappés de tels défauts corporels sont en effet *araḡwya-*, placés au dehors du monde présidé par des *ratus*: ils sont exclus de la communauté religieuse.

Le second fléau est la présence d'envahisseurs de race non-aryenne. Des peuplades non-aryennes, *anarya*, *anaryaka*, ont existé longtemps dans les régions du Sud de la Caspienne comme unités ethniques avec leurs langues et coutumes propres. Strabon mentionne des Anariakes et une ville nommée Anariaké sur le littoral caspien (XI. 507, 508), et plus à l'Est en Azerbêidjan, il existait encore au moyen âge une ville du nom de Nîr<sup>2</sup>, nom dans lequel Andreas a reconnu l'ancienne dénomination des Non-Aryens<sup>3</sup>. D'autres peuples non-aryens ont été désignés par leurs noms particuliers. Dans Varna-Guilan, le peuple non-aryen le plus nombreux était celui des Cadousiens. Selon Pline l'Ancien (VI. 48), les Gèles étaient appelés Cadousiens par les Grecs. A l'Est des Cadousiens, entre ceux-ci et les Mardes ou Āmardes, on trouvait, selon Strabon (XI. 514), les Anariakes. Un autre passage chez Strabon (XI. 508) nomme ensemble les Gèles, les Cadousiens, les Āmardes et les Uitiens.

Le Vd. phl. dit que les défauts corporels vicieux (*aḡārōn*) abondent dans ce pays. Ici comme dans le § 10, le mot *aiwištāra* est rendu par *aḡarmānišnih*, »domination«. Le commentateur ajoute: *kē paḏišḡvārgar gōḡēd dēlom* (var. *dēlomāḡ(?)*, *dēlomān*), *kē kērmān gōḡēd bārīč*, »ceux qui disent [qu'il s'agit de] Paḏišḡvārgar [rapportent cette expression aux] Dēlamites, ceux qui disent Kerman [aux] Paricaniens«. Les annotations de la tradition interlinéaire persane présentent pour *dēlom sarmā*, »froid«, et pour *bārīč mībārad*, »il pleut«. En acceptant cette interprétation persane, Geiger traduit: »froid« et »pluie« respectivement. Dar-

<sup>1</sup> *kasviš*, ainsi Duchesne, § 201, p. 159.

<sup>2</sup> Ibn Khordādhbeh, éd. de Goeje, BGA VI, p. 120<sup>14</sup>.

<sup>3</sup> *anarya*, phl. *aner* > *nēr* > *nīr*.

mesteter lit également le terme pehlevi *sarmāy* et y voit les *Sairima* de Yt. 13.143, qui sont les Sauromates selon Markwart<sup>1</sup>. C'est à Markwart que nous devons la lecture correcte des deux mots<sup>2</sup>.

Les Dēlamites occupaient les versants nord et sud de l'Alborz, entre les rivières de Safīd-rūd et de Shāhrūd, les Gèles demeurant plus au Nord et occupant le littoral<sup>3</sup>. Les *Bārīc* sont les *Παριζιάνοι* d'Hérodote (3.92; 7.68,86), peuplade pillarde dans le Kerman<sup>4</sup>. Les *Bārīcān* figurent parmi les ennemis d'Ardašēr I dans le *Kārnāmag* (9.2).

Le Bd. ir. (208<sup>9-11</sup>) dit tout brièvement que l'opposition consiste dans les défauts corporels vicieux, qui y abondent et qui sont très mauvais, et les villages non-iraniens qui se maintiennent dans ce pays.

Par le § 17 se termine la liste géographique, qui a commencé au Nord-Est de l'Iran, et qui se continue dans la direction Sud pour se tourner ensuite vers l'Ouest, vers les provinces mèdes. Les deux pays décrits dans les paragraphes 18 et 19 sont en dehors de l'arrangement géographique. De l'Ouest nous passons d'un bond, au § 18, à l'extrême Est, à l'Inde, pour finir, au § 19, dans le haut Nord. Ce fait, déjà, pourrait nous faire soupçonner que ces deux paragraphes étaient une addition postérieure à la rédaction mède. Des observations sur la langue et le style confirmeront ce soupçon. Les §§ 2—17, sans être irréprochables du point de vue de la grammaire, montrent que les rédacteurs manient passablement l'aveistique; la langue des §§ 18—19 est pleine de barbarismes.

#### § 18.

panēdasəm asaṅḥamča šōiθranamča vahištəm frāθwərəsəm  
azəm yō ahurō mazdā yō hapta hōndu<sup>a</sup>) āaṭ ahe paityārəm  
frākərəntaṭ aṅrō mainyuš pouru.mahrkō araθwyāča daχšta<sup>b</sup>)  
araθwīmča<sup>c</sup>) garəmāum<sup>d</sup>)

<sup>1</sup> Ērānšahr, p. 155; comp. Christensen, Ét. s. le zor., p. 16—17.

<sup>2</sup> Markwart-Messina, Cat., p. 78—80.

<sup>3</sup> Voir Minorsky, La domination des Daïlamites, p. 2, et la carte à la fin de ce mémoire.

<sup>4</sup> Ērānšahr, p. 31.

Var. a) handu. — b) daḡštəm. — c) araθwəmča, anaraθwəmča. — d) garəmaōm, garmaom.

»Comme le quinzième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, Hapta Hindu. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit les défauts corporels non-ratuens et la chaleur non-ratuenne.«

L'expression *hapta həndu*, où *həndu* est une variante graphique de *hindu*, est à comprendre: les sept Indes. L'Inde est mentionnée Yt. 10.104: *yaṭciṭ ušastaire hindvō āgəurvayeite yaṭciṭ daošataire niyne yaṭciṭ sanake raḡhayā*, »il le saisit<sup>1</sup> quand même il serait dans l'Inde orientale, l'abat, quand même il serait dans l'Inde occidentale, quand même il serait à l'embouchure(?) de la Rahā«. La poursuite jusque dans l'Inde orientale et l'Inde occidentale figure également dans Y. 57.29, où le persécuteur est Sraoša. Dans les inscriptions perses le terme *hindu* désigne la région de l'Indus comme province de l'empire achéménide. L'expression *hapta hindu* n'apparaît que dans le passage en question de Vd. 1. C'est le terme védique *sapta sindhavaḥ*, qui signifie »les sept rivières«, à savoir l'Indus et six rivières qui y affluent. Mais un mot *hindu-* dans le sens de »rivière« n'est pas connu dans la langue avestique. Je suppose que les Iraniens, ayant appris des Indiens la dénomination *sapta sindhavaḥ*, l'ont traduite en avestique, et que l'adoption de ce terme a eu lieu par suite des relations plus étroites entre les civilisations iranienne et indienne qui se sont ouvertes à l'époque helléniste.

L'accusatif du pluriel *yō hapta həndu* est contraire aux règles grammaticales les plus élémentaires. Bartholomae<sup>2</sup> classe, à cause de la forme *yō*, ce passage parmi les endroits peu clairs ou corrompus, et il est disposé à qualifier de »néologisme« la forme *həndu*<sup>3</sup>. Nous dirions plutôt que l'auteur de ce paragraphe n'a pas su combiner grammaticalement trois mots de suite.

Le Vd. phl. a pour *hapta həndu*: *haft hindūyān*, »les sept Indiens«, expression qu'il explique en affirmant qu'il y a là sept

<sup>1</sup> Mithra saisit celui qui parle faussement (*miθō.aojah*, Duchesne § 81).

<sup>2</sup> Air. Wb. 1226.

<sup>3</sup> Grundriss, I, § 407, p. 229.

souverains (*sar-γvadāy*): »je ne dis pas ceci, qu'il n'y ait pas [aussi] sept [Indes], car dans l'Avesta nous lisons: depuis l'Inde orientale jusqu'à l'Inde occidentale (*hača ušastara hāndva avi daošastarəm hāndum*<sup>1</sup>). Quelques-uns disent que chaque *kišvar*<sup>2</sup>, constitue une unité«. Par cette dernière phrase on a voulu dire, évidemment, qu'il ne peut y avoir sept Indes, mais seulement une.

Le Bd. ir. dit en peu de mots que »les Indes sont une unité, mais il y en a sept souverains«.

Passons à la contre-création. Comme fléau particulier à cette région-là, l'auteur du paragraphe n'a pu indiquer que l'excès de chaleur. Pour compléter la description par un deuxième, il a répété une des deux plaies qui étaient mentionnées dans le paragraphe précédent, au sujet de Varna, à savoir *araθwya-dazšta-*, »les défauts corporels non-ratuens«, puis il a employé le même adjectif, *araθwya-*, pour caractériser la chaleur excessive, ce qui semble un peu irrationnel. Comme accusatif de *garəma-* la forme *garəməum* est impossible. Bartholomae a établi, pour ce seul cas, un thème *garəmav-*!

### § 19.

*γšvaš.dasəm asaηhāmča šōiθranāmča vahištəm frāθwərəsəm azəm yō ahurō mazdā upa aodaēšu*<sup>a)</sup> *raηhayā yō asārō aiwyāγšayeinti*<sup>b)</sup> *āaη ahe paityārəm frākərəntaη aηrō mainyuš pouru. mahrkō zyāmča daēvō.dātəm taozyāča*<sup>c)</sup> *daiηhuš.aiwištāra*<sup>d)</sup>

Var. <sup>a)</sup> *aodaēšō, uōaēšu*. — <sup>b)</sup> *-γšayanti, -γšayanta, -γšyeinti, -γšyanti*. — <sup>c)</sup> *taozyāčēt, tāzyācēt, tāzyāsčēt, toīzyāčēt*. — <sup>d)</sup> *daiηhēuš-, daηhēus-*.

»Comme le seizième meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, *Upa-aodaēšu-raηhayā*, [pays dont les habitants], étant sans chef, veillent [eux-mêmes sur leurs affaires]. Puis, comme opposition, Ahra Manyu le très destructeur y a produit l'hiver créé par les daivas et les intrus taozyens du pays.«

<sup>1</sup> Ces mots, qui sont cités en avestique, n'existent pas dans notre Avesta. C'est là peut-être une notice provenant du commentaire en avestique et formant une paraphrase des passages cités, Yt. 10.104 et Y. 57.29.

<sup>2</sup> Comp. ci-dessus, p. 10.

Ce n'est pas, à vrai dire, un nom de pays que cet *upa aodaēsu rayhayā*, que Bartholomae traduit «aux sources de la Rahā». La vraie signification du mot *aoda-* est incertaine.

*Rayhā* (*Rahā*) est la forme iranienne d'un ancien nom de fleuve (véd. *Rasā*). M. Nyberg<sup>1</sup> identifie, comme autrefois Geiger<sup>2</sup>, la Rahā avec l'Iaxarte. Selon Markwart<sup>3</sup>, ce nom, à l'origine, appartenait au Volga<sup>4</sup>, fleuve au bord duquel les ancêtres des Iraniens auraient eu autrefois leurs demeures, et dont la tradition aurait conservé un vague souvenir. Cette dernière hypothèse me semble la plus probable. En tout cas, Rahā a été d'abord la dénomination d'un fleuve réel; ce n'est que plus tard que ce fleuve a pris, dans l'imagination des Iraniens, un caractère plus ou moins mythique, et que, d'autre part, le nom de Rahā a été appliqué à d'autres fleuves qui existaient sur le territoire iranien.

Comment expliquer le fait que l'auteur du paragraphe, pour désigner le pays dont il s'agit, emploie l'expression singulière *upa aodaēsu rayhayā*? Cette expression se trouve dans un Yašt qui n'est pas très ancien, Yt. 12.18—22, où les fidèles invoquent Rašnu, même s'il est *upa aodaēsu rayhayā* («aux sources de la Rahā» selon Bartholomae), même s'il est *upa sanake rayhayā* («à l'embouchure de la R.» d'après Bartholomae), même s'il est au bout de cette terre, au centre de cette terre ou n'importe où sur cette terre. Dans ce passage, le terme Rahā a évidemment une valeur mythique. Nyberg suppose<sup>5</sup> que *aoda-* et *sanaka-* sont des noms propres désignant différentes parties du fleuve Rahā. En faisant valoir les observations que nous avons faites sur la composition des §§ 18 et 19 en général, nous n'hésitons pas à affirmer que l'auteur, ayant voulu dire qu'Ahura Mazdāh a créé le pays arrosé par le fleuve Rahā, et étant incapable d'exprimer cette idée librement, a employé la formule qu'il trouvait toute faite dans Yt. 12.18.

Une remarque additionnelle fait allusion, à ce qu'il paraît, à une légende selon laquelle les habitants de ce pays devenu mythique vivaient dans un état élysien, non sujets aux caprices

<sup>1</sup> Rel., p. 323.

<sup>2</sup> Ostir. Kult., p. 34 sqq.

<sup>3</sup> Wehröt und Arang, p. 133 sqq.

<sup>4</sup> *Pā* chez Ptolémée, c.-à-d. Rahā.

<sup>5</sup> Rel., p. 472.

d'un tyran (*asāra-*, «sans chef»). Les mots *yō*<sup>1</sup> *asārō aiwyāχša-yeinti* sont traduits par Bartholomae, sur l'autorité du Vd. phl., «wo die wohnen, die keinen Oberherr haben». Il rapporte *aiwyāχšayeinti* au thème *šay-* en faisant la remarque suivante: «χš stammt, wenn richtig, aus den Formen mit ar. χšī<sup>o</sup>», et il explique la forme irrégulière *asārō* comme une formation athématique, en ajoutant: «doch ist auch das vorhergehende *yō* grammatisch unkorrekt». On constate toujours l'incapacité de l'auteur de s'exprimer en termes avestiques. A mon avis *aiwyāχšayeinti* est une forme non pas du thème *šay-*, mais du thème *āχš-*, qui a fourni dans Yt. 13.59, 60, 61, 62 une forme absolument identique. Il y est raconté que les fravr̥tis, les esprits protecteurs des fidèles, au nombre de 9, de 90, de 900, de 9000 et de 90.000, veillent sur (*aiwyāχšayeinti*) la mer Vurukr̥ta, les étoiles de la grande Ourse, le corps dormant de K̥rsāspa et le sperme de Zoroastre, duquel naîtront les sauveurs futurs. Je suppose que l'auteur de notre paragraphe, pour plus de commodité, a emprunté à ce passage-là la forme verbale dont il avait besoin pour exprimer tant bien que mal l'idée que les habitants de la région de Rahā veillent sur [leurs propres affaires], n'ayant pas de chef.

Les fléaux sont, comme d'ordinaire, au nombre de deux: l'hiver créé par les daivas, et les intrus taožyens du pays. Le premier est tiré du § 2, et le second est emprunté au § 17, *taožyāča* étant substitué à *anairyāča*. Un nom de peuple \**taoža-*, dont l'adjectif *taožya-* serait dérivé, n'est pas autrement connu. Sous ce rapport, cependant, M. Wikander rappelle<sup>2</sup> la légende moyen-iranienne de la tripartition du monde entre les fils de Frēdōn (Θraitaua): Sarm ou Salm, Tūč ou Tōč et Ērēč, dont le dernier, le plus jeune, est le héros éponyme des Iraniens. Dans l'épopée néo-persane les trois frères sont Salm, Tūr et Ēraj<sup>3</sup>. M. Wikander suggère l'idée qu'une confusion a eu lieu entre Tūr, éponyme du peuple appelé Tūra dans l'Avesta et devenu les Touraniens allogènes dans la conception moyen-iranienne, et un certain Tōč, éponyme du peuple du nom duquel l'adjectif taožya a été formé. Je pense qu'il nous faut

<sup>1</sup> Comp. l'emploi non grammatical de *yō* dans le § 18 (*yō hapta hāndu*).

<sup>2</sup> Vayu, p. 207.

<sup>3</sup> Christensen, Ét. s. le zor., p. 22 sqq.

envisager la question d'un autre point de vue. Le plus probablement il n'a jamais existé un peuple du nom de \**taoža-*. Je vois dans *taožya-* un adjectif pseudo-avestique, qui présuppose une forme, adaptée à l'avestique, de Tūč, nom moyen-iranien. Il s'agirait alors simplement, dans le § 19, des »Touraniens«, Tūč étant, à mon avis = Tūr + suffixe -č. S'il en est ainsi, des raisons d'ordre historique et linguistique s'unissent pour révéler l'origine tardive du paragraphe: d'abord, l'inimitié séculaire entre les Iraniens et les Touraniens n'a commencé qu'avec les invasions des peuples du Nord sur le territoire iranien, c'est-à-dire à l'époque des Arsacides. Puis le ž de *taožya* représente la prononciation moyen-iranienne, plus exactement moyen-parthe, du č original.

Il nous paraît donc assuré que les deux paragraphes, 18 et 19, constituent une addition maladroite à la rédaction mède. Quelqu'un a voulu arrondir la description en y ajoutant l'Inde aux chaleurs brûlantes et les régions glaciales du fleuve Rahā, lequel se confond, dans la conception mythique, avec la rivière Vahvī, qui traverse l'Ērān-vēž, pays d'origine des Iraniens. Ainsi la liste est ramenée à son point de départ. Du reste, la constellation *hindu-rajhā* se trouve déjà dans un passage cité, dans Yt. 10.104.

Ld Vd. phl. rend *upa aodaēšu rajhayā* par *aβar pa oδā ī arvāstān ī hrōm*. La préposition *upa* est traduite deux fois, par *aβar* et par *pa*, et *aoda*, qu'on n'a pas compris, est donné, dans la forme *oδā*, en caractères avestiques. On a localisé le pays en question dans la province d'Arvāstān, qui est située dans Hrōm, ce qui veut dire l'empire romain ou byzantin. Arvāstān (Bēth 'Arbāyē) est une région entre Nisibe et le Tigre<sup>1</sup>. La forme moyen-iranienne de Rahā est Arang, et ce nom, alternant avec *Arvand*, désigne d'une part un des deux fleuves de la cosmographie mythique, d'autre part le Tigre<sup>2</sup>.

Les mots suivants, *yō asārō aiwyāχšayeinti*, sont dans le Vd. phl. *kē \*asardār-aβarmanišn hēnd*, »qui sont [des gens] ayant souveraineté sans chef«. Les remarques suivantes, qui en servent

<sup>1</sup> Markwart, *Ērānšahr*, p. 163: ce passage reflète la situation sous Khusrō II, qui céda, en l'an 591, l'Arvāstān à l'empereur Maurice.

<sup>2</sup> Markwart, *Wehrōt und Arang*, p. 114 sqq. et 181 sqq.; *Zāδ-sparam*, West, *PT*, I, p. 172, note 6. Pour Arvāstān M. Barr veut lire Aranhāstān, transcription partielle du nom avestique (-nh-, av. ŋh).

de commentaire, ne sont pas tout à fait claires: *kū zūδ aβāž estēnd; hast kē ēδōn gōβēδ χvadāy pa χvadāy nē dārēnd*, »à savoir, ils (les chefs?) se démettent vite(?); quelques-uns disent: ils (les gens du pays) ne regardent pas le souverain comme souverain«. Dans la traduction interlinéaire persane, le mot *χvadāy* est pris dans le sens de *χodā* persan, »Dieu« (»ils ne regardent pas Dieu comme Dieu«). D'ailleurs cette traduction persane fourmille d'erreurs. Dans le mot *odā*, le *δ* avestique, qui ressemble à un *č* pehlvi, est lu comme tel, et il en résulte un nom de pays *Ōčāy*. Khorassan est lu pour Arvāstān, et pour Hrōm, qui est lu correctement dans K 3a, K 3b présente *ārām*, »la paix«. Enfin une graphie défectueuse du mot *asardār* a amené la lecture *asvār*, persan *suvar*, »chevalier, cavalier«.

Le Vd. phl. n'a qu'une des deux contre-crétions, l'hiver créé par les démons. Mais ce n'est certainement que par inadvertance que l'autre fléau est tombé dans nos copies, car il se trouve dans le Bd. ir., (208<sup>13</sup>—209<sup>1</sup>), où *laožya-* a été compris dans le sens de *tāžty*, »les Arabes«. »Et l'opposition [consiste en ceci, qu']il arrive très souvent qu'on ne regarde pas le chef (*sardar*) comme un chef; et encore l'hiver est sévère; et les Arabes y dominant«. Dans cette version le trait qui était signalé dans le texte avestique comme une bénédiction, à savoir que les habitants n'étaient pas sujets à la tyrannie d'un chef, aboutit à figurer parmi les fléaux, qui deviennent ainsi au nombre de trois.

## § 20.

*hānti anyāsčit<sup>a)</sup> asāsča šoiθrāsča srīrāsča gufrāsča bərəχδāsčab)*  
*frašāsča bāmyāsča*

Var. <sup>a)</sup> *anyāsčaṭ, anyāsča, ainyāsča*. — <sup>b)</sup> les mots *gufrāsča bərəχδāsča* manquent dans quelques codd.

Il y a aussi d'autres endroits et pays [qui sont] beaux, profonds<sup>1</sup>, précieux, merveilleux et brillants.

Ce paragraphe appartient-il à la seconde rédaction, ou bien est-il une addition tardive de la même main que les deux para-

<sup>1</sup> Profondément dévoués à la religion(?).

graphes précédents? Je n'ose pas trancher la question. Mais il serait à supposer, sans doute, que la seconde rédaction, disons provisoirement la rédaction mède, ait comporté quelques propos en guise de conclusion, et il n'est donc pas invraisemblable que le § 20 fasse partie de la rédaction mède, et que l'addition n'embrasse que les §§ 18 et 19.

Le Vd. phl. rend le texte avestique avec quelques notes explicatives: »Il y a aussi d'autres endroits et pays — qui ne sont pas nommés par leur nom —, beaux à voir, profonds — quant aux actions et à la loi —, précieux — c.-à-d. convenables, c'est qu'on y fait beaucoup d'investigations<sup>1</sup> —, brillants — c.-à-d. glorieux (*γvarrōmand*), quelques-uns disent: resplendissants<sup>2</sup>, comme Pârs<sup>3</sup>, le pur, le brillant«.

Le Bd. ir. (209<sup>1-4</sup>) résume traduction et commentaire en parfait accord avec le Vd. phl., en ajoutant, pour terminer le chapitre: »Ce sont les pays les plus fameux de l'Ērānšahr«.

## Deuxième partie.

### Chapitre premier.

Sur la nature des contre-crétations dans les deux rédactions.

Nous avons vu que la partie métrique, la plus ancienne de notre texte, a renfermé en tout cas les §§ 4, 5, 6 et 8, qui décrivent la création de la Sogdiane, de la Margiane, de la Bactriane et de l'Aria, et la contre-crétation d'Ahra Manyu dans chacun de ces pays, et qu'il y a toute apparence que la mention de la Sogdiane a été précédée d'une strophe, conservée sous une forme altérée dans le § 2, qui racontait la création du pays d'origine des Iraniens, point de départ des migrations, dont la

<sup>1</sup> *Pursišn* (Sanjana). Le commentateur a confondu *fraša-* avec la racine *fras-* »demander, s'enquérir«.

<sup>2</sup> Ce dernier mot, qui ne se trouve pas dans le passage parallèle du Bd. ir., et qu'on pourra lire *nāsāy* dans l'écriture pehlevie, est certainement corrompu. M. Barr propose l'émendation *nīsāy*, »brillant, resplendissant«, mot qui se trouve dans des textes de Turfan, dialecte arsacide, voir Andreas-Henning, *Mitteliranische Manichaica*, III, p. 59 a.

<sup>3</sup> La Perside.

Sogdiane était la première étape. Nous ne savons pas si le premier texte a renfermé quelques formules finales supprimées dans la rédaction non-métrique. Les auteurs de cette seconde rédaction ont complété la description en y ajoutant les §§ 7, 9—13, 15—17 et, peut-être, la conclusion (§ 20). Le paragraphe introductif (§ 1) est probablement de provenance plus récente. Les §§ 18 et 19 sont certainement une addition tardive. Enfin, nous avons dans les §§ 3 et 14 deux fragments d'un ancien commentaire en langue avestique. A l'époque où sont composés les commentaires sassanides en pehlevi, qui ont servi de sources au Vd. phl. et au chapitre correspondant du Bd. ir., le fargard entier a eu, en substance, l'aspect sous lequel il se présente aujourd'hui.

Ce qui distingue la pièce primitive, la rédaction A, des parties supplémentaires de la rédaction B, c'est en premier lieu la forme métrique, légèrement ternie par quelques amplifications, mais qui se laisse restituer, pour la plupart, sans grande difficulté. Mais nous signalerons encore un fait qui marque la différence d'une façon frappante. C'est le caractère différent des contre-créations dans les deux parties du texte. Passons d'abord en revue les fléaux indiqués dans les parties additionnelles de la rédaction B :

Nisāya:	la mauvaise incrédulité.
Vaikṛta:	la sorcière Xnanʒatī.
Urvā:	les méchants envahisseurs.
Xnanta:	la pédérasie.
Haraxvatī:	l'enterrement des morts.
Haitumant:	les méchants sorciers.
Ragha:	la mauvaise sur-incrédulité.
Čaxra:	la crémation des corps.
Varna:	les défauts corporels non-»ratuens« et les envahisseurs non-aryens.

Voilà, à part l'antagonisme religieux et politique de quelques peuples intrus, dont, pour une fois, l'origine non-aryenne est formellement indiquée, un choix représentatif d'horreurs daiviques, qui nous transporte au milieu religieux des mages mèdes: incrédulité au sujet de la foi des mages, pratiques de sorciers et de sorcières, pédérasie, traitement des morts contre l'usage

zoroastrien (enterrement, crémation), enfin défauts corporels qui avaient pour conséquence l'exclusion de la vie religieuse de la communauté. Nous ne pourrions guère douter que nous ne nous trouvions dans la sphère spirituelle qui a donné naissance au Vendidad, le *vi-daēva-dāta*, «la loi contre les démons»<sup>1</sup>.

Si nous examinons ensuite la partie métrique, la rédaction A, nous remarquons que les contre-créations, que nous avons laissées inexplicées jusqu'ici, ont une apparence extérieure qui les distingue nettement de celles de la rédaction B. Dans cette partie les fléaux sont exprimés chacun par un seul terme, et tous ces termes sont des mots uniques et controversés. Ils figurent deux à deux, sauf pour le cas de la Sogdiane, où un seul fléau est indiqué, ce qui a rendu nécessaire l'insertion d'un adjectif pour compléter le mètre. Voici la liste des fléaux de la rédaction A:<sup>2</sup>

- Gava (la Sogdiane): la *sakaiī* très destructrice.  
 Margu (la Margiane): la *marəδā* et la *viḡušā*.  
 Bāχtrī (la Bactriane): le *barvara* et les *usaδs* (ou *ušvāδs*).  
 Haraiva (l'Aria): le *saraska* et les *driwikas*.

Nous allons reprendre ici le problème de l'interprétation de ces termes, en les regardant dans leur ensemble. Nous ne pourrions, cependant, espérer d'arriver à un résultat qu'à condition de nous affranchir entièrement de la suggestion des commentateurs pehlevi, qui ne présentent, nous l'avons vu, que des explications gratuites.

Pour entamer le problème, nous commençons par les deux contre-créations qui se rattachent à Haraiva. Pour ce qui est du terme *driwika-*, l'interprétation la plus vraisemblable, à mon avis, est celle proposée par Geiger<sup>3</sup>. Dans les *driwikas* il retrouve les Derbices des auteurs classiques, peuple migrateur, que Ptolémée mentionne (VI. 10) avec les Massagètes, les Parnes, les Dahes et les Tapures, dont les deux derniers, comme les Derbices, apparaissent à divers endroits dans le territoire iranien. La description qu'en donne Strabon (XI. 520) nous fait com-

<sup>1</sup> Comp. Nyberg, Rel., p. 336 sqq; Christensen, Démonologie, p. 29 sqq.

<sup>2</sup> Je néglige ici la «première patrie» (§ 2), dont les fléaux semblent avoir un caractère plutôt mythique.

<sup>3</sup> Ostir. Kult. p. 204. L'hypothèse de Geiger n'est pas mentionnée dans le résumé de Bartholomae, Z. air. Wb. p. 177.

prendre pourquoi les mazdéens les ont considérés comme une engance de puissances infernales: »Ils adorent la Terre, ils ne sacrifient et ne mangent rien qui soit du sexe féminin. Les hommes qui sont arrivés à l'âge de soixante-dix ans, ils les tuent, et les proches parents en mangent la chair; mais les vieilles femmes, ils les étranglent et les enterrent. Les hommes qui meurent avant l'âge de soixante-dix ans, ils ne les mangent pas, ils les enterrent«.

Quant au terme qui désigne l'autre fléau du Haraïva, Bartholomae le lit *sraska-* et, le rapportant à la racine *srask-*, »couler goutte à goutte«, il le traduit, en suivant le commentaire pehlevi, par »goutte, larme« (persan *serešk*). Geiger, d'autre part, propose<sup>1</sup> pour l'ensemble des fléaux du Haraïva la traduction: »Hagelschläge und das Volk der Driwika«. Mais d'abord la juxtaposition grêle et Derbices est peu probable en soi. En outre, le mètre demande la lecture *saraska-*, ce qui exclut la dérivation de la racine *srask-*. Il faut donc reprendre la question sur nouveaux frais.

Or, il a existé aux environs de la ville de Hérat, donc dans le territoire de l'ancien Haraïva, un temple d'un âge vénérable, sur lequel Th. Hyde<sup>2</sup> nous fournit la notice suivante: »Prope urbem *Herât* in Chorasân fuit in summitate montis Pyrëum dictum *Sirishk*, quo nomine (inter alia significata appellativa) notatur *Scintilla ignis* seu *Scintillarum elatio*«. On pourrait supposer qu'il s'agit là d'un centre très ancien de quelque culte étranger, lequel aurait été transformé plus tard en pyrée zoroastrien, et que le nom de ce lieu de culte payen, qu'on a rapproché plus tard, par une étymologie populaire, au vocable bien connu *serešk* (»goutte, étincelle«), est justement le *saraska-* de notre § 8.

Notre conjecture concernant les deux mots *driwika-* et *saraska-* sera notablement renforcée, s'il se trouve que d'autres encore des termes que nous examinons se prêtent à une interprétation analogue, c'est-à-dire qu'il se cache sous leur apparence obscure des noms de peuples, de tribus ou de localités. La différence en genre et en nombre entre ces mots ne demande pas de longs commentaires. Dans la langue perse des inscriptions »les noms

<sup>1</sup> Ostir. Kult. p. 204.

<sup>2</sup> *Historia Religionis veterum Persarum*, Oxonii 1700 p. 104—5.

désignant un Iranien bien connu des Perses ont au singulier une valeur collective et désignent l'ensemble des gens du pays, d'où le pays même<sup>1</sup>. Il est bien possible que les Iraniens orientaux aient désigné de la même manière des tribus qui vivaient dans leur voisinage, qu'elles fussent de race iranienne ou étrangère. Aux mots qui se présentent dans la forme de féminins du pluriel (*marəδā-*, *vīθušā-*) nous attribuerons également une valeur collective.

C'est encore à Geiger que nous sommes redevables d'une explication très vraisemblable des deux termes *marəδā-* et *barvara-*<sup>2</sup>. D'ailleurs, l'identification, dans ces cas, est si naturelle, que je l'avais supposée avant de la trouver exprimée dans le livre de Geiger.

Le féminin *marəδā-*, *mardā-*, est la collectivité des Mardes<sup>3</sup>. Par ce nom les Iraniens ont désigné des peuples étrangers qui avaient leurs demeures dans différentes régions de l'Iran, dans la Perse proprement dite, où ils sont nommés (Hér. I. 125) avec les Dāhes — nom de peuple qui est représenté également à divers endroits du territoire iranien —, et dans les contrées au Sud et au Sud-Ouest de la Caspienne (Ptol. VI. 2.5), où ils avaient pour voisins les Anariakes<sup>4</sup>. Ces Mardes étaient appelés aussi Āmardes<sup>5</sup>, nom qui s'est conservé dans celui de la ville d'Āmul. Il y a encore des Mardes en Arménie<sup>6</sup>, au bord oriental de la Mer Noire (Pline, hist. nat. VI. 16) et dans l'Iran oriental, où Arrien (anab. IV. 6.6) mentionne une rivière Eparδος qui coule *διὰ Μάρδοις τῆς χώρας*<sup>7</sup>.

Dans *barvara-*, un des deux fléaux de la Bactriane, nous reconnaissons le terme grec *βάρβαροι*, le *barbara-* ou *varvara-* indien, désignation de peuples barbares non-aryens dans la

<sup>1</sup> Meillet-Benveniste, Grammaire du Vieux-Perse, § 348.

<sup>2</sup> Ostir. Kult., p. 203 et 205.

<sup>3</sup> Selon Markwart (Markwart-Messina, Cat. p. 110) le \**marda-* ancien-perse signifiera »the pernicious«.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 52.

<sup>5</sup> *Ἀμαρδοί*, Strabon XI. 507, 508, 514, 523, »the very pernicious« d'après Marquart. À l'avis de M. Schaeder, cependant, le préfixe *ā* dans les doublets *Ἀμαρδοί-Μάρδοί*, *Asagarta-Zayəqəti*, *Amadaī-Māda*, *Μῆδοί*, n'exprime pas l'intensification, mais des rapports locaux, »räumliche Beziehung« (ZDMG, 1942, p. 129). Les Āmardes seraient »les gens du pays marde«.

<sup>6</sup> Ptol. V. 12; le Mardastan des Arméniens dans le Vaspurakan à l'Est du lac Van.

<sup>7</sup> Voir Pauly-Wissowa, art. *Μάρδοί* et *Ἀμαρδοί*.

littérature sanscrite. Ce mot a été probablement d'un emploi commun dans l'Asie antérieure et centrale. Geiger rappelle<sup>1</sup> une notice de Grodekoff, qui mentionne une digue nommée *Band-e-barbarī*, près de la ville de Balkh, donc dans la Bactriane de l'antiquité, le pays hanté des *barvaras* selon notre § 6. Le terme *barbarī* désigne ici les peuplades sauvages qui vivent le long du versant nord du Paropamisos-Hindukush.

Un terme encore pourra nous fournir un nom de peuple connu. C'est »la *sakaitī* très destructrice«, qui constitue le fléau de la Sogdiane. J'y vois le peuple des Saces. Selon l'inscription perse de la tablette d'or d'Hamadan de Darius, ils demeuraient au delà de la Sogdiane (*hača sakaibiš tyai para sugdam*<sup>2</sup>). »La limite naturelle de Sugda, dit M. Herzfeld<sup>3</sup>, est formée par les montagnes au Nord de Zarafšān; c'est derrière ces montagnes que commence la plaine du Syr-Darya-Iaxarte; c'est là le *para sugdam*, demeure exclusive des Saces, le Farghāna d'aujourd'hui«.

La correspondance *saka-sakaitī* (*sakati* avec l'i épenthétique secondaire) est analogue à celle de *harā-haraitī*. *Harā* est le nom d'une montagne et *Haraitī* la dénomination du massif dont *Harā* est le point le plus saillant. Je rappelle ici, outre les adjectifs en *-mant-* et *-vant-*, qui ont leurs féminins en *-mailī-* et *-vailī-*, et les participes en *-ant-*, fém. *-aitī-*, deux autres féminins d'une formation apparemment analogue à celle de *sakaitī-* et de *haraitī-*, à savoir *čaraitī-*, »jeune femme<sup>4</sup>« et le nom propre *Χηγ-γαιτι-*<sup>5</sup>.

Restent inexpliqués les deux termes *vīguša-* et *usad-* ou *ušvād-*. Le parallélisme qui se fait jour dans la construction des strophes de la rédaction A nous autorise à croire que nous avons, là aussi, des noms de collectivités ethniques ou de cultes étrangers.

<sup>1</sup> Ostir. Kult., p. 205, note 3.

<sup>2</sup> En vieux-perse *saka* signifie »un Sace«, »les Saces« et »la Sacie« (Meillet-Benveniste, § 348).

<sup>3</sup> AMI, IV, p. 10.

<sup>4</sup> Ce mot apparaît dans trois passages, Yt. 5.87, Vd. 3.24 et Hād. N. 2.10. Pour Vd. 3.24, les codd. présentent, au nom. du sing., la variante *čaraite*, avec a bref devant la terminaison.

<sup>5</sup> Voir plus haut, p. 29—30.

## Chapitre II.

La rédaction A comparée avec Yt. 10.13—14.

M. Benveniste, dans son étude sur l'Ērān-vēž et l'origine des Iraniens<sup>1</sup>, a précisé le parallélisme de Vd. 1 et du passage fameux Yt. 10.13-14, dans lequel Mithra est présenté contemplant du sommet du mont Harā l'aire entière des Aryens (*vispām airyō.šayanəm*), où les fleuves navigables, larges, se précipitent torrentueux

ā iškataṃ parutaṃča	vers Iškata et Paruta,
margum haraivam gavamča	Margu, Haraiva et Gava,
suxδəmča χ <sup>v</sup> āirizəmča	Sugda et X <sup>v</sup> āirizəm.

Nous résumons l'analyse de M. Benveniste. En ce qui concerne les noms géographiques, Iškata (plur.) est appliqué, dans Y. 10.11 et Yt. 19.3, à la chaîne Uparisaina, c'est-à-dire à la portion de l'Hindukush entre Balkh et Kaboul. Paruta (ou Parvata), d'autre part, correspond probablement, comme l'a vu Geiger<sup>2</sup>, à l'appellation des *Παρούται* (Her. III. 91), *Παρρηταί* (Ptol. VI. 7), et se rapporte à la région montagneuse qui se trouve à l'Ouest de la précédente. A partir de là, la liste remonte vers le Nord: Margu (écrit *mouru*), Haraiva (acc. *harōyūm* pour *haraivam*, par une vocalisation fautive), Gava = la Sogdiane. Or, le dernier vers est défectueux. Bartholomae a déjà rejeté *suxδəmča*, simple glose de *gavam*. Alors *χ<sup>v</sup>āirizəmča*, réduit à lui-même, se dénonce également comme une addition au morceau primitif. *X<sup>v</sup>āirizəm* n'est que la notation pseudo-avestique du moyen-iranien *χ<sup>v</sup>ārīzm*. Un essai hardi de M. Herzfeld de reconstruire le mètre en refondant arbitrairement les trois vers, est rejeté par M. Benveniste. En confrontant le Vd. 1, où la série des pays apparaît en sens inverse, et en retournant la liste de Vd. 1, celui-ci constate les correspondances suivantes:

Vd. 1.	Yt. 10.14.
haraivam	haraivam <sup>3</sup>
bāχδīm	—
margum	margum <sup>3</sup>

<sup>1</sup> BSOS, VII, p. 265 sqq.

<sup>2</sup> Ostir. Kult., p. 9, note 1.

<sup>3</sup> Il y a ici de la part de M. Benveniste une adaptation à Vd. 1; dans le texte de Yt. 10.14 *margum* est placé devant *haraivam*.

Vd. 1.	Y. 10.14.
gavam	gavam (gl. suχδəm)
aryanam vaijō	χ <sup>v</sup> airizəm.

Ainsi, dit M. Benveniste, le transcripteur de Yt. 10.14, en interpolant χ<sup>v</sup>airizəm, »s'est chargé à son insu de démontrer que l'Ērān-vēž est la Chorasmie, et de convertir en certitude ce qui était depuis Markwart<sup>1</sup> conjecture, probable, mais non encore établie par une preuve directe«.

Le travail de M. Benveniste nous servira de point de départ à de nouvelles observations et réflexions.

Dans »Les Kayanides«, p. 10 sqq., j'ai émis l'hypothèse qu'il a existé chez les Iraniens une littérature métrique religieuse et héroïque très ancienne, peut-être pré-zoroastrienne, qu'on pourrait appeler les »proto-Yašts«, et dont quelques parties se sont conservées dans les anciens Yašts de notre Avesta, ces Yašts constituant une rédaction est-iranienne de la période de syncrétisme qui suit celle des Gāthās et du Yasna haptahāti, rédaction dans laquelle les morceaux anciens ont été adaptés aux idées zoroastriennes et augmentés de parties nouvelles d'un caractère tout zoroastrien. J'ai essayé (l. c. p. 14—16) de dégager quelques restes des proto-Yašts et de séparer, à grands traits, dans nos anciens Yašts, les couches superposées. Il est vrai que, si l'on entre dans les détails, le problème se montre souvent plus embarrassant qu'il ne paraissait de prime abord.

Or, les deux textes, Yt. 10.13—14 et la rédaction A de Vd. 1, étant à peu près du même âge, sont composés évidemment avant la période où les mages mèdes se sont saisis de la suprématie religieuse du zoroastrisme, disons, pour simplifier, la période mède. Leur orientation géographique est purement est-iranienne. Une limite supérieure du temps de leur composition est fixée par le fait que l'original métrique de Vd. 1 a pour base le dualisme de la création de pays et de peuples: un texte dans lequel Ahra Manyu est représenté contrecarrant la création d'Ahura Mazdāh ne peut avoir son origine dans un milieu pré-zoroastrien ou non-zoroastrien. Nous pouvons donc fixer le

<sup>1</sup> L'identification a été soutenue par Markwart, Andreas et Herzfeld. Voir Bailey, BSOS, VI p. 952.

temps de la composition des deux textes à l'époque où les anciens Yašts furent rédigés essentiellement dans la forme qu'ils présentent aujourd'hui.

Le mont Harā, sur le sommet duquel Yt. 10.13—14 se figure Mithra regardant les pays aryens, n'y a pas encore le sens mythique qu'il aura dans des textes plus récents<sup>1</sup>. Il s'agit d'une montagne géographiquement définie, *Harā bərəzaitī*, «la haute Harā» (Yt. 10.50, 118 et plus souvent), centre du massif appelé Haratī<sup>2</sup>. Le contexte nous permet de localiser ce massif. C'est le Paropamisos-Hindukush. En contemplant de son poste d'observation élevé le monde aryen, Mithra, naturellement, aperçoit d'abord les contrées à proximité, puis promène son regard plus loin. C'est pour cela que l'énumération commence par quelques peuples dans la région du Paropamisos, les Iškata et les Paruta, et va de là, du Sud au Nord, aux pays de plus en plus éloignés, à la Margiane, à l'Aria, à la Sogdiane.

Dans la forme des deux noms de peuple, Iškata et Paruta, nous reconnaissons des pluriels ou des collectifs nord-iraniens, dont la terminaison *-ta* dérive, à l'avis de M. Benveniste<sup>3</sup>, d'un suffixe d'abstrait en *\*-tā*. En sogdien et en ossète le suffixe *-t*, *-tā*, exprime le pluriel. Ce suffixe formait entre autres des termes ethniques. Nous en trouvons bien des exemples dans des noms de peuples mentionnés par les auteurs classiques, surtout Hérodote, Strabon et Ptolémée, des noms tels que *Σανρομάται*, *Μασσαγέται*, *Θυσοαγέται*, *Ἰαζάρται*, *Καράται*, *Βόλται*, *Χαϊται*, *Σαρμῆται*, *Ζαράται* dans les régions des Saces et de la Scythie en général, *Αρβάζται* dans la Sogdiane, *Παροῦται* en Aria, identiques, probablement, aux *Παρονηταί* qui vivaient en Arachosie et dans le Paropamisos, *Καβολίται*<sup>4</sup> dans le Paropamisos. Plus tard dans l'histoire, nous trouvons à la frontière nord de l'empire sassanide le peuple des Kidara ou *Κιδαράται*<sup>5</sup>.

Les Paru, *Paruta*, ont été identifiés, nous l'avons vu, avec les *Ἀπαρόται* d'Hérodote et les *Παρονηταί* de Ptolémée<sup>6</sup>. Je crois qu'il faut transcrire: *Puruta*: Le nom de cette tribu semble se

<sup>1</sup> Montagne des dieux, système montagneux qui entoure le monde terrestre.

<sup>2</sup> Voir p. 65.

<sup>3</sup> Gauthiot-Benveniste, Grammaire sogdienne II, § 65.

<sup>4</sup> Comp. *Κάζουρα*, Kaboul. Voir Markwart, *Ērānšahr*, p. 246.

<sup>5</sup> Comp. *Χηῆντα* (Vd. pehlevi *Χηῆν*, *Χῆνῆν*) dans le § 11.

<sup>6</sup> Pour la correspondance *Ἀπαρόται*-*Παρονηταί* comp. p. 64, note 5.

retrouver, dans quelques cas, sous forme d'une vṛddhi, à plusieurs endroits dans le territoire occupé par les Aryens. On pourrait rappeler les *Pāurava* ou *Pāuru*, qui demeuraient, selon le Mahābhārata, à proximité de Kachmir, et que nous trouvons, au temps d'Alexandre, dans la région de l'Hydaspe, où ils vivaient sous la domination d'un roi que les Grecs appelaient *Poros*<sup>1</sup>. Une ville du nom de *Pura* est mentionnée par Arrien (anab. VI. 24) comme la résidence du roi ou chef des Gédrosiens.

Quant aux *Iška*, *Iškata*, leur nom n'est pas constaté dans les littératures antiques. Je me demande, cependant, s'il n'a pas laissé une trace dans la dénomination de la ville que Cyrus le Grand fonda dans le coin nord-est de son empire. Cette ville, nommée Kura du nom du fondateur, et que les Grecs appelaient Kyropolis, a chez Ptolémée (VI. 12) le nom de Kyreschata, nom qui a été compris sans doute par les Grecs dans le sens de «Kura extrême», Kura situé à l'extrémité du royaume, mais on pourrait supposer, qu'en réalité il est iranien et signifie «Kura des Iškata»<sup>2</sup>. Dans ce cas, il y aura eu des Iškata dans la Sogdiane et dans le Paropamisos.

En comparant les deux passages de l'Avesta, nous remarquons que la Bactriane, qui figure dans Vd. 1, manque dans Yt. 10.14, et que les Iškata et les Puruta de Yt. 10.14 n'ont pas de place dans Vd. 1. Ce fait n'est pas difficile à expliquer. Le nom d'Iškata se trouve associé, dans Y. 10.11 et Yt. 19.3, à la chaîne montagneuse d'Upairisaina, la chaîne de l'Hindukush qui sépare les vallées de Panjsir et de Ghōrband de celle d'Andarāb<sup>3</sup>. Cette chaîne délimitait la Bactriane vers le Sud. Ainsi, si nous cherchons les peuples d'Iškata et de Puruta au versant nord d'Upairisaina, nous nous trouvons dans la Bactriane. Yt. 10.14 a remplacé, à cause du mètre ou pour d'autres raisons, le nom de Bāxtrī par les noms de deux tribus bactriennes.

Passons maintenant à une question importante: quelles sont les conclusions que nous pouvons tirer de l'ordre de succession des pays dans Vd. 1, lequel, à l'inverse de celui de Yt. 10.14, va du Nord au Sud?

<sup>1</sup> L. v. Schroeder, *Indiens Literatur und Cultur*, Lpz. 1887, p. 296.

<sup>2</sup> Après avoir écrit ce passage, je vois que Hūsing (*Widēwdād*, p. 405) a rapproché également Kyreschata d'Iškata; seulement il prend, avec Bartholomae, ce nom pour un nom commun: «rocher» ou «caverne».

<sup>3</sup> Markwart, *Untersuchungen*, II, p. 75.

Deux alternatives s'offrent à notre considération. Ou le texte métrique est-iranien représente une ancienne tradition relative à l'occupation aryenne, ou bien il décrit les étapes de la marche triomphale de la mission zoroastrienne. Cette dernière hypothèse entraînerait la conclusion que le zoroastrisme était né dans le premier pays de la série, ce qui veut dire soit, si la substance du § 2 a existé dans la rédaction A, le pays que ce paragraphe appelle Airyanəm vaējah, soit, si cela n'est pas le cas, la Sogdiane, Gava.

Pour resserrer le cercle des possibilités, nous appellerons l'attention sur un fait qui me paraît significatif. S'il s'agissait de mettre en lumière la naissance et la propagation de la religion zoroastrienne, on s'attendrait à ce que le pays où Zoroastre avait eu son champ d'action eût été marqué d'une manière à rappeler ce fait de première importance. Or, Margu, Bāxtrī et Haraiva ont été munis d'épithètes laudatives. Margu est un pays fort et »lié au monde de Rta«, Bāxtrī est »la belle, à la bannière dressée«, et Haraiva, si nous avons bien compris l'adjectif *viš.harəzana-*, est le pays aux nombreux villages. Quant à Gava, ce pays n'a pas même reçu une épithète laudative, il est tout simplement *suγdō.šayana-*, »habité par des Sogdiens«. Nous en concluons que, si le texte primitif avait pour but d'indiquer l'expansion de la vraie foi, Gava n'a pas pu en être le point de départ. Si nous supposons, d'autre part, que la succession des pays ne devait pas marquer la voie de la propagation du zoroastrisme, mais celle de l'immigration des Aryens, il serait possible que Gava eût été placé en tête, et que le § 2, qui décrit l'Airyanəm vaējah, soit ajouté dans la seconde rédaction, surtout si M. Benveniste a raison en affirmant que Gava constitue le point final de la série de Yt. 10.14, et que la Chorasmie, dans ce texte, est une interpolation.

Il y a cependant une autre possibilité que je vais indiquer. Je cite encore une fois la fin de Yt. 10.14:

ā iškātam parutamča (lire purutamča?)  
 margum haraivam gavamča  
 suγdəmča χ<sup>v</sup>āirizəmča.

Le dernier vers, nous le répétons, est rejeté par M. Benveniste à cause de l'imperfection du mètre et à cause de la graphie

moyen-iranienne. Mais si nous n'hésitons pas à considérer le deuxième vers comme authentique, bien que *marginum* figure dans la forme dialectale et peu ancienne *mourum*, l'hypothèse que les formes *suḫdām* et *χ<sup>h</sup>āirizəm*, tout comme *mourum*, ont été substituées aux vraies formes anciennes, me paraît parfaitement admissible. Et quant au mètre, il sera restitué au moyen d'une légère émendation. Nous proposons la lecture:

marginum haraivam gavamča  
\*sugdanām χuvārazmīmča,

»Margu, Haraiva et Gava des Sogdiens et Xuvārazmī«. Entre *gavam* \**sugdanām* et *gavam yam sugdōšayanam* de Vd. 1.4 la correspondance sera parfaite.

En effet, c'est par cette voie, à mon avis, qu'il faut chercher la solution du problème. La Chorasmie entre dans la composition originale de Yt. 10.14. Elle est, dans le texte, le dernier pays de la série. La concordance que nous avons constatée pour tous les autres membres de la série de Yt. 10.14 et de celle, inverse, de Vd. 1, nous entraîne à chercher, dans Vd. 1 un premier membre qui puisse correspondre à la Chorasmie. Ce membre y est. C'est l'*Airyānəm vaējah* décrit dans le § 2 de la rédaction B, qui reproduit selon toute probabilité la première strophe de la rédaction A, mais avec des altérations, assez graves en apparence, qui en effacent la structure métrique.

Ce point acquis, nous demandons si ce pays a figuré, dans le texte primitif, sous le nom de Xuvārazmī ou sous celui d'*Airyānəm vaējah*. La réponse à cette question dépendra d'un examen des autres passages avestiques dans lesquels apparaît l'*Airyānəm vaējah*. Dans la plupart de ces passages le terme *Airyānəm vaējah* est suivi par *vaṇhuyā dāityayā*, nom de rivière que nous prenons non pas dans le sens communément accepté de »la bonne Dāityā«, mais dans celui de »la Vahvī, [rivière] de la loi religieuse<sup>1</sup>«. La distinction n'est pas sans importance, car la traduction que nous proposons implique que *Vahvī*, »la bonne«, est le nom original, pré-zoroastrien, de la rivière, et que *dāityā*-, le second élément de l'appellation, ayant un caractère

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 25.

décidément religieux, est un surnom qui a pris naissance dans un milieu zoroastrien.

Contre la restauration de *vaējah-* (*vaijah-*) en *\*vyačah-*, »espace, région«, proposée par Andreas, M. Benveniste a soulevé des objections<sup>1</sup>. Il propose une autre étymologie. Tirant *vaijah-* de *vaig-*, dont il détermine le sens original comme »(se) déplacer, (s')épandre«, il donne à *vaijah-* la signification d'»étendue« ou »extension«, qu'il trouve confirmée par phl. T. *vēhm*, »large, étendu«. Il est d'avis que la locution complète, qui réunit tous les éléments nécessaires à l'interprétation, est *airyanəm vaējō vaṅhuyā dāityayā*, où *vaijah-* contient encore l'idée des eaux en mouvement. Cependant, si nous acceptons l'interprétation de M. Benveniste, il serait possible que la signification plus générale de *vaijah-*, à savoir, »étendue, extension«, se soit développée avant la combinaison avec *vaṅhuyā dāityayā*. Je pense que nous sommes autorisés à considérer cette combinaison comme secondaire, si d'autres faits viennent à l'appui de cette supposition.

Or, la formule *airyanəm vaējō vaṅhuyā dāityayā* ne constitue pas un octosyllabe; elle fait l'effet, en somme, d'être absolument dépourvue de valeur métrique. Mais il y a une autre formule qui se réfère à l'»étendue des Aryens« et qui présente un octosyllabe irréprochable. C'est *srūtō airyene vaējahi*<sup>2</sup>, »fameux dans l'Airyanəm vaējah«. Appliquée à Zoroastre, elle se trouve dans Y. 9.14. Nous la retrouvons dans l'introduction du récit de la construction du *var* par Yama d'après les instructions d'Ahura Mazdaḥ, Vd. 2.20—21, deux strophes dans lesquelles le mètre nous permet de dégager l'original des amplifications dues aux rédacteurs mèdes. Voici les deux strophes, dont nous donnons les vers originaux dans l'orthographe restaurée et les interpolations dans la transcription traditionnelle:

20. hanjamanam frabarata  
 yō daḍvāh ahurō mazdāh  
 < haḡra mainyaoibyō yazataēibyō >  
 srūtō aryane vaijahi  
 < vaṅhuyā dāityayā >

<sup>1</sup> BSOS, VII, p. 266 sqq.

<sup>2</sup> Les manuscrits ont *vaējahi* et *vaējahe*.



Dans plusieurs passages métriques des anciens Yašts, qui traitent de l'adoration de telle ou telle déité par les dieux et les héros de l'antiquité<sup>1</sup>, les rédacteurs mèdes ont indiqué le lieu des sacrifices en employant la formule *airyene vaējahi vaḡhuyā dāityayā*, qui gêne le mètre.

Il nous paraît donc assuré que seule une des formules stéréotypes qui contiennent le nom Airyanəm vaējah remonte à l'ancienne période est-iranienne, à savoir *srūtō airyene vaējahi*. Dans cette formule métrique l'expression *airyanəm vaējah* a évidemment la même valeur générale que *airyō.šayana-* dans Yt. 10.13: »l'aire des Aryens«, la totalité des territoires occupés par les Aryens.

Non combinés avec *airyanəm vaējah*, les mots *vaḡhuyā dāityayā* figurent dans un passage non-métrique, Vd. 19.2, où Zoroastre adore les bonnes eaux de la Vahvī Dātyā. La rivière en question est désignée du seul nom de Dātyā dans quelques passages métriques: Yt. 9.29 et 17.61, où Vištāspa fait des sacrifices à Druvāspā et à R̥ti (Aši), et Yt. 5.112, où Zarivari, frère de Vištāspa, offre ses sacrifices à Ardvīsūrā. D'autre part, nous trouvons le nom Vahvī sans Dātyā, dans un octosyllabe, dans Yt. 8.2: *vahvīmča dūrāt frasrutām*, »et [nous adorons] Vahvī fameuse au loin«.

De cet examen il semble résulter que dans la littérature est-iranienne, c'est-à-dire les parties de l'Avesta dit »récent« qui ont été composées avant la période de la suprématie religieuse des mages mèdes, l'appellation Airyanəm vaējah a désigné tout le territoire occupé par les Iraniens orientaux, et qu'une région qui faisait partie de ce territoire a été traversée par une rivière que les immigrants appelaient d'abord »la Bonne«, *Vahvī*, plus tard aussi »Celle qui a rapport à la loi religieuse«, *Dātyā*. Cette dernière dénomination nous apprend que le pays arrosé par la Vahvī a joué un rôle très important dans l'histoire du zoroastrisme, car les personnages qui y offrent des sacrifices sont des figures centrales de la sainte histoire: Vištāspa, protecteur de Zoroastre, et Zarivari, frère de Vištāspa. Une tradition ancienne, qui paraît comporter une certaine réalité historique, a associé l'activité du prophète à la région de Vahvī. Malheu-

<sup>1</sup> Yt. 5.17 et 104: Ahura Mazdāh et Zoroastre font des sacrifices à Ardvīsūrā; Yt. 15.2: Ahura Mazdāh fait des sacrifices à Vaḡu.

reusement les moyens d'une identification de cette rivière nous font défaut. Un fait, cependant, est à relever sous ce rapport. C'est que de tous les pays mentionnés dans le texte primitif de Vd. 1 la Margiane seule porte des épithètes d'un caractère nettement religieux: *sūrəm ašavanəm*<sup>1</sup>.

Ce n'est, je suppose, qu'au moment où les mages mèdes, devenus les chefs des communautés zoroastriennes, se sont chargés du soin de la littérature avestique, que l'appellation Airyanəm vaējah a été appliquée tout particulièrement au pays d'origine des Aryens, lequel se perdait dans une pénombre plus ou moins mythique. Cet Airyanəm vaējah, ayant absorbé, comme un centre d'attraction, la Vahvī Dātyā, a été considéré alors comme le pays de naissance de Zoroastre et de sa doctrine. Cette tradition secondaire se manifeste dans le Bundahišn, qui nous informe<sup>2</sup> que la demeure de Purušaspa, père de Zoroastre, était à Ērān-vēž, au bord de la rivière Dārājā. D'après un autre passage du Bundahišn<sup>3</sup>, la rivière Dātyā est le *ratu* des eaux courantes, et Dārājā est le *ratu* des grands fleuves, parce que la demeure du père de Zoroastre était là et que Zoroastre y naquit. Dārājā est la transcription pehlevie de Drājā, nom de la rivière au bord de laquelle Vd. 19.4 sqq. a localisé, près de la maison du père du prophète, la fameuse controverse de Zoroastre avec Ahra Manyu. Évidemment, une confusion s'est opérée entre les deux noms de rivière. On a voulu voir dans Drājā le Daryāi moderne, rivière qui traverse l'Azerbéidjan et tombe dans l'Aras<sup>4</sup>. Si cette identification tient bon, nous constatons dans Vd. 19, morceau composé à une époque de la période mède que nous ne savons encore déterminer, un premier essai de localiser l'Airyanəm vaējah dans une province de la Médie. Mettre Dārājā (Drājā) à la place de Dātyā, c'est transporter le pays d'origine des Iraniens, qui était considéré en même temps comme le pays de naissance de Zoroastre, en Azerbéidjan.

Il ne me paraît donc pas contestable que, si le texte métrique est-iranien englobé dans Vd. 1 a comporté une strophe qui signalât la Chorasmie comme le premier des meilleurs pays créés par Ahura Mazdāh, ce pays n'y a pas été dénommé

<sup>1</sup> Sur la portée religieuse de ces épithètes, voir p. 14.

<sup>2</sup> Bd. ind. 20.32; Bd. ir. p. 89<sup>2-3</sup>.

<sup>3</sup> Bd. ind. 24.14—15; Bd. ir. p. 121<sup>7-9</sup>.

<sup>4</sup> Voir Jackson, Zoroastre, New York 1919, p. 194.

Airyānəm vaējah, parce que cette dénomination, du temps où fut composé le texte métrique, désignait l'étendue ou le territoire entier des Aryens, mais il a été désigné, comme c'est le cas dans Yt. 10.14, sous le nom attesté par nos plus anciennes sources, celui de Chorasmie, Xuvārazmī. Mais au temps de la rédaction mède le terme Airyanəm vaējah était employé communément pour indiquer la première patrie des Iraniens, et comme le fait historique que l'émigration des tribus iraniennes avait eu la Chorasmie pour point de départ, était encore vivant dans la tradition, les mages, en donnant au texte ancien une nouvelle rédaction, ont substitué le terme Airyanəm vaējah au vrai nom géographique et historique de cette province. En se servant, au § 2, de la locution amplifiée *airyanəm vaējō vaṅhuyā dāityayā*, laquelle, à cette époque, était déjà d'un usage courant dans le langage religieux, on a exprimé, à ne pas s'y tromper, l'idée qu'il s'agit du pays qui était la patrie de Zoroastre. De cette façon la relation de la création des pays, qui reflétait, dans le texte original, tout simplement l'histoire de l'occupation iranienne, est devenue, dans la rédaction mède, en même temps, et avant tout, une chronique sommaire de la marche triomphale de la foi zoroastrienne et des résistances qu'elle avait à surmonter.

### Chapitre III.

#### L'original métrique restitué.

Après ces investigations nous essaierons de fixer définitivement, dans la mesure du possible, le texte et la traduction de l'original métrique, qui se dégage de la rédaction mède:

1. purvyam vahištam frāšvrsam  
 asahāmča šaišranāmca  
 azam yō ahurō mazdāh  
 \*xuvārazmīm . . . . .  
 ahya patyāram frākṛntat  
 ahrō manyuš purumarkō  
 ažiṃča yam roditam(?)  
 \*zayanamča daivōdātam(?)

2. bityam vahištam frāθvṛsam  
 asahāmča šaiθranāmča  
 azam yō ahurō mazdāh  
 gavam yam sugdōšayanam.  
 ahya patyāram frākṛntat  
 ahrō manyuš purumarkō  
 sakatīm yām purumarkām.
  
3. θrityam vahištam frāθvṛsam  
 asahāmča šaiθranāmča  
 azam yō ahurō mazdāh  
 margum sūram ṛtavanam.  
 ahya patyāram frakṛntat  
 ahrō manyuš purumarkō  
 mardaāmča viθušāmča.
  
4. turyam vahištam frāθvṛsam  
 asahāmča šaiθranāmča  
 azam yō ahurō mazdāh  
 bāχtrīm srīrām ṛdvōdrafšām.  
 ahya patyāram frakṛntat  
 ahrō manyuš purumarkō  
 barvaramča usadašča (? ušvadasča?).
  
5. puχdam vahištam frāθvṛsam  
 asahāmča saiθranāmča  
 azam yō ahurō mazdāh  
 haraivam yam višharzanam.  
 ahya patyāram frākṛntat  
 ahrō manyuš purumarkō  
 saraskamča drivikāča.

1. Comme le premier meilleur d'entre les endroits et pays j'ai créé, moi qui suis Ahura Mazdāh, la Chorasmie . . . Comme opposition Ahra Manyu le très destructeur y a produit le dragon rouge (?) et l'hiver créé par les daivas(?).

2. Comme le deuxième . . . Gava, demeure des Sogdiens. Comme opposition . . . le peuple très destructeur des Sacés.

3. Comme le troisième . . . Margiane, la forte, la fidèle. Comme opposition . . . le peuple des Mardes et la Viθušā(?).

4. Comme le quatrième . . . Bactriane, la belle, à la bannière dressée. Comme opposition . . . le peuple des Barbares et les Usad (? Ušvad?).

5. Comme le cinquième . . . Aria, aux nombreux villages. Comme opposition . . . le [lieu du culte payen] Saraska et les Derbices.

#### Chapitre IV.

##### Observations sur la rédaction mède.

Le texte primitif énumère, nous l'avons vu, du Nord au Sud les pays occupés par les Aryens jusqu'à l'Aria, et ces pays couvrent une étendue qui s'identifie avec celle de la description de Yt. 10.13—14. Pourquoi l'auteur s'est-il arrêté là? Nous n'en pouvons proposer que des suppositions très vagues. Est-il à croire qu'à l'époque où ce morceau fut composé dans le dialecte de l'Avesta récent, donc déjà assez longtemps après Zoroastre, le courant oriental des immigrants ne fût pas allé plus loin? L'occupation du Kaboulistan, de l'Arachosie et du Sistan n'avait-elle pas eu lieu alors? Cela n'est guère vraisemblable. Le réseau fluvial du Haitumant, du Sistan, a été décrit, avec une exactitude qui nous permet de reconnaître encore aujourd'hui la plupart des rivières nommées, dans un autre morceau métrique de la période est-iranienne, Yt. 19.65—69. Le Yt. 19 présente, il est vrai, une particularité qu'il faut mettre en ligne de compte. Il est consacré à Xvarnah, la Gloire divine qui accompagne les souverains légitimes de race aryenne. Ce Xvarnah, dans les sections I—VI et X—XV (les §§ 9—44 et 70—96) est qualifié toujours de »Xvarnah kavien«, c.-à-d. la Gloire qui est associée aux rois qui portaient l'ancien titre de *kavi-*, à Vištāspa, protecteur de Zoroastre, et à ses prédécesseurs. Mais dans la formule introductive des sections VII—IX (les §§ 45—69) l'adoration s'adresse à un Xvarnah caractérisé par un autre adjectif, de signification incertaine, *ax<sup>v</sup>arəta-*. Il semble que cette partie du Yašt, d'une teneur quelque peu différente de celle des autres

parties, et dans laquelle se trouve la mention de la rivière Haitumant, provienne d'une autre source, d'une tradition non-kavienne, et que le Yt. 19 en son entier soit le résultat d'un travail conscient par lequel les rédacteurs ont essayé de coordonner les deux traditions et de les réduire à l'unité. C'est un fait significatif, à cet égard, qu'à l'introduction et au paragraphe final du Yašt, on a réuni en une seule phrase le Xvarnah kavien et le Xvarnah appelé *ax<sup>v</sup>arəta-*. Serait-il trop osé de supposer qu'il y ait eu entre différents groupes d'Iraniens orientaux, un antagonisme politique ou religieux, par suite duquel certaines tribus »kaviennes« ne comptaient pas les régions situées au Sud et à l'Est de l'Aria et de la Bactriane parmi les »meilleurs« pays<sup>1</sup>? On pourrait expliquer, il est vrai, d'une autre manière le fait que la liste s'arrête sur le cinquième pays. Dans la formule invariable par laquelle chaque strophe commence, les nombres ordinaux, à partir du sixième (*χštvaṃ, haptaḡam* etc.) ne se prêteraient pas à l'octosyllabe. Mais la valeur d'une telle explication est diminuée par le fait que le passage Yt. 10.14, pour lequel cette raison n'entre pas en ligne de compte, comprend les mêmes pays et rien de plus.

Quoi qu'il en soit, il n'y a dans la rédaction mède aucune trace d'un antagonisme entre pays »kaviens« et »non-kaviens«. Elle continue simplement la liste en ajoutant les pays adjacents de l'Iran oriental, Vaikṛta, Urvā, Xnanta, Haraxvatī et Haitumant. Là finit l'énumération des pays orientaux, et la description des pays de l'Ouest commence par le pays principal des Mèdes, la région de Ragha avec sa capitale du même nom, et se poursuit en nommant les régions caspiennes, le Mazendéran et le Guilan. Un paragraphe final énonce que la liste des pays aryens excellents n'est pas complète, tout en laissant entendre que ceux qui n'y sont pas nommés par leur nom ne peuvent pas prétendre à être comptés parmi les »meilleurs«.

Ces données corroborent de tout point une conclusion à

<sup>1</sup> Le dernier essai d'explication de l'adjectif *ax<sup>v</sup>arəta* est celui de Herzfeld (AMI, IX, p. 80 sqq.): *axvarta*, »sans nourriture«, est le feu de naphte, qui sort de la terre et brûle sans être nourri. Mais cette interprétation supposerait que le »proto-Yašt« de l'*axvarta-χvarnah-* soit né dans une région où des sources de naphte jaillissent de la terre, et à ma connaissance, de telles sources ne se rencontrent pas en Afghanistan, bien que l'existence de couches d'huile minérale ait été constatée à l'ouest d'Hérat, dans la vallée d'Harīrūd.

laquelle nous étions déjà arrivés. La rédaction mède a rompu avec le principe du texte primitif qui présentait les pays selon la chronologie de l'occupation. Nous ne pouvons pas supposer que l'immigration se soit produite d'abord dans les régions de l'Est et que les Aryens soient allés plus tard du Sistan à travers le désert central pour s'emparer de la Médie. L'immigration des tribus, qui venaient du Nord, a eu lieu, sans doute, par deux courants, l'un dirigé vers le Sud-Est et l'autre vers le Sud-Ouest. Si l'hypothèse que nous avons proposée résiste à l'épreuve, et qu'il soit vrai que la rédaction mède, en substituant au nom de Xuvārazmī celui de »vajjah iranien de la Vahvī Dātyā«, ait voulu caractériser ce pays comme le pays d'origine en même temps des Iraniens et du zoroastrisme, et que la propagation de la religion zoroastrienne soit devenue le principe nouveau, d'après lequel les mages mèdes ont arrangé la liste, alors la succession des pays dans la rédaction B doit exprimer le fait historique que le zoroastrisme, après s'être répandu dans tout le territoire de l'occupation orientale, a pénétré dans la Médie proprement dite et de là dans les régions caspiennes.

Ces remarques aboutissent à une constatation importante. Au temps de la rédaction mède l'Airyanəm vaējah = la Chorasmie était considéré comme la scène de l'activité du prophète. Nous cherchons en vain dans le texte de Vd. 1 la théorie qui place l'origine du zoroastrisme en Azerbédjan, théorie qui semble avoir laissé une trace dans la légende de la tentation de Zoroastre par Ahra Manyu, racontée dans Vd. 19<sup>1</sup>. Nous y chercherons en vain aussi l'idée qui semble impliquée dans l'information sur les ratus que nous donne Y. 19.18<sup>2</sup>, à savoir que Zoroastre était originaire de Ragha. Ce fait ne sera pas sans conséquence pour la question, qui s'impose de plus en plus, de la chronologie relative des différentes parties de l'Avesta.

Enfin, nous ferons une autre observation de grande portée. Parmi les pays de l'Ouest qui ont mérité la qualification de »meilleurs« il en manque un, la province qui fut à deux reprises, et chaque fois des siècles durant, le centre politique et adminis-

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 75.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 43—44.

trafit de l'Iran: Persis, la Perside<sup>1</sup>. Or, si Vd. 1 n'est pas, comme le voulait Andreas, un document politique du temps de Mithridate I, le seul argument pour la fixation de la date de ce fargard, c.-à-d. de la rédaction mède, à l'époque des Arsacides devient nul, et rien n'empêche de croire que le morceau est en réalité beaucoup plus ancien. Nous venons de voir qu'il est probablement plus ancien que Vd. 19 et Y. 19.18. Un point nous paraît assuré: le silence de Vd. 1 au sujet de la province de Persis montre à l'évidence qu'au temps de la rédaction mède cette province ne suivait pas la foi zoroastrienne, n'était pas en tout cas orthodoxe aux yeux des mages.

Quant aux conditions religieuses de la Perside sous les Séleucides et pendant la première partie de la période arsacide, nous avons très peu de renseignements. Mais nous n'avons pas de raisons pour croire que la Perside, pendant ces siècles, se soit tenue à l'écart du développement qui se manifestait dans la religion zoroastrienne sous l'hégémonie des mages. Au contraire, les monnaies persépolitaines des périodes des Séleucides et des Arsacides, lesquelles figurent le prince du pays en tenue d'adorant devant ce pyrée qui fut encore à l'époque des Sassanides le plus important des temples de la Perside, le Ka'ba-e-Zardošt<sup>2</sup>, nous apprennent à quel point le zoroastrisme y était vivant. Si nous cherchons une époque à laquelle l'attitude de la Perse proprement dite vis-à-vis du magisme mède pouvait justifier la non-mention de cette province dans la relation mède de la création des meilleurs pays, il nous faut remonter plus haut, aux temps où l'aspiration vers l'unité religieuse sous la direction des mages zoroastriens ne s'était pas encore imposée aux Perses.

Cela nous ramène au cinquième siècle avant notre ère ou à peu près. Hérodote dit explicitement (1.140) que, contrairement à la coutume des mages, les Perses enterraient les morts après les avoir couverts de cire. Or, l'enterrement des cadavres était justement ce péché inexpiable auquel se livrait la population de

<sup>1</sup> Les commentateurs du temps des Sassanides, s'étant aperçus de l'absence du pays d'origine de la dynastie régnante, ont donné à la province de Pârs une place parmi les «autres» pays mentionnés, mais non spécifiés, dans le § 20.

<sup>2</sup> Voir K. Erdmann, *Das iranische Feuerheiligtum*, Lpz. 1941, p. 20 sqq.

l'Arachosie selon notre § 12. Cette action, à coup sûr, n'était pas moins abominable aux yeux des mages, si elle était comise par les Perses. Les rédacteurs mèdes de Vd. 1 auraient pu mentionner la province de Persis comme un des meilleurs pays créés par Ahura Mazdāh, dans lequel l'opposition du Mauvais Esprit avait produit l'action inexpiable de l'enterrement. S'ils ne l'ont pas fait, c'est pour de bonnes raisons: les membres de la dynastie régnante de l'empire achéménide suivaient cet usage funéraire. On a donc préféré, prudemment, passer sous silence le pays des Perses.

La différence dans le traitement des morts, d'ailleurs, n'était pas le seul point qui séparait, en matière de religion, les Mèdes des Perses. Pendant ces dernières années, M. Benveniste<sup>1</sup> et M. Nyberg<sup>2</sup> ont affirmé que la foi de Darius et de Xerxès n'était pas le zoroastrisme, mais une variation locale de la religion ancien-iranienne. Dans mon »Essai sur la démonologie iranienne<sup>3</sup>«, j'ai suivi M. Benveniste en supposant que les mages du temps de Xerxès ne confessaient pas non plus le zoroastrisme, mais une variation de la religion ancien-iranienne différant d'avec celle des Achéménides. Les conclusions qui résultent de la présente étude entraînent une modification de cette hypothèse. La conversion des mages au zoroastrisme a dû avoir lieu à une époque plus reculée<sup>4</sup>. D'autre part, les observations que je viens de présenter confirment, à mon avis,

<sup>1</sup> The Persian Religion according to the Chief Greek Texts, chap. II.

<sup>2</sup> Rel., p. 343 sqq.

<sup>3</sup> Chap. III et chap. IV, où est discutée l'inscription dit Xerx. Pers. daiva.

<sup>4</sup> Cette constatation aura pour conséquence, peut-être, une révision de l'hypothèse concernant l'époque de Zoroastre que j'ai exposée dans »Les Kayanides«. Ayant été disposé auparavant à placer le prophète à environ mille ans avant notre ère, j'ai essayé, dans ce mémoire (p. 32—34), surtout sous l'influence des recherches en question de M. Benveniste, qui nous ont fait envisager une date plus récente pour la conversion des Mèdes, de placer Zoroastre à une époque entre 650 et 600 av. J.-C. Or, si la nouvelle rédaction des textes est-iraniens de l'Avesta récent par l'activité des mages mèdes a été commencée dès le V<sup>e</sup> siècle, et que nous ayons à mettre en ligne de compte un espace de temps d'une certaine durée entre la composition des textes néo-avestiques est-iraniens et la rédaction mède, et encore, plus anciennement, un espace de temps assez long entre le prophète et le syncrétisme qui se fait jour dans les textes est-iraniens en question, je crois que nous sommes forcés tout de même à reculer le temps de Zoroastre de quelques siècles de plus que je ne l'avais fait dans »Les Kayanides«. Pour le moment je ne puis entrer dans les détails de cette question si difficile et si controversée.

contre les objections de M. Schaefer<sup>1</sup>, la théorie qu'au cinquième siècle les Achéménides n'étaient pas encore des zoroastriens. Ils le sont devenus, peut-être, avec Artaxerxe II. Le vrai caractère et la vraie portée des innovations en matière de religion que ce roi a introduites n'apparaissent pas clairement, mais en tout cas le zèle pour l'adoration de Mithra et d'Anāhitā dont Artaxerxe II fait montre dans ses inscriptions ne contredisent pas l'hypothèse que c'est lui qui, le premier d'entre les rois achéménides, a embrassé le zoroastrisme.

<sup>1</sup> OLZ, 1940, p. 375—83; ZDMG., t. 94, p. 407 sq. et t. 95, p. 268 sqq. et p. 450.

---

## Liste des abréviations.

- Avesta, voir Geldner.  
Air. Wb., voir Bartholomae.  
AMI, voir Herzfeld.  
Anklesaria, voir Bundahišn.  
Bartholomae, Air. Wb. = Altiranisches Wörterbuch, Strassb. 1904. —  
Z. air. Wb. = Zum altiranischen Wörterbuch, Strassb. 1906.  
BB = Bezzenbergers Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen.  
Bd. ind. = le Bundahišn indien: N. L. Westergaard, *Bundelesh, liber Pehlevicus*, Havniae 1851. — *Codices Avestici et Pahlavici Bibliothecae Universitatis Hafniensis*, I (K. 20) fol. 88r—129v.  
Bd. ir. = le Bundahišn iranien, éd. facsimilée: *The Būdahishn*, ed. by Anklesaria, Bombay 1908.  
Benveniste, Les Mages = E. Benveniste, *Les Mages dans l'Ancien Iran*, Publications de la Société des études iraniennes, no. 15. Paris 1938.  
BGA = Bibliotheca Geographorum Arabicorum, ed. de Goeje.  
BSOS = Bulletin of the School of Oriental Studies.  
Christensen, Arthur, Et. s. le zor. = Études sur le zoroastrisme de la Perse antique, D. Kgl. Danske Vidensk. Selskab, *Hist.-fil. Medd.* XV, 2, Cop. 1928. — *Les Kayanides*, *ibid.* XIX, 2, Cop. 1931. — *Démonologie* = Essai sur la démonologie iranienne, *ibid.* XXVII, 1, Cop. 1941. — *Le premier homme* = Le premier homme et le premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens, I—II, Uppsala 1918—34.  
Darmesteter ZA = *Le Zend-Avesta*, II, *Annales du Musée Guimet*, t. 22. *Démonologie*, voir Christensen.  
Dēnk. = Dēnkard, *The Dīnkard*, ed. de Madan, I—II, Bomb. 1911.  
Duchesne = J. Duchesne Guillemin, *Les composés de l'Avesta*. Liège, Paris 1936.  
Et. s. le zor., voir Christensen.  
Geiger = W. Geiger, *Die Pehleviversion des Ersten Capitels des Vendīdād*. Erlangen 1877.  
Geiger, *Ostir. Kult.* = *Ostiranische Kultur im Altertum*. Erlangen 1882.  
Geldner = *Avesta*, herausg. v. K. Geldner, I—III. Stuttgart 1895.  
Geldner, *Metrik* = *Über die Metrik des Jüngeren Avesta*. Tübingen 1877.

- Grundriss = Grundriss der Iranischen Philologie, herausg. v. W. Geiger und E. Kuhn. Strassb. 1895—1901.
- Herzfeld, AMI = E. Herzfeld, Archäologische Mitteilungen aus Iran, Berlin 1929 sqq.
- Hüsing, Widēwdād = G. Hüsing, Widēwdād I und die Heimat des Awesta, Mitteilungen der geograph. Gesellschaft, 1919, Heft 3.
- JA = Journal Asiatique.
- K 3a, K 3b (Vendidad). Codd. Avestici et Pahlavici Bibl. Univ. Hafn., vol. X.
- Kārnāmāy = The Kārnāmē ī Artakshīr ī Pāpākān, ed. by Darab Dastur Peshotan Sanjana. Bomb. 1895—96. — Geschichte des Artachšīr ī Pāpākān, übers. v. Th. Nöldeke, Beiträge z. Kunde der Indogerm. Sprachen, IV.
- Kayanides, voir Christensen.
- KZ = Kuhn's Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.
- Markwart, Ērānšahr = J. Marquart, Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i, Abhdl. der Kön. Gesellsch. der Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Klasse, N. F. III, no. 2.
- Markwart, Untersuchungen = J. Marquart, Untersuchungen zur Geschichte von Eran, I, Göttingen 1896; II, Leipzig 1905.
- Markwart, Wēhrōt und Arang, herausg. v. H. H. Schaeder. Leide 1938.
- Markwart-Messina, Cat. = J. Markwart, A Catalogue of the Provincial Capitals of Eranshahr, ed. by G. Messina, Analecta Orientalia, 3, Roma 1911.
- Marquart, voir Markwart.
- m.-ir. = moyen-iranien.
- MO = Le Monde Oriental.
- MSL = Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.
- Mz = Mēnō;ēzrað. The Dinā ī Mainū ī Khrat, ed. Peshotan Sanjana. Bomb. 1895. — Codd. Av. et Pahl. Bibl. Univ. Hafn., V (K. 43), fol. 131 v—176 v. — West, Pahlavi Texts, III.
- Nyberg, Rel. = H. S. Nyberg, Die Religionen des alten Iran. Deutsch von H. H. Schaeder, Leipzig 1938. — Hilfsbuch = Hilfsbuch des Pehlevi, I—II. Uppsala 1928—31. — Kalender = Texte zum mazdayasnischen Kalender, Uppsala Universitets Årsskrift 1934.
- OLZ = Orientalistische Literatur-Zeitung.
- Ostir. Kult., voir Geiger.
- P = Supplément persan 2043, Bd. ir. (Bibl. Nat. de Paris).
- Pauly-Wissowa = Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.
- pers. = persan.
- phl. = pehlevi. — phl. T. = pehlevi de Turfan.
- Sanjana = The Zand ī Javīt Shēda Dād, or the Pahlavi Version of the Avesta Vendidad, ed. by Darab Dastur Peshotan Sanjana. Bombay 1895.
- Šnš, voir Tavadia.

- Tavadia, Šnš = Šāyast-nē-šāyast, ed. by J. C. Tavadia. Hamburg 1930.  
Vd. = Vendidad; Geldner, Avesta, III.  
Vd. phl. = le Vendidad pehlevi. Fr. Spiegel, Avesta, I, Wien 1853. Voir Geiger.  
Wikander, Vayu = S. Wikander, Vayu, I, Uppsala, Leipzig 1941.  
Y. = Yasna.  
Yt. = Yašt.  
ZA, voir Darmesteter.  
ZDMG = Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.
-

## Index des mots avestiques et pehlevis cités.

### Mots avestiques.

- aoda-, 56.  
aχ<sup>v</sup>arəta-, 78—79.  
atū, 41—42.  
aiwištar-, 34, 52.  
aiwyāχšayeinti, 57.  
anairya-, 52.  
avaēpaēm, 25—26.  
araθwya, 51—52, 53—55.  
airyanəm vaējō vanhuyā dāi-  
tyayā, 72—74.  
airyō.šayana-, 66.  
asah-, 10—11.  
asārō, 57.  
ašavan-, 14, 47—48, 75.  
aškarə, 23, 24.  
əṛəθwō.drafša-, 16, 20, 37.  
iškata-, 66—69.  
upa aodāēšu ranhayā, 55—59.  
uparō.vīmanōhya-, 46.  
usaθ-, ušvaθ-, 17, 62.  
kavi-, 78.  
kudat.šāitīm, 9.  
gav-, 12.  
gavača dayača, 12—13.  
garəmāum, 55.  
χnəθaitī-, χnanθatī, 28—32, 65.  
χštamičatča maða haχəča tūn,  
39—40.  
čaχra-, 47,  
čaθru.gaoša-, 50—51.  
čarāitī-, 65.  
taoχman-, 45.  
taoχya-, 57—58.  
tūn, 40.  
daχšta-, 51—52, 53—55.  
dahākāi, 43, 50.  
dahyu-, 44—45.  
dahyuma-, 44—45.  
dāityā-, dātyā-, 25, 71—76.  
dužaka-, 29.  
dužakō.šayana-, 29.  
driwika-, 19, 21—22, 62—63.  
θrizantu-, 43—46.  
pairikā-, parikā, 29—32.  
pouruta-, 66.  
puχda-, 8.  
barvara-, 16—17, 62, 64—65.  
bāχdi-, 16.  
narō.vaēp(a)ya-, 26, 36.  
nasuspačya-, 46, 48—49.  
nasuspaya-, 37.  
nāfa-, 45.  
nmāna-, 45.  
nmānya-, 44.  
nurtu, 15.  
manah-, 18.

- marəða-, 14, 62, 64.  
 maš mā rava šaḡam haitīm, 10.  
 māzanya-, 48—49.  
 mōuru-, 14, 71.  
 vaēkərətā-, 28—30.  
 vaējah-, 72.  
 vaēḡaḡhō nōiḡ uzōiš, 43.  
 vaēpya-, 26, 36.  
 vaḡuhī-, v. vahvī-.  
 vaḡhuyā dāityayā, 25, 71—76.  
 var-, 52.  
 varəna-, 49.  
 vahvī-, 25, 39, 71—76.  
 vəhrkana-, 35.  
 vəhrkano.šayana-, 29, 35—36.  
 vōiḡna-, 23.  
 vīḡušā-, 14, 62, 64.  
 vīḡušavant-, 14.  
 vimanō.hya-, 17—19.  
 vīs-, 19—20, 45.  
 vīsyā-, 44.  
 viš.harəzana-, 19, 70.  
 raoiḡita-, 26—27.  
 ratu-, 51—52, 75.  
 raḡhā-, 56.  
 sakaitī-, 12, 62, 65.  
 sanaka-, 56.  
 sayana-, 29.  
 saraska-, 19, 21—22, 62, 63.  
 suḡḡa-, suḡḡa-, 66, 71.  
 suḡḡō.šayana-, 11, 29, 70.  
 sūra-, 14, 48.  
 srīra-, 16, 37.  
 srūtō airylene vaējahi, 72—74.  
 šayana-, 29.  
 šōiḡra-, 10—11, 45.  
 zantu-, 10, 44—45.  
 zantuma-, 44.  
 zayana-, 23, 27.  
 zaraḡuštra, zaraḡuštrətəma,  
 44—45.  
 zyḡam, 23, 27, 55.  
 haētumant-, 10.  
 haḡay-, 45,  
 haptā həndu, 53—55.  
 harā-, 65, 68.  
 haraitī-, 65, 68.  
 haraḡ<sup>v</sup>aitī-, 37, 61.  
 harəz-, 20.  
 harōyūm, 19.  
 ḡ<sup>v</sup>airizəm, 66—67, 70, 71.

#### Mots pehlevis.

- aḡargumānīḡih, 46.  
 aḡarmānd, 34.  
 aḡar māndan, 34.  
 aḡarmānišnih, 34, 52.  
 aḡārōn, 52.  
 aḡzār, 14, 15.  
 aḡzār-kardār, 48.  
 araḡhāstān, 58.  
 arvāstān, 58.  
 bāḡl, 16.  
 bārīč, 52—53.  
 čahār-gōših, 50—51.  
 čekāmčāi, 41.  
 daḡv, 25.  
 dait, 12.  
 dāitīḡ, 39.  
 dārājā, 75.  
 dēlom, 52.

- dōšay, 14.  
 dōžay-marz, 14.  
 dūrčakāt, 17.  
 duš-sāyay, 29.  
 ēv-kardayih, 35.  
 frāsāspān, 40.  
 gēl, 49, 50.  
 gumānīyih, 18.  
 hamāl, 14.  
 hamār, 36.  
 hambāyēd, 17.  
 hamēstayān, 31.  
 hamvār, 36.  
 harahmand, harmūn, harmā-  
 mund, 37.  
 hētōmand, 39.  
 humbīt, 17.  
 kāmayih, 30.  
 kāmčāi, 41.  
 kēdān, 41.  
 kišvar, 9—10, 55.  
 kūn-marz, 36.  
 kurakē-maγas, 12,  
 malak, 42.  
 mard-vēpīy, -vaēftayih, 36.  
 marz, 14.  
 māzan, 48.  
 mēšān, 32.  
 nasāy-nīyānīh, 37.  
 nīsāy, 60.  
 nisāy i miyānay, 18.  
 ođā, 58.  
 pađišχvārgar, 50.  
 pađvand, 43.  
 parīy kāmayih, 30.  
 rāy, 43.  
 raspūy, 49.  
 rōdīy, 26—27.  
 saγastān, 39.  
 sē tōχmay, 43.  
 spandarmađ, 24—25.  
 sparānīdan, 41.  
 sūlīy, 12.  
 sūrīy, 12.  
 šahrēvar, 24.  
 tay, 20.  
 tāzīy, 59.  
 urgēn(?), urūn, 32.  
 vahman, 24—25.  
 vihēzayih, 25.  
 vihiftayih, 36.  
 vis-hil, viš-hil, 20.  
 višāđ-dvārišnīh, 30.  
 vōiy, 23.  
 χanan-rōđ, 36.  
 χnaγ, χənəγ, 36.  
 yāđūytumast, 41.  
 yaγānay, 21—22.

## Index des noms géographiques et des noms propres.

- Achéménides, 81—83.  
 Afrāsiāb, 41.  
 Airyanəm vaējah, 9—11, 23—  
     27, 70—76, 80.  
 Āmardes, 52, 64.  
 Āmul, 64.  
 Anāhitā, 83.  
 Anariaké, 52.  
 Anarya, Anaryaka, 52, 64.  
 Ἄπορῦται, 66, 68.  
 Arabes, 59.  
 Arachosie, 37, 78, 82.  
 Arachotos, 37.  
 Arang, 39, 58.  
 Ardvisūrā, 31, 74; comp. Anā-  
     hitā.  
 Aria, 19—22, 28, 60, 68, 78.  
 Arios = Harīrūd.  
 Arsacides, 81.  
 Artaxerxe II, 83.  
 Arvand, 58.  
 Aši, v. Rti.  
 Azerbéidjan, 43, 75, 80.  
 Aži Dahāka, 50.  
 Bactriane, 16—17, 60, 61, 69, 70.  
 Bagarda, 28.  
 Band-e-barbarī, 65.  
 Cadousiens, 52.  
 Čazra, Čarz, 46—49, 61.  
 Chorasmie, 66—71, 75—76, 80.  
 Dārājā, Drəjā, 75.  
 Darius, 82.  
 Daryāi, 75.  
 Dēlamites, 50, 52—53.  
 Derbices, 62—63.  
 Drangiane, 38.  
 Druvāspā, 31, 74.  
 Ērān-vēž = Airyanəm vaējah.  
 Ērēc, Ēraj, 57.  
 Etymandre = Haētumant, Hil-  
     mand.  
 Frarasyan, Frāsiyāβ, Frāsiyāγ,  
     31, 41.  
 Frēdōn = Θraitauna.  
 Gandara, Gandhare, 28.  
 Gava = Sogdiane, 11, 62, 66, 70.  
 Gèles, 49—52.  
 Ghazna, 33—34.  
 Ghaznī, 33—34.  
 Gorgān = Hyrcanie.  
 Guilan, 49—53, 79.  
 Haētumant, Haitumant, 38—39,  
     61, 78, 79.  
 Hamoun, 34.  
 Harā (bərəzaitī), 66, 68.  
 Haraitī, 68.

- Haraiva = Aria, 19—22, 62, 66, 70.  
 Haraḡ'atī = Arachosie, 37, 61, 79.  
 Harīrūd, 19, 39.  
 Hausravah, 31.  
 Haušyaha, Hōšang, 28, 31.  
 Herat, 63, 79.  
 Hilmand, 34, 38.  
 Hindukush, 65, 68, 69.  
 Hyrcanie, Hyrcaniens, 35—36.  
 Iaxarte, 50, 56.  
 Iškata, 66, 69.  
 Ka'ba-e-Zardošt, 81.  
 Kaboul, Kaboulistan, 28—29, 33, 37, 68, 78.  
 Kavi Usan, 31.  
 Kṛsāspa, 28—32, 34.  
 Kyleschata, 69.  
 Lora, 34.  
 Mardastan, 64.  
 Mardes, 64.  
 Margiane, 14—15, 60, 61, 66, 68, 70, 71, 75.  
 Margos, Marvrūd, 19.  
 Mazendéran, 48—49, 79.  
 Mèdes, Médie, 43—46, 75—76, 78—82.  
 Mésène, 32—35.  
 Mithra, 83.  
 Mithradate I, 3, 81.  
 Nīr, 52.  
 Nisāya, 18—19, 22, 46, 61.  
 Ochos, 39.  
 Oichardès, 28.  
 Oxos, 39.  
 Parachoatras, 50.  
 Parikaniens, 52—53.  
 Paropamisos, 28, 65, 68.  
 Paruta, v. Puruta.  
 Παρσηταί, 66, 68.  
 Pārs = Persis.  
 Persis, la Perside, 60, 81—83.  
 Puruta, 66, 68—69.  
 Rahā, 56—59.  
 Ragha, Raī, 43—46, 61, 79, 80.  
 Raḡhā, v. Rahā.  
 R̥ti, 31, 74.  
 Sacés, 38, 65, 68.  
 Sakastān = Sistan, 38—40.  
 Salm, Sarm, 57.  
 Sāma, Sām, 30, 31.  
 Sassanides, 18, 81.  
 Séleucides, 81.  
 Sirishk, 63.  
 Sistan, 38—40, 78.  
 Sogdiane, Sogdiens, 11—13, 27, 60, 62, 65, 68, 70.  
 Tejen, 39.  
 Tūč, 57—58.  
 Tūr, 57—58.  
 Œraitauna, 50, 57.  
 Uitiens, 52.  
 Uparisaina, 66, 69.  
 Urghun, 33, 35.  
 Urvā, 32—35, 61, 79.  
 Urvadā, 33—34.  
 Urvāḡšāya, 34.  
 Vādo, 30.  
 Vahvī Dātyā, 23, 25, 39, 71—76, 80.  
 Vaikṛta, 28—32, 61, 79.  
 Varkana, Vṛkana, 35—36.  
 Varna = Guilan, 49—53, 61.  
 Vayu, 30.  
 Vēgard, 28.  
 Vēh, Vēh-rōd, 39.  
 Vištāspa, 74.

Volga, 56.	Yama, 31.
Xerxès, 82.	Zariaspe, 39.
Xnanta, 35—36, 61, 68, 79.	Zarivari, 74.
Xnanʒatī, 28—32, 65.	Zoroastre, 31, 43—44, 72, 74—
Xnānta, v. Xnanta.	76, 78, 80.
Xvarnah, 78—79.	Zranka, 38.

